

01 95

STRAND PRICE

\$ 500₀₀

THÉÂTRE INÉDIT

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction, de reproduction et de représentation pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Pour les représentations s'adresser à M. ROGER, agent général de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, 8, rue Hippolyte Lebas à Paris ; et, pour les reproductions, à l'éditeur P.-V. Stock, 8 à 11, galerie du Théâtre-Français à Paris.

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en décembre 1896.

ÉDOUARD CADOL

THEATRE INÉDIT

LA « FÊTE. » — LE MARIAGE ROMPU.
SON ALTESSE.



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

Palais-Royal

1897

Au temps lointain, où la Montée des Martyrs nous paraissait le point de l'Univers le plus intéressant, j'étais des amis du sculpteur Jules Franceschi. Nous avions le même âge, les mêmes aspirations et aussi, le même banquier : « Ma Tante. »

Le voyant un jour, s'évertuer, faute de praticien, à dégager une Andromède, d'une énorme pierre de taille, je lui demandai ce qu'il ferait, si sa statue était refusée au Salon.

*« — J'en ferai une autre, répondit-il tout bonnement.
» Quant à celle-ci, la nuit venue, je la planterai en pleine
» chaussee du boulevard. Pendant que la police la fera
» enlever, quelques passants la regarderont peut-être. »
Ce livre est publié dans une visée analogue.*

Ed. C.

Asnières 1897.

LA " FÊTE "

COMÉDIE EN TROIS ACTES

A

VICTORIEN SARDOU

Son filleul affectionné

ÉDOUARD CADOL

PERSONNAGES

MICHEL LEFRANC (30 ans).

HENRI DUCHAINÉ (29 ans).

LE PRINCE (50 ans).

FLAXELLE, banquier (36 ans).

MAJOR BERNINY (65 ans).

MAXIME (30 ans).

BLANCHE WALDHER (18 ans).

THERÈSE WALDHER (34 ans).

MARIANNE FLAXELLE (23 ans).

JULIE, femme de chambre.

DEUX INSTITUTRICES ANGLAISES.

FIGURATION.

De nos jours.

LA « FÊTE »

ACTE PREMIER

A Paris, chez les dames Waldher, dans leur hôtel, quartier des Champs-Élysées. — Petit salon à pans coupés, très élégant. — Au fond, porte ouvrant sur un autre salon. — Porte à droite et à gauche, dans le pan coupé. — A gauche, cheminée avec un reste de feu. — Sièges groupés autour. — A droite, un piano droit appuyé au mur, avec casier à musique. — Du même côté, second plan, table à jeu ouverte et préparée. — En scène, moindre éclairage que dans le salon du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAXELLE, LE MAJOR, MAXIME, JOUEURS,
puis HENRI.

Au lever du rideau, une partie d'écarté est engagée. Le Major et Maxime sont assis. Flaxelle et les joueurs groupés autour, sont debout.

LE MAJOR, accent étranger, décorations étranges.
Je propose.

FLAXELLE, blâmant.

Major!...

LE MAJOR, affectant de grands airs.

De grâce! La galerie ne doit point parler.

MAXIME.

Combien, Major?

LE MAJOR.

Deux. (Jouant.) Le roi, et je le joue.

FLAXELLE, blâmant.

Major!

LE MAJOR.

C'est la même chose!

FLAXELLE, hausse les épaules, puis venant à Henri, qui entre par le fond.

Qu'est-ce qu'on fait, ce soir ?

HENRI, lui montrant une fiche de boursier.

Cent deux.

FLAXELLE.

Et le report ?

HENRI.

Très dur !

FLAXELLE.

Ton carnet. (Tout en écrivant au crayon.) Tu vas télégraphier cet ordre à Londres.

HENRI.

Ce soir ?

FLAXELLE.

Tout de suite.

Il écrit.

HENRI.

On est encore à table ?

FLAXELLE, tout en écrivant.

Oui. Il y a concert, sauterie; le grand tralala!

Léger émoi des joueurs.

MAXIME.

Major! Qu'est-ce que vous faites! Vous reprenez dans votre écart?

LE MAJOR.

Ah! quelle inadvertance!... Excusez, de grâce!... Le roi.

FLAXELLE, indécis.

Dis donc : est-ce que tu mets deux p. à « appeler » ?

HENRI, plaisamment.

Le plus souvent!

FLAXELLE.

Ma foi!...je les mets aussi.

HENRI, même jeu.

Tes moyenstele permettent, mon bon Flaxelle!...

FLAXELLE, dédaigneux.

Ah! tu sais! je ne pose pas pour le bachelier!

HENRI, même jeu.

Ça n'a rien de sale.

FLAXELLE.

Tu l'es toi! Licencié, avocat, je ne sais, quoi! Et sans moi, hein? ça te ferait une belle jambe!... (Lui tendant le papier plié.) Des bêtises!... Aujourd'hui, vois-tu, le monde est aux « débrouillards ». Quand je traînais des chaussures... défraîchies!

sous la colonnade de la Bourse, à l'affût d'un courtage de cent sous, qui aurait supposé que « le bon Flaxelle » comme tu dis, pourrait un jour, peser sur le marché ? Ça y est, pourtant ! Et ceux qui me fuyaient, crainte d'avoir à me prêter de quoi dîner, font antichambre à mes bureaux, à présent. J'ai chevaux et voitures, mon hôtel à Paris, ma villa à Plessys-Bouchard : le berceau des *Mémorency*, et quand j'y donne à dîner, on se répète, en Bourse, les « mots » qu'on a faits la veille, en prenant le café, sous mes *agacias*. Tu les connais ?...

HENRI.

Tes « mots ? » oui !...

FLAXELLE.

Non, mes *agacias*... Eh bien, que ça te serve d'exemple, Henri ! Si tu veux décrocher ton million, comme tout le monde, pique une tête dans le courant, et... laisse-moi faire ;.. je sais nager !

HENRI, avec réticence.

Là-dessus, je ne suis pas inquiet !

FLAXELLE.

Ce n'est pas malin, va ! Seulement, il faut ce qu'il faut ! Et tu vas commencer par te marier.

HENRI.

Me marier ?

FLAXELLE.

Pour plusieurs raisons : Primo, d'abord, parce qu'on dit un peu trop, que tu es l'amant de ma femme.

HENRI, ému.

Qu'est-ce qui dit ça ?

FLAXELLE.

Ne t'emballe pas !

HENRI, animé.

Pardon ! Je ne permets à personne...

FLAXELLE, étonné.

C'est toi qui se fâches ? Ah ! bien, vrai !...

HENRI.

Ah ! ça... tu le crois ?

FLAXELLE.

Pourquoi faire?... J'ai des envieux, naturellement. Autrefois, si l'on disait que j'étais homme à monter au parquet, ils demandaient : — « auquel ? » Aujourd'hui, c'est une autre chanson, voilà tout. Eh bien ! après ton mariage, il faudra qu'ils trouvent encore autre chose.

HENRI, plaisamment.

Me marier ! C'est vite dit. Mais je ne suis peut-être pas un parti bien avantageux ; je te préviens !

FLAXELLE.

Tu portes bien l'habit noir, tu as bon air à cheval...

HENRI, même jeu.

C'est précieux dans un ménage ! D'ailleurs, tu peux ajouter que je suis vacciné et que je tire à cinq au baccara ; on ne peut pas me refuser ça !....

FLAXELLE.

Ce qu'on ne peut pas te refuser, c'est que, de notoriété publique, tu as hérité de quatre cent jolis mille francs !

HENRI, même jeu.

S'ils courent encore !...

FLAXELLE.

Ce n'est pas écrit sur ton chapeau. (Insinuant.) Voyons ! Si l'on te mettait à même de les étaler sur la table d'un notaire, feu tes quatre cent mille francs ?... (vivement.) Jusqu'au lendemain de la noce ; ne confondons pas !... Eh bien ?... tu parais songeur ; qu'est-ce que tu as ?

HENRI.

Est-ce bien catholique ?

FLAXELLE, avec bonhomie.

Enfant ! ça se fait tous les jours, et par de plus grands seigneurs que toi et moi.

HENRI.

Admettons ! Mais encore, qui épouser ?

FLAXELLE.

Ne cherche pas. Tu es dans la place.

HENRI.

« La petite ?... »

FLAXELLE.

Blanche Waldher, oui.

HENRI.

Drôle d'idée !

FLAXELLE.

Pourquoi ça ? Jeune, jolie, spirituelle et une grosse fortune. Qu'est-ce qu'il te faut, alors ?...

HENRI.

Grosse fortune... après sa mère, et sa mère a trente-quatre ans !

FLAXELLE.

Qu'importe, si Thérèse n'a pas un sou à prétendre là-dessus ?

HENRI, surpris.

Allons donc !... Waldher ne lui aurait rien reconnu en dot ?

FLAXELLE.

Pas de danger ! Songe : Presque adolescente, à ce moment, belle et d'un « montant » à se donner au diable, elle arrivait des colonies, recueillie par une vieille cousine, qui tenait un bureau de tabac rue Saint-Georges... Lui, « boulevardier, clubman » enragé, frisant la cinquantaine et... ne frisant plus guère que ça ! il se méfiait des suites, tu penses ! C'est pourquoi, il s'avisa d'un contrat de mariage capable d'engager l'adorée à la stricte fidélité.

HENRI.

Malin !

FLAXELLE.

Bah ! Rouerie superflue. L'animal tombait sur une bête-à-bon-Dieu ! Quand il s'en aperçut, les joies de la paternité aidant, il rumina bien un testament réparateur ; mais... un soir, qu'il revenait de l'Opéra, on le trouva mort dans son coupé. — Eh bien ! déclare que tu entendrais assurer l'indépendance de ta belle-mère et l'affaire est dans le sac ! Ça te va-t-il ?

HENRI.

Dame!...

FLAXELLE.

Si oui, va de l'avant. Administrateur des biens de ta femme, tu deviens associé de la « Banque Flaxelle » et en dix-huit mois, tu reconstitués ton apport dotal. Dis un peu si je suis un ami ?

HENRI, hésitant.

Un père!... Cependant...

FLAXELLE.

La mariée est trop belle ?

HENRI.

C'est plutôt la mère, à mon gré !

FLAXELLE.

Tu ne la connais pas ! Hurluberlue, tant qu'on voudra ; mais, par certains côtés, un caractère ! C'est ainsi que, veuve à vingt ans, archimondaine, et plus jolie que jamais, elle a eu la particulière probité de n'admettre personne entre elle et Blanche (Appuyant.) à quelque titre que ce fût ! (Voyant le prince arrêté dans le salon du fond.) Tiens ! demande au prince. Il te dira que depuis douze ans, il ne tient qu'à elle d'être princesse. Ausurplus, j'en entends pas te forcer la main. Seulement, c'est ça, ou bien : « Adieu, Henri ; je t'ai assez vu, mon garçon. »

HENRI.

Au fait !... pour ce que je risque !...

FLAXELLE.

A la bonne heure. Eh bien ! on sort de la salle à manger. (Montrant la droite.) File par là, prends mon coupé, et la dépêche expédiée place de la Bourse, reviens. Tu auras encore le temps de faire ta déclaration à la « Petite », avant le concert.

HENRI, l'observant.

C'est si pressé ?

FLAXELLE.

C'est plutôt pressé, oui, va.

HENRI, à part.

Ce que c'est !... J'aurais conservé de quoi vivre... je ne le saluerais peut-être pas !... Ah ! bah !...

SCÈNE II

FLAXELLE. LE MAJOR, puis LE PRINCE, puis MICHEL et BLANCHE ; INVITÉS et INVITÉES dans le salon du fond, et quelques-uns en scène, DOMESTIQUES, puis JULIE.

LE MAJOR.

La « chouette » est levée.

FLAXELLE.

Je la prends, à cinquante louis. (Au prince qui vient d'entrer.) Prince, êtes-vous de moitié ?

LE PRINCE, indifférent.

Si vous voulez ! Combien ?

FLAXELLE.

Cinquante louis.

LE PRINCE.

Chacun ?

FLAXELLE.

Volontiers. (Aux autres, en s'asseyant.) Il y a cent louis, messieurs.

On s'installe, Flaxelle en face du Major. On mêle les cartes. Les parieurs, debout, pontent, tandis que Blanche entre au bras de Michel.

FLAXELLE.

Faites le jeu.

BLANCHE, quittant le bras de Michel.

Merci, monsieur.

FLAXELLE.

Le jeu est fait ?...

BLANCHE.

Dix louis tombent.

MICHEL, étonné.

Hein ?

BLANCHE.

Quoi ?

MICHEL.

Rien.

BLANCHE, s'approchant pour ponter.

Les dix louis sont tombés.

LE MAJOR, l'arrêtant.

Trop tard ! la carte est tournée ; rien ne va plus.

BLANCHE, riant.

Je sentais le coup. Voilà ma veine !

MICHEL, à part.

L'étrange « demoiselle ! »

Il gagne la cheminée et regarde indifférent, après
avoir accepté une tasse de café, présentée par un
domestique.

LE PRINCE, quittant le groupe des joueurs.

Blanche ?

BLANCHE.

Prince ?

LE PRINCE, montrant Michel.

Qui est ce jeune homme ?

BLANCHE.

Pourrais pas vous dire.

LE PRINCE.

Tu l'avais à ta gauche à table.

BLANCHE.

C'est peut-être un de ces messieurs qui l'a amené. Au fait, non, je me rappelle; il est venu seul. Ça doit être maman qui l'a invité.

LE PRINCE.

Un jour où elle dîne dehors?..

BLANCHE, gaiement.

Qu'est-ce que ça fait ! Elle aura oublié ! Vous la connaissez bien !

LE PRINCE.

Je ne la croyais pas encore capable de te laisser seule recevoir un inconnu.

BLANCHE, plaisamment.

Plaiguez-le !...

LE PRINCE.

C'est ta mère et toi, que je plains.

BLANCHE.

Pourquoi ça ? Quel mal ?

LE PRINCE.

Ta mère n'en voit pas ; toi non plus ; mais le monde !

BLANCHE.

Le monde?... Il encombre l'hôtel.

LE PRINCE.

Tu appelles ça du monde, toi ?

BLANCHE.

Dame !... Les hommes sont en frac, les femmes

sont « en peau. » Si ce n'est pas du monde, alors qu'est-ce que c'est ?

LE PRINCE.

Des... paroissiens que ta mère héberge, pour les avoir rencontrés dans quelque casino.

BLANCHE.

Ils l'amuse...

LE PRINCE.

Et vous compromettent. N'y eut-il que cette espèce de Major, qui se fait des rentes à l'écarté. (sur un mouvement.) Tout à l'heure encore, me disait-on, il reprenait dans son écart.

BLANCHE, indifférente.

C'est un exilé ; il n'est pas heureux. Et puis, ça se fait peut-être dans son pays.

LE PRINCE.

Pauvre chère enfant ! Comment te marier avec un tel entourage ?

BLANCHE.

Pardon ! J'ai déjà refusé trois fois !

LE PRINCE, haussant les épaules.

Qui ?

BLANCHE, gaiement.

Bah !... Je n'ai que dix-huit ans.

LE PRINCE.

Quand elle épousa Waldher, ta mère en avait quinze.

BLANCHE.

Elle est de l'Ile-Bourbon, moi, de la rue d'Aumale ; ce n'est pas le même climat... Mais puisque vous êtes du vrai monde, mariez-moi, vous.

LE PRINCE.

Je n'ai pas qualité, ma chère petite. Bon si j'étais ton beau-père.

BLANCHE.

Attendez un peu !

LE PRINCE.

C'est que je ne fais que ça, depuis que je me connais. Du vivant de Sa Majesté, mon père, comme il se croyait toujours à la veille de monter à cheval, pour rentrer dans ses Etats, les princesses que j'aurais pu épouser, lui semblaient de trop petite maison. — « Patientez, me répétait-il. Une fois rétabli sur le trône de mes ancêtres, vous n'aurez que l'embarras du choix. »

BLANCHE.

Il y croyait ?...

LE PRINCE.

Jusqu'à sa dernière heure, le cheval est resté tout bridé ! Il n'y avait qu'à partir ! Mais en attendant qu'on lui fit signe, les cheveux blancs me poussaient. Et quand j'eus le chagrin de le perdre, faute d'accepter l'héritage de ses illusions, il me fut aisé de voir que les disqualifiés de mon rang n'ont guère place dans la société, qu'à l'état de phénomène et de curiosité.

BLANCHE, riant.

Prince !...

LE PRINCE.

Qu'est-ce que c'est qu'un prétendant... sans prétentions !...

BLANCHE.

Que n'en conservez-vous ?

LE PRINCE.

Bien du tracas !...

BLANCHE.

Mais aussi : régner !...

LE PRINCE.

Ça n'est plus ce que c'était !... D'ailleurs, mes sujets s'arrangent très bien sans moi ! Ils se chamaillent, s'injurient, se bousculent, tout comme si j'étais là ! Tandis que je suis si tranquille ! Après tout, je n'ai peut-être pas la vocation, car, tu sais : « la pourpre des Césars !... » vrai ! je ne me vois pas bien, là-dedans. Et mon seul souci est d'avoir un de ces matins, à me confiner seul, maussade, et ennuyé, dans ma terre de Poitou ; puisque ta mère me refuse la charité de sa bienfaisante belle humeur !

BLANCHE.

Nous quitter ?... pour nous faire de la peine. C'est ça qui serait malin !...

JULIE, qui est entrée de droite.

Mademoiselle.

BLANCHE, au prince.

Pardon. (A Julie.) Quoi ?

JULIE.

Madame désire voir mademoiselle.

BLANCHE.

Bien. Je monte.

MICHEL, consultant sa montre.

Dix heures et demie. Ma foi, puisque cette dame ne rentre pas, je renonce à l'attendre !

Il remonte pour se retirer.

SCÈNE III

MICHEL, MARIANNE, LE PRINCE, FLAXELLE,
LE MAJOR, JOUEURS et INVITÉS.

MARIANNE, qu'on a vue saluée dans le salon du fond,
descend, et au moment de croiser Michel, s'arrête sur-
prise.

Michel?...

MICHEL, plus surpris.

Vous, Marianne! vous... ici!... Ce n'est pas possi-
ble!

MARIANNE, descendant avec lui à la cheminée.

Vous voyez pourtant!... C'est qu'il s'est passé
bien des choses, depuis le jour où vous nous fai-
siez vos adieux en Touraine!... On m'a mariée,
d'abord!...

MICHEL, d'un ton de compliment.

Ah!...

MARIANNE, avec réticence.

Oh!...

MICHEL, autre ton.

Ah?...

MARIANNE.

Ne parlons pas de ça. — Mais vous, vous! Depuis
quand de retour?

MICHEL.

La semaine dernière.

MARIANNE.

Vous arrivez ?...

MICHEL.

Du Japon.

MARIANNE.

Content de revoir Paris, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Très dépaysé par exemple !

MARIANNE.

Ça passera vite, puisque je vous retrouve chez madame Waldher. Vous y avez diné ?

MICHEL.

Longuement.

MARIANNE.

Où l'avez-vous connue ?

MICHEL.

Nulle part.

MARIANNE, souriant.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

MICHEL.

En mon absence, ses domestiques ont un peu incendié le pavillon que m'a laissé mon père, à Etretat, et qui est mitoyen de la villa de ces dames. Croyant bien faire, mon avoué a lancé du papier timbré ; ce qu'apprenant à mon arrivée, j'ai pensé pacifier les choses par une démarche courtoise.

MARIANNE.

Et ?...

MICHEL.

Quand je me présentai, madame Waldher n'y

était pas. Je laissai ma carte, m'annonçant pour le surlendemain. Je revins en effet ; mais...

MARIANNE, riant.

Elle n'y était pas ?

MICHEL.

Non. Mais, en rentrant, je trouvai ce mot :
(Lisant.) « Cher monsieur... »

MARIANNE.

« Tout de suite ?

MICHEL.

Elle n'est pas fière, apparemment ! (Reprenant.)
« Cher monsieur, venez donc dîner samedi prochain, c'est le meilleur moyen de me rencontrer »...

MARIANNE.

Eh bien ?

MICHEL.

Eh bien !... non ; ce n'est pas le meilleur.

MARIANNE, riant.

Elle n'y était pas ?

MICHEL.

Il faut croire que ça ne fait rien ! Du moins, c'est ce qu'en me retenant, m'a dit une jeune fille décolletée... pour de bon !...

MARIANNE.

« La petite »... La fille de madame Waldher. Tout le monde l'appelle ainsi. Elle paraît bien un peu excentrique...

MICHEL.

Pas à moi. Tout à fait au diapason de ce milieu.

MARIANNE.

Monde mêlé, en effet.

MICHEL.

Croyez-vous?

MARIANNE.

Quelques gens distingués, je vous assure, Michel...

LE PRINCE, sortant et la saluant au passage.

Chère madame...

MARIANNE, rendant le salut.

Prince... — N'y eut-il que celui-ci, tenez.

MICHEL.

Un prince?

MARIANNE.

Un vrai, qui régnerait, s'il eût consenti à pousser ses compatriotes les uns contre les autres. Il n'a jamais voulu.

MICHEL.

C'est un original. — Mais cet autre, celui qui tient les cartes, avec des mains surchargées de bijoux: — Il en vend?

MARIANNE, riant.

Celui-là, je vous l'abandonne. — C'est Flaxelle, le banquier.

MICHEL, plaisamment.

Il n'y a pas de sots métiers, et, pourvu qu'il soit honnête homme...

MARIANNE, indifférente.

Il n'a jamais couché à Mazas.

MICHEL, même jeu.

Mâtin!... (Autre ton.) En somme, qu'est-ce que c'est?

MARIANNE.

Mon mari.

MICHEL, frappé.

Hein?... Que vous est-il arrivé, ma pauvre Marianne ?

MARIANNE.

A moi, rien... Mais... mon père a failli être obligé de vendre sa charge...

MICHEL.

Pourquoi ?

MARIANNE.

La Bourse !

MICHEL.

Il jouait ?

MARIANNE.

Hélas ! Combien de notaires de petit pays s'y font prendre à leur tour !... Mais tous n'ont pas une fille qui se sacrifie pour leur obtenir quittance.

MICHEL, indiquant Flaxelle.

De ?...

MARIANNE.

Oui... — C'est lui qui conduisait les opérations. On lui devait une grosse somme, il menaçait de poursuivre. Alors, il fit entendre que je lui plaisais, et...

MICHEL.

Et votre père vous l'imposa ?...

MARIANNE.

Oh ! non !... Seulement... il pleurait, papa !

MICHEL.

Du moins, votre mari se conduit-il bien avec vous ?

MARIANNE.

Il faudrait qu'il sût. — Dites : eussiez-vous jamais pensé rencontrer ici, la petite provinciale, un peunaise, qui vous fabriquait destartelettes, quand, aux vacances, votre père vous amenait chez nous ? Qu'il y a loin de ce que j'imaginai alors de la vie et de ma destinée ! Non que je fusse romanesque. Un intérieur paisible, une succession de devoirs rendus faciles, par l'affection partagée ; mon rêve n'allait guère au delà. — Croirez-vous que j'aie essayé, quand même, de le réaliser?... On m'a trouvée « bien amusante!... » Puis, j'ai vu... j'ai compris ! Et après des crises d'abattement, de révolte, stériles... j'ai plié ! Puisque rien ne sert de gémir ou de récriminer, bah ! autant s'étourdir !...

MICHEL, frappé.

Vous étourdir, Marianne ?

MARIANNE.

Que voulez-vous ! Il me reste encore trop de charin !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, entrant de côté.

Tiens ! vous vous connaissez, tous les deux ?

MICHEL.

De longue date, mademoiselle.

BLANCHE.

Ah ! tant mieux ! je me disais : — « Si ce monsieur-

là s'amuse, mon Dieu, qu'il est dissimulé!... » Présentez-le moi, Marianne.

MARIANNE.

M. Michel Lefranc, attaché d'ambassade.

BLANCHE, avec réticence malicieuse.

Vrai?...

MICHEL, riant.

Vrai! Est-ce que vous n'en n'aviez jamais vu?

BLANCHE.

Si! Mais on les aurait plutôt crus... détachés d'ambassade. Où ça, vous?

MARIANNE.

A Tokio.

BLANCHE.

Que c'est loin!... (sur un mouvement.) Ah! je vous crois! Moi, je crois toujours, pour commencer. Dites donc : est-ce que vous êtes parent du grand peintre?

MARIANNE.

Léopold Lefranc? Oui.

MICHEL.

Son fils! mademoiselle.

BLANCHE.

Ah! c'est maman qui sera contente!... A propos, elle est rentrée, vous allez la voir! Elle sort du bain, le manucure est parti; on la coiffe... En attendant, venez dans le grand salon. Nous avons le dernier tableau de votre père. Pas sans peine! Maman l'a disputé aux Rothschild! (Lui prenant le bras.) Je ne vous l'abîmerai pas, Marianne. Venez, mon cher.

Elle l'entraîne de côté.

SCÈNE V

MARIANNE, FLAXELLE, LE MAJOR, JOUEURS
et INVITÉS, puis HENRI.

LE MAJOR, marquant un point.

Le roi!

FLAXELLE.

Encore ?

LE MAJOR, plaisamment.

C'est mon opinion.

HENRI, venant à Marianne, restée près de la cheminée,
à mi-voix.

Bonsoir.

MARIANNE.

Vous êtes encore aimable d'arriver à cette heure-ci.

HENRI.

Je suis venu plus tôt. Il m'a envoyé télégraphier à Londres.

MARIANNE.

Je vous attendais, à dîner.

HENRI.

La Bourse a fermé en hausse et je suis vendeur. Je me suis attardé à chercher des « tuyaux. » — Et lui ?

MARIANNE.

Il a dîné au cercle.

HENRI.

Alors, il ne vous a rien dit ?

MARIANNE.

A quel sujet ?

HENRI.

A... mon sujet ?

MARIANNE.

Nigaud !...

HENRI.

Il vous parlera, je vous assure.

MARIANNE, incrédule.

Lui ? Plût au ciel au surplus !...

HENRI.

Vous souhaitez une rupture ?

MARIANNE.

Et vous, Henri ?

HENRI, embarrassé.

Que voulez-vous que je dise, moi ?...

MARIANNE.

Inutile en effet, puisque ça n'arrivera pas. Ça dérangerait ses habitudes, et je lui fournis un maintien. En ce cas, de quoi me parlerait-il à votre sujet ?

HENRI.

Vous verrez. Nous en causerons ensuite.

FLAXELLE, se levant.

Eh bien ! « la chouette » a sauté.

LE MAJOR, qui s'est levé, aux parieurs.

On croirait que je gagne. C'est à peine si je suis « dans mon argent ! »

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE.

Maman est descendue. Si vous voulez la voir...

FLAXELLE.

Oui, allons. (A Marianne.) Tu es là ? (Bas à Henri.) Retiens « la Petite », et déclare-toi.

MARIANNE, à Henri.

Venez-vous ?

HENRI, évasif.

Tout à l'heure...

FLAXELLE, à Marianne.

Je t'attends...

MARIANNE, à part, regardant Henri.

Qu'est-ce qu'il a ?

SCÈNE VII

BLANCHE, HENRI.

HENRI, à part.

Ce sera dur!... (Résolu.) Ah ! ma foi!... (Haut.) Dites donc, Blanche ?

BLANCHE.

Hein ?

HENRI.

Un mot, voulez-vous?

BLANCHE, jouant l'émoi.

En cachette, monsieur ?...

HENRI.

Mais...

BLANCHE, riant.

C'est pour rire ! Dites donc, bêta ! quoi ?

HENRI, embarrassé.

C'est un peu délicat... Ne faites pas l'étonnée, n'est-ce pas ?

BLANCHE, jouant l'effroi.

Seigneur ! Est-ce que vous allez me demander en mariage ?

HENRI.

Vous me le défendez ?

BLANCHE, plaisamment.

Vlan ! Vous ne vous embêtez pas, vous ! Toutefois, je vous préviens, mon cher : vous arrivez bon quatrième.

HENRI.

Peuh ! Je les connais, mes prédécesseurs !

BLANCHE.

Ça tombe bien ! Vous pourrez faire un wisth.

HENRI.

Voyons, pourtant ! Ils ne sont pas possibles, et vous n'avez pas l'intention de coiffer Sainte Catherine ?

BLANCHE, gaiement, trop vite.

« J'te crois !... »

HENRI.

Il vous est donc bien difficile de répondre sérieusement ?

BLANCHE.

C'est votre faute, aussi. Vous, comme les autres, vous vous maniez si drôlement, pour dire ces choses-là ! Vrai : « c'est tordant ! » (Sur un mouvement.) Mais si, mais si, mon pauvre Henri, vous êtes tous « tordants ! »

HENRI.

Vous me refusez ?

BLANCHE.

L'ai-je dit ?

HENRI.

Non, mais...

BLANCHE.

Restons là-dessus ; vous avez le numéro quatre ; voilà !

HENRI, aigre-doux.

Enchanté!...

BLANCHE, plaisamment.

On ne dirait pas!...

HENRI.

Blanche !

BLANCHE.

[Entre nous, voyons : le reproche de répondre en plaisantant, est-il bien juste ? Comment répond une jeune fille en pareil cas ? D'abord est-il d'usage de la mettre en demeure de répondre ? (s'interrompant.) Avez-vous une sœur, Henri ?

HENRI.

Non.

BLANCHE.

C'est dommage ! Vous me comprendriez sans doute mieux. Toutefois, si vous n'avez pas de sœur, moi, j'ai une mère, figurez-vous !...

HENRI.

Qu'entendez-vous par là ?

BLANCHE.

Tout bonnement que je l'adore et que je ne ferai jamais rien sans son aveu.

HENRI.

Qui donc y songe ?

BLANCHE.

En ce cas, c'est à elle, je crois, que vous devez vous adresser.

HENRI.

Un refus, par procuration !

BLANCHE.

Qu'en savez-vous ? — Franchement, mon cher, vous prenez les gens d'un peu court. Encore n'est-il pas défendu de réfléchir, de se consulter...

HENRI, piqué.

Votre fortune vous en donne le droit, mademoiselle.

BLANCHE, fine.

Vous y pensiez donc ?...

HENRI.

Supposez que je n'aie rien dit.

Il remonte.

BLANCHE.

Il se fâche ? Restez là ! — Votre procédé frise l'incorrection, c'est certain ; mais je ne veux pas nous brouiller pour si peu. Quant à l'allusion à ma fortune, l'héritage de votre mère vous dispense d'un excès de susceptibilité, et puisque aussi bien, l'intention de m'épouser n'a rien, en soi, de... diminuant pour moi,... (Avec une petite révérence plaisante.)... au contraire, mon cher monsieur !... à vous la corde ; je vous donne le numéro un. C'est gentil, hein ? (Henri retient la main qu'elle lui a tendue, et l'interroge du regard.) Au fait... que sait-on jamais !...

On entend un murmure joyeux et Thérèse paraît dans le salon du fond, très entourée, distribuant des poignées de main.

HENRI.

Promettez-moi, du moins, d'y penser un peu...

BLANCHE, revenant à plaisanter.

Tout le temps ! Si même vous me voyez rêveuse, dites-vous ça : — « Elle y pense. »

HENRI.

Vous êtes impossible !

BLANCHE, riant.

Ah ! bien, si vous grondez déjà !... Ne faites pas la moue, et dites bonjour à maman ; la voilà qui « s'amène. »

SCÈNE VIII

LES MÊMES, THÉRÈSE, MICHEL, LE MAJOR,
FLAXELLE, INVITÉS et INVITÉES.

THÉRÈSE.

Oui, oui, nous avons Mévisto et Bruant. Vous les entendrez, tout à l'heure! — Bonjour, Henri, Marianne est là, vous l'avez vue?

FLAXELLE.

Ma femme?

THÉRÈSE.

Et vous, Flaxelle? Elle est en beauté ce soir. — Eh! le cher major!... (Retirant la main qu'elle lui tendait.) A propos, non! Il faut que je vous sermonne.

LE MAJOR.

Eh! qu'ai-je fait?

THÉRÈSE, à mi-voix.

Qu'est-ce qu'on me dit : vous reprenez dans votre écart?

LE MAJOR, à mi-voix, souriant.

Vous ne reprenez jamais, vous?

THÉRÈSE.

En voilà une question!

LE MAJOR.

Ma chère!... vous ne gagnerez pas!...

THÉRÈSE, riant.

C'est qu'il est sincère, le misérable!... C'est égal :

pas ici, hein ? Pour moi ! faites ça pour moi, major !... (A Michel lui tendant la main.) Bonjour, sauvage !...

HENRI, surpris, à lui-même.

Michel ici ?...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous devenez ? Il y a si longtemps qu'on ne vous a vu !... (silence attentif général.) Hein ? Pourquoi ouvrez-vous de grands yeux ? Il n'y a pas longtemps qu'on ne l'a vu ?

MICHEL, souriant.

Plus longtemps que vous ne croyez, madame.

THÉRÈSE.

Quand ça ?

MICHEL.

Jamais.

Eclat de gaieté générale.

THÉRÈSE, riant autant que les autres.

Une « gaffe ?... » Je me disais aussi : je ne le remets pas bien. — Mais ça ne fait rien, enchantée, et...

HENRI, avançant et l'interrompant.

Permettez-moi de vous présenter mon cousin : Michel Lefranc.

MICHEL, surpris, lui serrant la main.

Toi !

THÉRÈSE.

Le cousin d'Henri !...

BLANCHE.

Fils du peintre Léopold Lefranc.

THÉRÈSE, à Michel, expansive.

Les deux mains! Un ami, alors! Un vieil ami! Ah! mais je vous accapare! Eh! j'y suis maintenant!... N'est-ce pas vous qui êtes venu, ces jours derniers, qui avez laissé une carte, et que j'ai prié de venir dîner, pour causer? (sur un signe affirmatif.) Si je sais de quoi, par exemple!... Ça ne fait rien! le cousin d'Henri! le fils de Léopold Lefranc!... Dites donc! qu'est-ce que vous avez pensé de ne pas me voir à table, après mon invitation?... Complètement oublié, figurez-vous! Songez aussi! Depuis dix-huit mois, je remue ciel et terre pour avoir une loge de quinzaine à l'Opéra. Des amis, de bons amis, m'ont offert de dîner, ce soir, chez eux, avec le directeur. Je n'aurais pas manqué pour l'or du monde!... C'était sérieux, hein? (A Blanche.) L'as-tu bien reçu du moins? Du reste votre couvert est mis désormais. Un ami! un vieil ami!... Il n'y a qu'à venir à huit heures moins dix. Si vous tardez, j'irai vous chercher! Vous logez quelque part?

BLANCHE.

Puisque tu lui as écrit!

THÉRÈSE.

C'est juste. Je vous disais ça (Désignant les invités.) parce que, dans le tas, il y en a...

MICHEL.

Qui couchent sous les ponts?

THÉRÈSE, riant.

C'est ce que prétend le prince! Mais vrai; je ne sais pas bien où ils demeurent.

MICHEL, plaisantant à froid.

Si l'on était si regardant!...

THÉRÈSE.

On ne verrait personne, bien sûr ! Pour vous, c'est autre chose. Ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas venu plus tôt.

BLANCHE.

Il arrive du Japon.

THÉRÈSE.

Ah ! vous allez me donner des nouvelles de deux amis, deux bons amis, nobles Japonais, que j'ai connus au casino de Luchon, ou de Monte-Carlo... Hein, Blanche ?

BLANCHE.

Au Tattersall.

THÉRÈSE.

Juste ! Comment déjà s'appelaient-ils ? Vous avez dû les remarquer ; des gens si distingués !

MICHEL.

C'est que le Japon est assez grand !...

THÉRÈSE.

Ils n'ont pu échapper à votre attention ! Des gens charmants. Il y en a un qui était grêlé...

On entend des accords de piano et d'instruments.

BLANCHE.

Entends-tu maman ?

THÉRÈSE, se levant vivement.

Le concert commence. (Aux invités.) Venez, vous seriez mal placés.

LES INVITÉS, confusément.

On vous suit ; nous voilà.

THÉRÈSE, prenant le bras de Flaxelle.

Croyez-vous, hein ? Le cousin d'Henri, le fils de

Léopold Lefranc!... Et l'on dit que je ne reçois que des rastaquouères!...

Elle sort, suivie des autres, qui lui font cortège.

SCÈNE IX

MICHEL, HENRI.

MICHEL, quand les autres ont disparu.

A l'anglaise! Viens-tu?

HENRI.

Où ça?

MICHEL.

N'importe! Prendre une tasse de thé, au Napolitain, si tu veux.

HENRI.

Je ne peux pas.

MICHEL, avec réticence plaisante.

Ah! ah!...

HENRI.

Que supposes-tu? (sur un geste de discrétion.) Non, non! Mais j'arrive seulement. Causons de toi, de ton séjour là-bas. Tu es content?

MICHEL.

Toujours content. C'est un système.

HENRI.

Tu l'as belle à vrai dire. Fils d'un artiste qui t'a laissé un nom, et assez de fortune pour t'assurer l'indépendance, tu exerces des fonctions qui t'intéressent; tu aurais mauvaise grâce à te plaindre.

MICHEL.

N'es-tu pas logé à la même enseigne? Combien as-tu hérité de tes parents?

HENRI.

Près de quatre cent mille francs.

MICHEL.

Eh bien! si tu as achevé ton droit... (sur un mouvement.) Non?

HENRI.

C'est une carrière bien encombrée!...

MICHEL.

Alors, qu'est-ce que tu fais?

HENRI.

Rien.

MICHEL.

C'est une carrière bien encombrée aussi.

HENRI.

J'y serais donc voué, car, entre nous, j'incline à m'engager dans la plus encombrée de toutes.

MICHEL.

Le mariage?

HENRI.

Qu'en dis-tu?

MICHEL.

Juste ce qu'en dit Pantagruel à Panurge.

HENRI.

Après tout, c'est une fin!...

MICHEL.

« Fin de la première partie ; la suite au prochain numéro. »

HENRI.

Tu me désapprouves?

MICHEL.

Eh! mon ami, tu es majeur. Les quinze ou seize mois qui me font ton aîné, ne m'autorisent pas à me mêler de tes affaires.

HENRI.

Si je t'en prie? Tu es aujourd'hui le seul parent qui me reste, et je fais grand cas de tes avis, comme de ton assistance, au besoin.

MICHEL.

C'est autre chose! Toutefois...

Il paraît se consulter.

SCÈNE X

LES MÊMES, BLANCHE.

Blanche entrée du fond, sans les voir, va directement au casier à musique, y prend des morceaux qu'elle feuillette, leur tournant le dos. — Durant ce qui suit, on entend, par bouffées, la musique du concert.

MICHEL, à Henri, poursuivant, sans voir Blanche.
Voyons!... Est-ce que tu as une idée arrêtée?

HENRI, sans voir Blanche.

Oui.

BLANCHE, à elle-même.

Où a-t-on fourré ce morceau?

MICHEL.

Explique-toi un peu ; car venant de si loin, je ne dois pas connaître la personne que tu recherches...

HENRI.

Si fait : Mademoiselle Waldher.

BLANCHE, à elle-même, tournant vivement la tête.

Hein?

MICHEL, avec réticence.

Ah ! « La petite!.. »

BLANCHE, à elle-même, plaisamment.

Si je toussais pour les prévenir?...

HENRI.

Tu ne la trouves pas jolie ? (Physionomie plaisante de Blanche.) . . Élégante ? (même jeu.) Avec un petit air original qui invite...

MICHEL, riant.

A lui offrir un bock!... Oui !

Blanche foudroyée reste interdite, puis, durant ce qui suit, écoute haletante.

HENRI, protestant.

Michel!...

MICHEL, bonhomie méprisante.

Allons ! tu plaisantes ! Est-ce qu'on prend femme dans un endroit pareil ?

HENRI.

Pardon!...

MICHEL, même sentiment.

Es-tu myope ? Qu'est-ce que cette maison où l'on entre comme aumoulin ? Un lieu banal, qui confine au tripot des villes d'eau.

HENRI.

Où vois-tu ça ?

MICHEL, haussant les épaules.

Eh ! ça fleure l'équivoque, mon cher ! Qu'est-ce que ces commensaux plus ou moins parasites ? Des déclassés cosmopolites, sur le compte de qui, pour la plupart, il y a du louche, sinon quelque tare. Henri, mon cousin, on ne se marie pas là-dedans !

HENRI.

Tu n'y es plus ; Michel, tu retardes !... (L'interrompant.) Permits ! J'accorde qu'il y ait du choix à faire dans l'entourage de ces dames ; qu'elles-mêmes soient un peu trop accueillantes, trop liantes. Mais la mère est une évaporée, sans plus. Et quant à « la Petite !... »

MICHEL, violent.

Ah ! ne me parle pas de cette prétendue demoiselle, qui met je ne sais quelle vanité saugrenue, à singer les allures, d'un garçon mal élevé !

HENRI.

C'est américain !

MICHEL, sans l'entendre.

Comme si elle avait honte de sa jeunesse et de sa fraîcheur, elle se plâtre le visage, se peint les yeux, les sourcils et les lèvres. Sans respect de sa qualité de « jeune fille » elle péroré en argot « boulevardier, » prostitue ses poignées de main à des hommes qu'elle a vus deux fois et qu'elle appelle « mon cher. »

HENRI, appuyant.

C'est américain, je te dis !

MICHEL.

C'est... hideux ! Ça me fait l'effet d'une profanation criante. C'est blessant comme la rencontre d'une femme ivre ! (Avec éclat.) Ah ! non ; non, ne me parle pas de ce petit monstre, ridicule et sot ! A moins d'être fou ou aveugle, un brave garçon ne peut décemment songer en faire sa femme !

HENRI.

Et moi qui allais te charger de la démarche officielle !

MICHEL.

Autant me demander mon revolver pour te brûler la cervelle. Vois ailleurs, Henri. Mais, quoi que tu décides à l'égard de... « La Petite » comme tu dis, sois bien sûr que tu n'en feras jamais « ma cousine !... »

HENRI, désorienté.

Ah ben ! là, vrai !...

MICHEL, riant.

Au fait, je suis bien bon de m'« emballer ! » C'est toi que ça regarde. (Lui prenant le bras.) Bah ! oublie ça, et viens entendre les « goujateries » lyriques qu'on débite là-dedans ; c'est encore moins agaçant.

HENRI, se laissant entraîner.

Mon ami, je te jure que c'est américain !...

Ils sortent à gauche.

SCÈNE XI

BLANCHE, seule.

BLANCHE, le sourcil froncé, les traits contractés, les poings crispés, les suit du regard. Puis dans un éclat de colère, quand ils ont disparu :

Ah ! je me vengerai !... Lâche !... Il faut le faire chasser ! (Elle fait un mouvement pour sonner, s'arrête.) Que c'est lâche ; que c'est... Mon Dieu !...

Les sanglots la suffoquent. Elle cache son visage dans le coussin d'un canapé, pleurant, les épaules secouées.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Au Casino d'Etretat. — Quelques mois après l'acte précédent. — Une terrasse dominant la plage. — Au fond, escalier y descendant. — D'un côté, vitrage, ouvrant sur les salons du Casino. — De l'autre côté, kiosque, et derrière, prolongement de la terrasse. — Au lointain, la mer. — Tables, sièges, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, QUELQUES BAIGNEURS, DEUX INSTITUTRICES ANGLAISES, puis THÉRÈSE.

Le prince à l'avant-scène, lit un journal. Les institutrices assises, les cheveux épars sur le dos, lisent de petits livres. — Les baigneurs, divisés en différents groupes. — Deux ou trois couples flirtent. Au lever du rideau, vague murmure de conversation. -- Puis cris d'enfants.

PREMIÈRE INSTITUTRICE, regardant par dessus la balustrade indifférente.

Bébé!... Bébé!... (A l'autre institutrice.) C'est votre Bob qui tape miss Clara.

Elle lit.

DEUXIÈME INSTITUTRICE, de même.

Bébé!... Bébé!... (A la première.) No! c'est maintenant miss Clara, qui donne des coups de pelle, à mister Bob.

Elle lit.

ENSEMBLE, sans cesser de lire.

Bébé!... Bébé!...

Léger silence.

DEUXIÈME INSTITUTRICE.

On ne les entend plus?

PREMIÈRE INSTITUTRICE, regardant.

Ils pleurent tous les deux.

DEUXIÈME INSTITUTRICE, lisant.

All right!

PREMIÈRE INSTITUTRICE, lisant.

Yes!

THÉRÈSE, traversant les groupes.

Bonjour... Bonjour... Reposée de cette nuit?... (Apercevant le prince et venant à lui.) Tiens! vous êtes là?

LE PRINCE.

Ce n'était pas convenu?...

THÉRÈSE.

Quand? Ah! c'est juste. Hier soir. Tout à fait oublié mon pauvre prince; j'ai tant de choses en tête!

LE PRINCE, incrédule.

Je m'en doute!...

THÉRÈSE.

Ne vous moquez pas. Je suis débordée. Tenez, je

venais justement au secrétariat du Casino, retirer mes coupons, pour les régates de tantôt.

LE PRINCE.

Allez, ma chère amie.

THÉRÈSE, s'asseyant.

Tout à l'heure. Est-ce que vous m'attendez depuis longtemps?

LE PRINCE.

Je suis habitué.

THÉRÈSE.

J'ai scrupule cette fois : vous étiez si tranquille à votre terre de Poitou!...

LE PRINCE.

Puisque, disiez-vous, ma présence à Etretat peut vous servir, je me suis mis en route, sans regrets.

THÉRÈSE.

Vous êtes un ami; un vrai, vous! Je le sais. C'est pour ça que j'ai scrupule; car à présent, je ne sais plus s'il était bien utile de vous déranger.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je m'en retourne?

THÉRÈSE.

Oh! non!... non!... Hier soir, à votre arrivée à la Villa, j'en avais à vous dire,... tout plein! Mais pas moyen! Vous avez vu comme on s'amusait! Plus un chat au Casino, tout le monde chez nous. A six heures, ce matin, on dansait encore. Croyez-vous? Quel succès, hein?

LE PRINCE.

Vous devez être épuisée?

THÉRÈSE.

Moi ? Prête à recommencer cette nuit. Ça me distrait de mon chagrin. Car j'ai du chagrin, un gros chagrin ! Ça vous fait rire ?

LE PRINCE.

Vous aussi, du reste.

THÉRÈSE.

C'est farce de ma part, je veux bien. Mais c'est comme ça, mon ami. Au fait oui ; voilà pourquoi je vous ai fait quitter votre retraite. Je savais bien que j'avais tout plein de choses à vous dire. Mais entre nous ; nous deux ! Dame ! croyez-vous que je puisse être indifférente à la pensée de me séparer de Blanche?...

LE PRINCE.

Décidément, elle se marie?...

THÉRÈSE.

Décidément.

LE PRINCE.

Bientôt ?

THÉRÈSE.

Nous rentrons à Paris, le mois prochain, pour le contrat, le trousseau et la publication des bans.

LE PRINCE.

Et... avec qui se marie-t-elle ?

THÉRÈSE, étonnée.

Je vous l'ai bien écrit?...

LE PRINCE.

Vous avez cru.

THÉRÈSE.

Pas possible !... Je vois ce que c'est ; on m'aura

dérangée pendant que je vous écrivais. Je me rappelle, oui; c'était au Casino, on est venu m'inviter pour un quadrille américain. Eh bien; mais c'est Henri qu'elle épouse.

LE PRINCE.

M. Duchaine? ah!...

THÉRÈSE.

Pourquoi faites-vous... Ah!...?

LE PRINCE.

Pour rien... Quelque fortune?

THÉRÈSE.

Henri? Comme vous dites : « quelque. » Assez du moins, pour n'être pas suspecté de viser celle de Blanche.

LE PRINCE.

Et comment cela s'est-il fait?

THÉRÈSE.

Je vous l'ai écrit, mon ami.

LE PRINCE.

Vous avez cru.

THÉRÈSE.

Hein?... Je vois ce que c'est : je vous contais ça dans ma lettre interrompue... J'ai dû l'oublier... Eh bien, mon cher, ç'a été, le coup de foudre!... Positivement! Vous souvenez-vous du jour où pendant qu'on dînait sans moi, j'obtenais ma loge à l'Opéra?

LE PRINCE.

Oui.

THÉRÈSE.

Ce jour-là, même, à l'issue de la sauterie, qui

suivit le concert, Blanche, un peu nerveuse, m'a déclaré tout net, qu'elle avait résolu d'épouser Henri; vlan!...

LE PRINCE.

Et... vous n'avez rien dit?

THÉRÈSE.

Ah! si!... J'ai fait : « Tiens, tiens, tiens!... »

LE PRINCE.

Ça a dû l'impressionner!

THÉRÈSE.

Que voudriez-vous?... La contrarier? Ah! ben non, alors! Je ne saurais pas du reste. Après tout, Henri en vaut un autre. Il est gentil garçon, il monte bien à cheval; très ingénieux pour conduire le cotillon, et entendu aux affaires. Flaxelle qui l'a pris avec lui, en fait le plus grand cas.

LE PRINCE, avec réticence.

Ah!... Flaxelle!...

THÉRÈSE.

Un ami Flaxelle; un bon ami! Sa femme est ici, Marianne; vous la connaissez, hein?

LE PRINCE.

Oui. Mais d'où vient donc ce gros chagrin dont vous parliez?

THÉRÈSE, étonnée.

Moi?... Du chagrin?... Ah! oui; oui. Mon Dieu!... de vagues appréhensions plutôt. Mais aussi les drôles d'amoureux, ces deux-là!... Ils me déroutent, là, vrai, Henri, figurez-vous, arrive à Etretat, le samedi, par le train des maris, (nous l'attendons tantôt) et, le lundi matin, il s'en retourne, sans que Blanche,

fasse mine de le retenir. Voyons, c'est donc comme ça, je vous demande ; c'est comme ça à présent qu'on fait la cour à sa fiancée ?

LE PRINCE.

Il paraît.

THÉRÈSE.

C'est donc que je deviens « vieux jeu », que je tourne à la « bien brave femme » !...

LE PRINCE, riant.

Vous, ma pauvre Thérèse !...

THÉRÈSE.

J'ai pourtant des yeux ! Voyez ici, là, dans les salons, sur la plage, dans les cabines, partout, on *flirte*, il me semble !

LE PRINCE.

Et pas seulement les fiancés !

THÉRÈSE.

Alors, qu'est-ce qu'ils ont donc, Henri et Blanche ?

LE PRINCE.

Ne se pourrait-il que Blanche eût regret de s'être engagée ?

THÉRÈSE.

Il faut s'ôter cela de l'idée. Avant-hier, tenez, madame Flaxelle a pris sur elle de lui en parler.

LE PRINCE.

Et ?...

THÉRÈSE.

Si la bonne Marianne était allée où ma fille l'a envoyée !... « A tout prix, a-t-elle conclu, les dents

serrées, je veux épouser Henri ! » Les dents serrées ! On ne la reconnaît plus.

LE PRINCE.

Hier pour le peu que je l'aie aperçue, elle m'a paru en effet, très modifiée ; même à mon égard.

THÉRÈSE.

Ah !

LE PRINCE, vivement.

Elle avait la migraine, m'a-t-elle dit.

THÉRÈSE.

Je ne savais pas ça. Voyons, prince, voyons, là, de vous à moi : croyez-vous qu'elle soit heureuse, avec Henri ? Ah ! mais, si c'était le contraire, vous interviendriez, pas vrai ?

LE PRINCE.

A quel titre, ma bonne amie ?

THÉRÈSE, bonnement affable.

Allons !... vous savez bien que Blanche, une fois mariée, je serai votre femme, si bon vous semble encore.

LE PRINCE.

« Encore ?... » Vous ne me connaissez pas mieux ?

THÉRÈSE.

J'ai tant abusé de votre patience, mon ami ! Mais, tranquille au sujet de ma fille, je vous montrerai que je suis une bonne âme et une bonne amie.

LE PRINCE.

Je sais cela, Thérèse.

THÉRÈSE.

Non, non !... vous ne me connaissez pas ! C'est les

Casinos qui me nuisent. Assez, hein?... « J'en ai soupé » des Casinos !...

LE PRINCE.

Et moi donc!..,

THÉRÈSE.

Nous irons gentiment finir dans votre terre de Poitou, comme de bons vieux camarades... Ah ! si alors, vous pouviez être bien malade!... vous verriez comme je vous soignerais!...

LE PRINCE, plaisamment.

Merci !

THÉRÈSE.

Vous ne croyez pas ?

LE PRINCE.

Comment donc!... Je m'en fais une fête !

Durant ce qui précède, baigneurs et institutrices ont successivement disparu.

SCÈNE II

LES MÊMES, BLANCHE et JULIE.

Blanche vient de la plage, son extérieur s'est assagi.

JULIE.

Voilà madame. (Elle remet un éventail à Blanche.)
Je puis rentrer ?

BLANCHE.

Oui, merci.

Julie sort tandis que Blanche descend à Thérèse.

LE PRINCE.

Bonjour, chère enfant.

Blanche répond d'un mouvement de tête.

LE PRINCE.

Ta migraine d'hier soir ?

BLANCHE, brève.

Passée!

THÉRÈSE, bas à Blanche.

Que tu es brève avec le prince!

BLANCHE.

N'a-t-il donc jamais rien à faire, qu'il ne nous quitte pas ?

THÉRÈSE.

Tu t'en aperçois maintenant ?

BLANCHE, amère.

Depuis quelque temps, c'est vrai, je m'aperçois de bien des choses!

THÉRÈSE, tendrement.

Tu devrais bien aussi, ma fille, t'apercevoir que tu me fais de la peine...

BLANCHE, avec élan.

Maman !... (Au prince, autre ton.) Je suis maussade sans raison... Pardonnez-moi, prince.

LE PRINCE, gardant la main qu'elle lui a tendue.

Y puis-je quelque chose ?

BLANCHE.

Le sais-je moi-même !

THÉRÈSE.

Les nerfs !...

BLANCHE.

Ça passera.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIANNE et LE MAJOR.

Ils viennent des salons.

MARIANNE.

Calmez-vous, major; méprisez ça !

THÉRÈSE.

Eh ! que lui arrive-t-il ?

LE MAJOR.

Je vais vous surprendre, ma chère ! Croirez-vous que l'inspecteur des jeux s'est permis de m'engager à ne plus tenir les cartes?... Savez-vous bien que je pourrais me formaliser ?...

MARIANNE.

Non, major ; autant non !

LE MAJOR.

Je le lui ai dit pourtant !...

THÉRÈSE.

A l'inspecteur ?

LE MAJOR.

En face, ma chère ! je lui ai dit ça en face !

THÉRÈSE.

Et qu'a-t-il répondu ?

LE MAJOR, triomphant.

Répondu ?... Il n'a pas osé !...

MARIANNE, riant sous cape.

Il y a malentendu.

THÉRÈSE.

D'ailleurs, il vous reste la faculté de parier.

LE MAJOR, naïf.

Eh ! ce n'est pas la même chose, comprenez !

LE PRINCE, remonte au fond avec Blanche.

Il est impayable!..

Blanche a un léger mouvement de dégoût, en jetant un regard vers le major.

LE MAJOR.

Ne me parlez pas de vos Casinos français ! En Amérique, à la bonne heure : San Francisco, Mexico, Buenos-Ayres!... On plante son couteau sur la table ; mais un mot insidieux ? Fi ! On est autrement gentleman !

MARIANNE.

Méprisez ça, je vous dis. Les régates vous en distrairont.

THÉRÈSE.

Sur quel voilier êtes-vous engagé ?

LE MAJOR.

Aucun, je réprouve les jeux de hasard.

MARIANNE.

Ne voilà-t-il pas le train des maris ?

LE PRINCE.

Je crois plutôt, madame, que c'est un train de plaisir.

MARIANNE.

Il y a une nuance, en effet.

BLANCHE.

L'un et l'autre, Marianne. J'aperçois M. Flaxelle ; il se dirige vers nous.

THÉRÈSE.

Avec Henri?

LE MAJOR, remonté.

Non. M. Flaxelle est seul.

THÉRÈSE.

Henri aurapassé à la villa. Lui dira-t-on que nous sommes ici?

BLANCHE, indifférente.

Il est sans doute assez intelligent, pour s'en aviser tout seul.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FLAXELLE, AUTRES BAIGNEURS.

Ils paraissent par le fond, quelques-uns précédant Flaxelle, traversent de biais, et entrent dans les salons.

THÉRÈSE.

Bonjour, Flaxelle. Qu'avez-vous fait d'Henri?

FLAXELLE.

Je n'ai pas voyagé avec lui cette fois; je viens de Londres où j'ai passé la semaine.

THÉRÈSE.

Marianne n'en a rien dit.

MARIANNE.

Bien empêchée, chère madame.

FLAXELLE.

Pensant n'y rester que vingt-quatre heures, je ne l'avais pas prévenue.

MARIANNE, raillerie à froid.

Dans les affaires, si l'on s'arrêtait à ces détails...

FLAXELLE.

Nous *perderions* un temps précieux !

MARIANNE.

Voyez-vous !

FLAXELLE.

Tant qu'à Henri, il ne peut manquer de venir. Pas pour longtemps par exemple, ma chère Blanche, je le remmène tantôt. Nous avons toutes sortes de choses à régler, avant mon départ de Paris.

THÉRÈSE.

Vous vous remettez en route ?

FLAXELLE.

Demain matin. Une affaire à conclure avec les banquiers de Vienne.

THÉRÈSE.

Et votre femme ; vous la plantez là encore une fois ?

MARIANNE, raillant.

Je me fais une raison.

FLAXELLE, attirant Thérèse à l'écart.

Venez donc un peu. Votre lettre m'a suivi à Londres. Mon Dieu ! que vous êtes enfant de vous imaginer qu'Henri puisse élever des difficultés, pour quelque manquant à la dot de Blanche !

THÉRÈSE.

Je ne dis pas qu'il y en ait. Les comptes ne sont pas terminés. Le notaire fait procéder à l'estimation de ce qu'il appelle les remplois, moi, je n'y entends rien, vous pensez, Flaxelle.

FLAXELLE.

Ne vous inquiétez donc pas, ma chère. D'abord, dans les comptes de tutelle, il y a toujours du manquant.

THÉRÈSE, étonnée.

Tiens !...

FLAXELLE.

Sachez seulement qu'Henri signera des deux mains, tous les comptes que l'on voudra.

THÉRÈSE, touchée.

Il est épris de ma fille à ce point !...

FLAXELLE.

C'est de la folie !

THÉRÈSE, contente.

Vous croyez donc que Blanche sera heureuse ?

FLAXELLE.

Vous m'en direz des nouvelles !... Enfin, s'il y avait du manquant à sa dot, vous savez bien qu'en deux ou trois liquidations, je vous le ferais rattraper.

THÉRÈSE.

Vous êtes un ami, vous, Flaxelle !

FLAXELLE.

Laissez !... Dès que j'aurai votre procuration...

THÉRÈSE.

Je vais demander la formule à mon avoué.

FLAXELLE.

Si vous voulez que ça traine des mois...

THÉRÈSE.

Vous croyez ?

FLAXELLE.

Il faut bien que ces gens-là fassent semblant de gagner leurs honoraires ! Laissez, dis-je ! Tenez, voici les actes tout préparés, vous n'avez qu'à mettre au bas : « Bon pour pouvoir ».

THÉRÈSE.

Voilà tout ?

FLAXELLE.

Tout !

THÉRÈSE.

Comme c'est simple ! Entendu, Flaxelle, je signerai cela tout à l'heure.

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRI.

MARIANNE, légèrement ironique.

Arrivez donc Henri le désiré !

HENRI, à part.

Marianne !... Diable soit !...

FLAXELLE, à Blanche.

Je vous disais bien qu'il viendrait.

HENRI, à Blanche.

Vous en doutiez ?

MARIANNE.

C'était lui faire injure, ma chère.

HENRI.

A vous, plus encore, Blanche.

MARIANNE, même sentiment.

C'est gentil, ça. (A Henri.) On ne me remercie pas de préparer les répliques ?

FLAXELLE, à Marianne.

Que tu es de belle humeur aujourd'hui !

MARIANNE, de même.

On ne vous voit pas tous les jours, messieurs !

FLAXELLE.

Et, en dehors de ça, tu n'as rien à me dire ?

MARIANNE.

« En dehors de ça », mon Dieu, non.

THÉRÈSE.

Que voulez-vous qu'elle vous dise ! Etretat devient d'un bourgeois achevé. Quoiqu'il ne doive plus y avoir personne à Paris, c'est plutôt à vous autres de nous donner des nouvelles. Qu'est-ce qu'on fait, Henri ?

HENRI, distrait.

Cent-un-quatre-vingt-cinq... (voyant qu'on sourit.) Pardon, je n'y étais pas. Vous disiez ?

THÉRÈSE.

Paris est mort, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous faites de vos soirées ?

MARIANNE, légère ironie.

Peut-on le demander ! Il pense à sa fiancée, voyons...

BLANCHE, riant.

Si vous lui prenez ses phrases !

FLAXELLE, à Marianne.

Pourquoi le taquines-tu ?

MARIANNE.

M. Duchaine sait bien que c'est pour rire.

FLAXELLE.

Ah bien ! Tu ne réussis pas.

HENRI, à part.

L'animal !

BLANCHE, à Henri, attentive.

Avez-vous enfin, des nouvelles de votre cousin ?

HENRI.

Michel ? Aucune.

BLANCHE.

Vous ne l'avez pas vu à Paris ?

HENRI, à Thérèse.

Pas depuis le soir, où j'ai eu l'honneur de vous le présenter, cet hiver.

THÉRÈSE.

Il n'est pas non plus à Etretat. C'était bien la peine de presser les réparations de son habitation !

FLAXELLE.

On l'a peut-être pourvu d'un nouveau poste.

BLANCHE, vivement.

Non. Ça aurait paru à l'Officiel. Il faut vous informer, Henri.

HENRI, plaisamment.

Eh ! seigneur, que mon cousin Michel vous intéresse, machère amie !

BLANCHE.

C'est le seul parent qui vous reste, on ne peut lui laisser ignorer votre mariage.

THÉRÈSE.

Il est de droit garçon d'honneur.

BLANCHE, légèrement concentrée.

Qualité qui lui sied à merveille!

HENRI, à part.

Comme elle dit ça!...

BLANCHE.

Et puis, attaché d'ambassade; un vrai! J'entends me prévaloir de son alliance.

HENRI, à part.

Ça tombe bien!

BLANCHE.

Voyez à son ministère, Henri. Ne vous l'ai-je pas écrit?

HENRI.

Si fait... J'irai dès mon retour à Paris, je vous le promets.

FLAXELLE, l'attirant.

Elle t'écrit?... A quand la noce?

HENRI.

Quand tu m'auras mis en règle avec le notaire.

FLAXELLE.

Les quatre cent mille?... Une paille!

HENRI.

Mais...

FLAXELLE.

Bon, bon! Laisse-moi revenir de Vienne.

HENRI.

Deux mois encore?

FLAXELLE.

Oh ! les amoureux !

HENRI, avec un léger haussement d'épaule.

Mon cher, on commence à jaser sur les délais apportés à la célébration ; je te préviens.

FLAXELLE.

Qui ça ?

HENRI.

Un peu tout le monde, et principalement le major, qui a des sourires malicieux.

FLAXELLE.

Patience ! Le lendemain de la noce, il sera plus bête que toi !

HENRI.

Le lendemain ? C'est bien tard !

FLAXELLE.

Je ne croyais pas d'ailleurs que les choses fussent si avancées ; car vous paraissez diablement réservés Blanche et toi !..

HENRI.

Veux-tu pas qu'on mette les bras en guirlande ? « Estelle et Némorin » tout de suite ! « Passe-moi la houlette ! » Va, va, je te répète que ça ne dépend plus que de toi. (On entend un orchestre.) Blanche, me donnez-vous une valse ?

BLANCHE.

Si vous voulez.

Henri et Blanche entrent dans les salons. — Durant ce qui précède, le prince et le major remontés en causant, ont peu après disparu.

SCÈNE VI

THÉRÈSE, MARIANNE, FLAXELLE, puis
MICHEL.

MARIANNE.

Ils auront difficulté à valser ; la cohue des trains de plaisir envahit les salons.

FLAXELLE.

Vous vous inquiétiez de M. Michel Lefranc ; n'est-ce pas lui qui remonte de la plage ?

MARIANNE.

Si fait.

THÉRÈSE.

Faites-lui signe, Marianne.

MARIANNE, qui s'est levée.

Inutile, le voici ! (A Michel qui paraît et lui donnant la main.) Bonjour, Michel. Les oreilles ont dû vous tinter tout à l'heure. On a beaucoup parlé de vous.

MICHEL.

Qui ?

MARIANNE, l'amenant.

Madame Waldher.

THÉRÈSE, lui tendant la main.

Et ma fille, monsieur le ténébreux.

MICHEL.

Si peu ténébreux, madame, que, débarqué à Etre-tat au petit jour, je me suis déjà présenté deux fois à votre villa.

THÉRÈSE, gaïement.

Vous savez bien qu'il est de votre destinée de ne jamais me rencontrer chez moi.

MICHEL.

Il y a des hasards, madame. D'ailleurs, j'avais à cœur de vous remercier avant tout, des réparations, ou mieux, des embellissements que vous avez fait faire à ma maisonnette.

THÉRÈSE.

Ça vous paraît gentil, hé ? Ah ! *ben*, mon cher, vous ne pouvez me rendre plus contente ; d'autant que j'ai dû ne consulter que moi, puisque vous vous amusez à intriguer les gens, en disparaissant sans laisser traces.

MICHEL.

Qui pouvait-il intéresser de me savoir en Bretagne, chez de vieux amis de mon père ?

THÉRÈSE.

A tout le moins votre cousin.

MICHEL.

Henri ? Je crois bien qu'il ne s'en soucie guère, le cher garçon !

THÉRÈSE.

Si fait, si fait. Il vous dira pourquoi tantôt.

MICHEL.

Il est ici ?

THÉRÈSE.

Naturellement.

MICHEL, à lui-même.

Naturellement ?

MARIANNE, à mi voix.

Son mariage...

MICHEL.

Avec ?

MARIANNE.

« La petite » oui. Il ne vous en a pas parlé ?

MICHEL.

Cet hiver... Un mot de ses intentions. C'est décidé ?

MARIANNE.

Officiellement, depuis le lendemain de notre rencontre chez ces dames.

MICHEL.

Qui a retardé la célébration ?

MARIANNE, souriant avec réticence.

Une paille !

MICHEL, à part.

Que veut-elle dire ? Après tout s'ils se plaisent... ça les regarde !

SCÈNE VII

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, venant des salons.

Il n'y a pas moyen de danser ; la foule est trop compacte.

MICHEL, à part.

Allons ! elle est mieux ainsi !

BLANCHE, émue, à part, puis concentrée en voyant Michel la saluer.

Lui!... (Tout en rendant un salut réservé.) Enfin ! je vais donc soulager mon cœur !

MARIANNE.

Henri vous a abandonnée ?

BLANCHE.

Il est allé voir s'il est possible de se procurer une place avec nous, aux régates.

THÉRÈSE, à Blanche.

Tu ne reconnais pas M. Lefranc ?

BLANCHE, avec légère crânerie.

M. Lefranc n'est pas de ceux dont le souvenir se dissipe si vite. Vous a-t-on dit la nouvelle ?

THÉRÈSE.

Pas encore. Il arrive seulement.

BLANCHE, avec souriante bravade.

Une grande nouvelle : qu'Henri vous eût apprise, s'il eût connu le lieu de votre retraite : je vais devenir votre cousine, monsieur.

THÉRÈSE.

Oui, mon cher, elle épouse Henri.

MICHEL, très simplement.

Je lui en ferai mes compliments, mademoiselle.

BLANCHE, déroutée.

Vos compliments ?.. (Railleuse.) de condoléance.

MICHEL, gaiement.

Quelle idée !...

BLANCHE, l'observant.

Pourtant !.. (Elle s'intimide.) N'avez-vous pas des préventions contre le mariage ?

MICHEL, gaiement.

Des autres ? Ça ne serait pas raisonnable !

BLANCHE, tendue.

De sorte que si M. Duchaine vous priait de l'assister... publiquement ?..

MICHEL, étonné.

Publiquement ?

THÉRÈSE.

En qualité de garçon d'honneur.

MICHEL.

Eh bien ?

BLANCHE.

Vous consentiriez ?

MICHEL.

Ça va de soi. Et à moins que je n'aie repris la route du Japon...

BLANCHE, railleuse.

Ah ! voilà !..

THÉRÈSE.

Quoi ?

MARIANNE, à part.

Qu'a-t-elle donc ?

MICHEL, dégagé.

Me prêteriez-vous une arrière-pensée ? Vous auriez grand tort, mademoiselle, je suis très sincère.

BLANCHE, toujours tendue.

Ah !

MICHEL.

Plutôt trop, paraît-il... pour un diplomate du moins, et, très sincèrement, je vous répète que seul,

un ordre d'embarquement pourrait m'empêcher d'assister Henri en cette circonstance.

Sonnerie lointaine de cloche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE et LE MAJOR.

LE PRINCE, à Thérèse.

Les régates commencent, ma chère amie... J'ai vos coupons. Je viens vous chercher.

THÉRÈSE.

Me voici. Allons. (A Michel.) Vous avez une place ?

MICHEL.

Je n'ai pas songé à m'en procurer, madame.

LE MAJOR.

Vous n'y perdrez pas grand' chose. Pas un souffle de vent.

THÉRÈSE.

Reste le *match* à l'aviron. Viens-tu, Blanche ?

BLANCHE.

Henri doit me prendre ici.

THÉRÈSE, à Michel.

Tenez-lui compagnie, vous, hein ? En tous cas, vous dînez avec nous, pas vrai ?

MICHEL.

Mais...

THÉRÈSE.

Pas d'excuses. Et cette fois, c'est moi qui vous recevrai, ça vous changera. (Au prince.) Allons...

FLAXELLE, à Marianne.

Je t'attends !

MARIANNE, remontant à lui.

Il y a quelque chose.

Tous sortent, sauf Michel et Blanche.

SCÈNE IX

BLANCHE, MICHEL.

BLANCHE, tendue.

Vous êtes sincère, disiez-vous, monsieur ?

MICHEL, plaisamment.

Décidément, mademoiselle, vous n'en êtes pas bien persuadée.

BLANCHE.

Il m'est difficile, en effet, de discerner à quel moment vous consentez à l'être.

MICHEL.

Pour si peu que j'aie l'honneur de vous être connu, auriez-vous relevé de la contradiction dans mes paroles ?

BLANCHE, plus encore tendue.

Dites-le moi : n'y en a-t-il pas à vous proposer aujourd'hui, de complimenter votre cousin, de « prendre femme, dans un milieu » dont, il y a peu, vous disiez « qu'il fleure l'équivoque et confine au tripot ?... »

MICHEL, saisi.

Hé?..

BLANCHE, poursuivant.

Que supposer, quand vous déclarez prêter les mains à ce qu'il fasse « votre cousine, d'une prétendue demoiselle » que vous teniez pour « un petit monstre ridicule et sot ? »

MICHEL.

Qui vous a rapporté cela ?

BLANCHE.

Qu'importe ! L'avez-vous dit ?

MICHEL.

Je l'ai dit.

BLANCHE.

Vous le pensiez ?

MICHEL.

... Je le pensais alors, oui.

BLANCHE, de haut.

Libre à vous. (Raillieuse.) Mais que serait-il survenu, qui modifiât votre opinion ?

Léger haussement d'épaule.

MICHEL, impressionné.

Je n'en sais rien. Ce que je sais maintenant, mademoiselle, c'est que je suis honteux, devant vous, et que, profondément troublé, je vous demande pardon.

BLANCHE, de haut.

Je vous en dispense, monsieur.

MICHEL.

Je n'en mets pas moins, à vos pieds, mon repentir et mon respect.

Il salue pour se retirer.

BLANCHE.

Vous partez?... (Amère.) Au fait, vous voilà libéré à peu de frais!...

MICHEL.

Libéré?

BLANCHE.

Plus besoin de prétexter un ordre d'embarquement!... (sur un mouvement de Michel.) Ah! ne protestez pas; de quoi servirait? J'ai entendu, sans le vouloir!.. — Oh oui! sans le vouloir! — ce que vous avez répondu à M. Duchaine, le soir où il s'ouvrait à vous, du dessein de m'épouser. Et puisquerien de nouveau ne s'est produit, depuis ce soir-là, soyez bravement sincère, vous qui vous piquez de l'être; avouez que vous n'avez pas changé de sentiment, et que la perspective de l'alliance projetée, si lointainement qu'elle vous touche, blesse, et blessera toujours vos susceptibilités. En convenir en face, vaudra mieux pour votre dignité, que de recourir à des faux fuyants. Quelle générosité soudaine vous retiendrait aujourd'hui?... Craignez-vous de m'infliger une nouvelle humiliation?... Allez, monsieur! vous ne sauriez ajouter à l'âcreté de celle, dont vous m'avez accablée à ce moment! Du premier mot, vous avez comblé la mesure, et je vous devrai la plus poignante douleur, qu'il me soit peut-être, réservé de ressentir en toute ma vie!... (Prévenant la réplique.) Je vous le passe! Mais, si votre conscience est sensible, vous vous reprocherez d'avoir flétri mon âme, d'un sentiment de haine.

MICHEL.

De haine?

BLANCHE.

De haine et de vengeance! Sans la consternation

qui me paralysait, la honte de vous montrer mes larmes ; sans les sanglots qui me suffoquaient, je vous aurais fait chasser, en criant devant vous, ce que je venais d'entendre. A l'instant encore, indignée, de vous surprendre tranquille et dégagé, près de ma mère, de vous entendre accepter son invitation, je voulais vous confondre, vous exécuter ; je voulais... Et puis, mon cœur s'est gonflé de nouveau, et...

MICHEL, troublé.

Mademoiselle !

BLANCHE.

Que vous ai-je fait, moi ?...

MICHEL, très ému.

Mon Dieu !

BLANCHE, poursuivant.

Rien... Rien de mal, à vous... à personne... jamais !... Quels griefs en ce cas ? Notre entourage ? Je l'ai compris à la fin ; oui, à force de me torturer l'esprit, à force de souffrir, j'ai compris qu'il témoigne contre nous. Pourtant, est-il juste de nous condamner, sans savoir s'il nous a été donné de choisir ; sans se demander si une veuve de vingt ans, encore éblouie du brusque passage de sa condition obscure et pauvre, à un état presque féerique de richesse et d'éclat, était à même de se définir, le monde où son mari l'avait introduite, presque adolescente, et à peine débarquée des colonies ? Hélas ! c'est vrai ! toutes sortes de gens ont traversé notre intérieur, y laissant l'empreinte d'une facilité d'allures, dont le caractère nous échappait ; mais, à aucun moment, monsieur, ma mère n'a donné un exemple qui m'ait embarrassée, et moi !... je vous l'assure, je suis une honnête fille..

MICHEL, vivement.

Mademoiselle!... (Abattu.) Il faut le confesser ; j'ai commis une mauvaise action. Certes ! je ne savais, je ne voulais pas la commettre et je ferais tout au monde pour la racheter ; pour vous convaincre, au moins, du chagrin que j'en aurai toujours. Mais, si je vous dois toutes réparations, aurez-vous la charité d'en accepter de celui qui vous a outragée, sans raison et sans droit ?

BLANCHE, doucement.

Il suffit, monsieur.

MICHEL.

Oui, il suffit pour vous, qui avez la légitime fierté de votre innocence. Mais pour moi, qui reste en face de ma conscience?... (Très ému.) Ah ! mademoiselle, quelle que soit cette réparation, s'il en est une...

L'émotion l'interrompt.

BLANCHE, timidement.

La main ?

MICHEL, avec élan.

Oh!... Vous pardonneriez ; vous oublieriez ?

BLANCHE, animée.

Oh ! oui, j'oublie ! J'étais trop malheureuse !

MICHEL.

Vous?...

BLANCHE.

Jusqu'à l'égarement ; jusqu'à gâcher ma vie... Non ! ne sachez jamais ce qui s'est passé dans ma pauvre tête ; à quelles résolutions, la colère et l'indignation m'ont poussée ! Non ! non, ne le sachez jamais !

MICHEL.

Mais, je suis odieux !

BLANCHE.

C'est fini ; c'est passé. Si cruellement que ce soit, vous m'avez ouvert les yeux. De cela seulement, je veux me souvenir ; puisque... nous sommes raccommodés, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Et c'est vous que j'ai affligée !

BLANCHE.

N'y pensez plus. C'est fini, je vous dis. Vous verrez que je mérite d'être votre cousine. Vous le voulez bien maintenant ?

MICHEL.

Si je le veux !... Je vais d'abord, dire à Henri que j'ai agi comme un sot, en jugeant légèrement ; et, à lui aussi, je ferai des excuses.

BLANCHE.

Non !... Il faudrait rapporter ce qui vient de se passer entre nous. Je vous prie, au contraire, d'en garder le secret ; surtout envers ma mère ; elle en aurait de la peine. (Voyant venir.) Chut !... (Affable.) Merci ! Je vais la rejoindre.

MICHEL.

Je vous accompagne ?...

BLANCHE.

Inutile. Voyez ; c'est là, et vous n'avez pas de billet.

MICHEL.

Je croyais qu'Henri devait venir vous prendre ici.

BLANCHE.

Il y aura eu malentendu des a part. Qu'importe!...

Elle tend la main à Michel et sort, au dernier plan. Il la suit des yeux, quelques baigneurs ont reparu. On entend des bravos et des vivats confusément, venant de la plage, à l'adresse des concurrents des régates. Les baigneurs masquent Michel. Marianne et le Major entrent avec les baigneurs, dont quelques-uns pénètrent dans les salons, tandis que d'autres stationnent au fond suivant, des yeux, les régates.

SCÈNE X

MICHEL, MARIANNE. LE MAJOR, QUELQUES
BAIGNEURS.

Marianne et le Major descendant en scène sans voir Michel,
qui leur tourne le dos.

MARIANNE, plaisamment.

Major; major!... vous oubliez qu'à médire du prochain, on compromet sa part de paradis.

LE MAJOR.

Il faut bien rire un peu, quoique au fond, si ce qu'on dit est vrai; si le jeune M. Duchaine dissimule sa véritable situation de fortune pour épouser la fille de madame Waldher, le procédé est assez...

MARIANNE, raillant à froid.

« Débrouillard!... » C'est un procédé « débrouillard. »

LE MAJOR.

Plutôt « embrouillard. »

MARIANNE.

« La lutte pour la vie... » Vous n'êtes donc pas dans le train, vous ?

LE MAJOR.

Une belle et bonne tricherie.

MARIANNE.

Que vous êtes susceptible, major !

LE MAJOR.

Il me convient plus qu'à d'autres, voyez-vous ! Exilé par mes ennemis politiques qui séquestrent mes biens immenses...

MARIANNE.

Vous avez des biens ?...

LE MAJOR.

Immenses !

MARIANNE, même jeu.

Là-bas ! là-bas !...

LE MAJOR, naïf.

Là-bas, là-bas ; oui, je dois donc me montrer infiniment correct, dans une société, où il y a trop de rastaguouères. Et en somme, je me demande s'il faut continuer de donner la main à ce jeune monsieur.

A ce moment Michel, se retournant, aperçoit Marianne.

MARIANNE, raillant à froid.

Cette sévérité vous sied, sans doute ! Pourtant, rassurez-vous, car très effectivement, M. Henri Duchaine apporte quatre cent mille francs à la communauté.

LE MAJOR.

Son héritage, après « la fête » qu'il a menée ? Je ne suis pas curieux ; mais je voudrais les voir !

MARIANNE.

Le notaire fera mieux, il les comptera ! Et si je l'affirme, c'est que je suis à même d'en savoir quelque chose ! (Riant tout à fait.) C'est mon mari qui les prête...

LE MAJOR, riant.

Ah ! Elle est bien bonne ! Je n'aurais pas trouvé celle-là : vrai, elle est... (Bas à Marianne.) Son cousin...

Durant les dernières répliques, Michel est descendu, a entendu, et il fixe Marianne, qui reste confuse et troublée.

MARIANNE, à part, intimidée.

Michel !...

Bruit d'une bombe sur la plage ; ovation et vivats.
Les baigneurs en scène se sont levés, regardent et applaudissent.

LE MAJOR, remonté avec eux.

C'est le vainqueur !

LES BAIGNEURS.

Bravo ! hurrah ! etc., etc.

Ils agitent chapeaux et mouchoirs, et sortent avec d'autres baigneurs, venant vivement des salons.

SCÈNE XI

MICHEL, MARIANNE.

MICHEL, gravement.

C'est vrai ?... (Un silence.) Marianne, vous avez en moi un ferme et sûr ami ; Marianne, ce que vous

venez de dire me trouble éperduement. Je vous en conjure, la vérité.

MARIANNE, accablée.

C'est vrai!

MICHEL, à lui-même.

La malheureuse enfant! (A Marianne.) Et vous riez!... Vous avez donc à vous venger d'elle?

MARIANNE, très vivement.

De Blanche?... Oh! non!...

MICHEL, frappé.

De qui, en ce cas?... De...? (sur l'attitude de Marianne.) Ah! les misérables! qu'ont-ils fait de vous?

MARIANNE, anéantie.

Michel!...

MICHEL.

Je n'ai pas plus à vous accuser que vous n'avez à vous défendre devant moi, ma pauvre et chère amie. Sacrifiée à d'obscurs et bas intérêts, on vous a jetée crédule et désarmée, dans un centre louche, dont les élégances de surface dissimulent la dépravation. Vous en avez subi l'influence, et dupe, à la fin, clairvoyante, vous entrez en révolte, rêvant de rendre le mal qu'on vous a fait, à ceux qui vous l'ont fait. Hélas! quelle illusion! Ne savez-vous donc pas que ces êtres véreux sont lâches? Entre eux, ils riront sous cape, « la trouveront bien bonne! » mais ils se tairont. Que leur importe qu'il y ait une infortunée de plus!

MARIANNE.

Il est encore temps, j'éclairerai Blanche. Quitte à me confesser; quitte à...

MICHEL, vivement.

Non! Taisez-vous!

MARIANNE.

Consentez-vous donc à l'abandonner?

MICHEL, avec élan.

Dieu m'en garde! Je me croirais complice du piège qui lui est tendu. Mais si je me dois de la préserver, il faut qu'elle ignore mon intervention. Elle serait tentée d'en suspecter le mobile. Pour vous, Marianne, secouez la poussière de vos pieds. La rançon de votre père est payée, et vous avez gagné d'aller pleurer en paix. Sauvez-vous!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, à Marianne.

Chère madame, Flaxelle prend le train de quatre heures, et désire vous faire ses adieux.

Marianne remercie d'un signe de tête et sort.

SCÈNE XIII

HENRI, MICHEL.

HENRI, venant gaîment.

Ah! ça! d'où sors-tu? Et dis-moi par quel miracle, toi, qui t'élevais si violemment contre mon projet de mariage, tu en viens à accepter le titre

et la fonction de garçon d'honneur. Car, c'est bien vrai, n'est-ce pas, ce que disent ces dames ?

MICHEL.

C'était vrai tout à l'heure en effet ; mais...

HENRI, très gaîment.

Mais?... Ce ne l'est plus?... (Riant.) Ah ! diable !...

MICHEL.

Ecoute...

HENRI.

Ah ! laisse-moi rire un peu d'abord. Tu n'as vraiment pas assez de fixité dans tes résolutions, mon bon Michel. Il faut soigner ça, mon cher ami. Il en peut naître de l'inconvénient, je t'assure ! Vois en quelle agréable posture tu me plantes, si, comme il est à parier, ma fiancée et sa mère apprécient ton caractère avec mauvaise humeur. Que veux-tu que je réponde ?

MICHEL.

Tu n'en auras pas l'embarras, puisqu'aussi bien, ton projet est irréalisable.

HENRI.

Ah !... est-ce que tu vas recommencer ton antienne de l'autre fois contre la pauvre Blanche ?

MICHEL.

C'est assez que j'aie été injuste et cruel envers elle, à qui tous les respects sont dus.

HENRI, étonné.

C'est toi qui en parles ainsi, maintenant ?

MICHEL.

Certes ! c'est moi. Et mon remords de l'avoir méconnue ne s'atténuera de longtemps !

HENRI.

Je ne comprends plus du tout !

MICHEL.

Ce que tu comprendras du moins, c'est l'impossibilité d'abuser de sa bonne foi.

HENRI.

Qui ?

MICHEL, affectueux.

Henri, ta mère était sœur de la mienne ; pour avoir été élevés ensemble, nous sommes devenus presque frères ; le lien du sang et d'affection établit de la solidarité entre nous, et j'ai le devoir de t'ouvrir les yeux, sur l'action que tu te proposes de commettre, en épousant cette jeune fille.

HENRI.

Quelle action ; quel caractère ? Que veux-tu dire enfin ?

MICHEL, amical.

Mais, mon ami, tu t'es ruiné ; mais mon ami tu declares apporter une fortune que tu n'as plus. Cela ne se peut pas, Henri ; un garçon comme toi, ne trompe pas deux femmes sans défense ! Tu n'es pas un coureur de dot, voyons ! Je t'en supplie, rentre en toi-même, rappelle-toi que nous sommes d'une famille de braves gens. Tu ne consentiras pas à compromettre le nom honoré de ton père. Son souvenir, ta dignité ; tout te commande de renoncer à un projet diminuant. Je t'en conjure, Henri...

HENRI, troublé.

Qui t'a si bien renseigné ?

MICHEL.

Qu'importe ! Je le suis, voilà tout ! Et je viens à

toi, les deux mains tendues, t'offrant mes services, mon dévouement absolu, pour te tirer du mauvais pas, où ta légèreté t'a engagé. Le peu que m'a laissé mon père est à ta disposition. Partageons, à tout le moins, en attendant que par moi, ou par d'autres, on te procure les moyens d'exercer tes facultés. Allons! mon cher Henri, secoue l'influence de l'entourage qui a obscurci ton discernement. Je me charge de tout arranger à ta satisfaction. C'est dit, hein?

HENRI, maître de lui.

L'étonnement où tu me plonges, est si profond, que je te laisse dire; tu vois! Avec quelle admirable conviction, tu parles de tromperie, de dignité compromise; que sais-je encore! Vraiment je reste confondu, de ta façon péremptoire de prononcer sur ce que tu entends le moins. Tu n'as donc pas du tout vécu, mon bon Michel? Où diable vas-tu chercher tout ça, mon Dieu!

MICHEL.

Ce ne serait donc pas vrai?

HENRI.

En tout cas ça ne regarderait que moi, mon ami.

MICHEL.

Aïe!

HENRI, piqué.

Franchement, voyons : de quoi te mêles-tu?

MICHEL, découragé.

Ah! mon pauvre garçon!

HENRI, susceptible.

Epargne-moi ta commisération, je te prie. Suis-je donc le premier, qui se marie dans ces conditions?

Bon, si j'étais un de ces beaux-fils, incapables et niais, qui ne visent qu'à continuer « la fête, avec » la dot de leur femme. Il en va d'autre sorte pour moi, je pense ; puisque dans un délai assez court, je saurai reconstituer et au delà !... mon apport supposé, au contrat.

MICHEL, incrédule.

C'est vite dit ! Et quand même ? Tu ne vois pas que ton procédé est d'un caractère... fâcheux ?

HENRI, tendu.

Pourquoi ne dis-tu pas tout de suite, que c'est une indélicatesse ?

MICHEL.

Puisque tu le dis toi-même.

HENRI, avec emportement.

Michel !... (se maîtrisant et impatient.) A ton aise au fait. Je ne te demande rien après tout !

MICHEL.

A moi non ; mais au mari de ta maîtresse ?...

HENRI, suffoqué.

Hein ?... Ah ! si tu en es à ramasser des commérages de laquais, crois ce que tu veux et va-t'en au diable !

MICHEL, ferme.

Soit ! Mais après !

HENRI.

Après ? quoi ?

MICHEL.

Bah ! Tu m'entends de reste !

HENRI.

Tu oserais dire à Blanche ?...

MICHEL.

Ce qu'il faut pour qu'elle ait liberté de se dérober à l'entreprise dont ton ami Flaxelle et toi vous la menacez.

HENRI.

Tu ferais cela, toi ?

MICHEL, résolu.

Si tu m'y forces ; oui, moi !

HENRI.

Mais c'est une infamie !

MICHEL, souriant, très calme.

Le mot est heureux, de ta part ! Prends-le à ta guise, au surplus ; mais ne compte pas que j'aie la lâcheté de me taire. Tu es prévenu, réfléchis.

HENRI, tenant tête.

Ah ! c'est tout réfléchi ! Je veux voir si ton courage ira jusqu'à trahir ton parent. (Gouailleur et triomphant.) Et comme je suis beau joueur, je te laisse le champ libre, en accompagnant tout à l'heure, Flaxelle à Paris. Tiens, voilà ces dames ; dénonce-moi. Je t'en défie !

Vague murmure de la foule.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, THÉRÈSE, BLANCHE,
LE PRINCE, LES DEUX INSTITUTRICES AN-
GLAISES, BAIGNEURS.

THÉRÈSE.

Voilà des régates ratées ! Qu'est-ce que vous faites là, Henri ? Flaxelle s'impatiente.

HENRI.

Je suis fâché de partir si tôt, ma chère Blanche ; mais les affaires commandent et je vous laisse mon excellent cousin.

BLANCHE.

Bien.

HENRI, bas.

A toi la pose, Michel !

THÉRÈSE, au prince.

Les drôles d'amoureux, pas vrai?... (Avec un soupir.) Eh bien, rentrons.

BLANCHE, à Michel, qui lui a offert le bras.

Si vous saviez comme je me sens légère et libre d'esprit maintenant !

Ils sortent.

SCÈNE XV

LES INSTITUTRICES, BAIGNEURS.

Les uns et les autres ont repris leur place de la première scène. — On entend des cris d'enfant venant de la plage.

PREMIÈRE INSTITUTRICE, sans cesser de lire.

Bébé ! Bébé !...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Chez les dames Waldher à Etretat. — Salon moyen. — Cheminée avec feu. — Table à jeu. — Petit bureau, etc.

Au lever du rideau, l'aspect du décor est celui d'une pièce, le lendemain matin d'un bal. — Il fait sombre. Les persiennes sont closes. Un reste de feu jette une vague clarté. Sur la table à jeu ouverte, des cartes et des jetons, pêle-mêle, deux candélabres, dont les bougies ont achevé de se consumer. Sur différents meubles, quelques verres de sirop et de punch inachevés. Ici et là, un bouquet fané, une mantille oubliée, un éventail cassé. A terre, un gant de femme. Léger désordre général.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, MAXIME, UN DOMESTIQUE.

La scène est vide, on entend un murmure joyeux, des appels, des rires.

VOIX.

Maxime, Maxime!...

LA VOIX DE MAXIME.

Un moment, je cherche mon chapeau.

JULIE, entrant.

Monsieur l'a peut-être laissé ici. (Au domestique.) Ouvrez vite.

Le domestique ouvre les persiennes.

MAXIME, ébloui.

Il fait déjà jour ? (Regardant sa montre.) J'ai trois heures moins dix.

JULIE.

Monsieur a oublié de remonter sa montre. Il est huit heures trois quarts.

MAXIME.

Que le temps file, chez les dames Waldher !

JULIE.

N'est-ce pas le chapeau de monsieur ?

MAXIME.

Si fait. Merci. (Riant.) Il est dans un bel état ! On ne peut saluer ces dames, n'est-ce pas ?

JULIE.

Mademoiselle est remontée chez elle avant le souper, et j'ai déshabillé madame à minuit et demie.

MAXIME, riant.

La bonne « lâcheuse ! »

JULIE.

C'est que nous rentrons à Paris tantôt.

VOIX.

Maxime, ohé ! Maxime, nous filons.

MAXIME.

Me voilà.

JULIE.

Couvrez-vous bien, monsieur ; le vent souffle dur depuis hier.

Il sort.

SCENE II

JULIE, LE DOMESTIQUE.

JULIE.

Enlevez le plus gros seulement. On prendra le thé ici. Le rangement général se fera après leur départ. (Voyant venir par la fenêtre.) En voilà qui reviennent?... Non. (Etonnée.) Tiens ! c'est M. Lefranc. Le journal d'hier le disait retourné au Japon. Qui est donc l'autre, derrière lui ? Ah ! le major ! (Riant.) Le pauvre ! Quelle défroque ! Il a l'air transi !

Durant ce qui précède, on a un peu rangé, sauf la table de jeu qui reste en état.

SCÈNE III

JULIE, MICHEL, puis LE MAJOR.

JULIE, à Michel.

Je ne pense pas que madame soit déjà visible, monsieur.

MICHEL.

Ne dérangez personne. Je voudrais seulement savoir par quel train ces dames rentrent à Paris ?

JULIE.

Le train de deux heures trente.

MICHEL.

Je reviendrai.

JULIE.

Je puis annoncer la visite de monsieur ?

MICHEL.

Dites, s'il vous plaît, que j'aurai l'honneur de me présenter vers midi.

JULIE.

Bien, monsieur.

MICHEL.

Encore un mot : Savez-vous si madame Flaxelle est venue danser cette nuit ?

JULIE.

Non, monsieur, madame Flaxelle est partie subitement hier matin, à la réception d'une dépêche.

MICHEL.

Elle a vu ces dames ?

JULIE.

Le temps lui a manqué. Elle s'est fait excuser par le Directeur de son hôtel.

MICHEL, à part, satisfait.

Elle ne leur a rien dit. (Haut.) Merci.

Depuis un moment, le major est entré, et s'est tenu près de la table de jeu. Il est en chapeau de paille fané, couvert d'habits légers, très défraîchis.

LE MAJOR, rendant le salut à Michel, en lui montrant les cartes.

Ça ne vous dit pas?...

MICHEL, plaisamment.

Pour le moment, du moins! (A Julie.) Vers midi...
Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MICHEL.

LE MAJOR.

Je puis attendre ces dames, pour leur faire mes adieux?

JULIE.

J'entends remuer au-dessus; madame ne tardera guère à descendre. Si monsieur veut s'approcher du feu...

LE MAJOR, près de la table de jeu.

Jamais froid!

JULIE.

Le vent pique pourtant.

LE MAJOR.

J'aime assez. (sur un mouvement de Julie.) Vous ne savez pas ce que c'est que le vent, dans vos climats. Je l'ai vu communément, renverser des charrettes de moëllons, dans mon pays.

JULIE.

Monsieur est de Marseille?

LE MAJOR, dédaigneux.

Marseille?... Un pays de blagueurs. Non : beaucoup plus loin. — Dites-moi : on n'a pas remarqué mon absence depuis quelque temps?

JULIE.

Pas que je sache, monsieur.

LE MAJOR.

Avez-vous les journaux de ce matin ?

JULIE.

Je ne crois pas qu'ils soient arrivés. Je vais voir.

Elle sort.

SCÈNE V

LE MAJOR, seul, puis THÉRÈSE.

LE MAJOR, manie distraitement les cartes, les distribue
à un partenaire imaginaire, puis, en tournant une.

... Le roi.

THÉRÈSE, qui vient d'entrer, à part et riant.

Même quand il joue tout seul!...

LE MAJOR, l'apercevant.

Eh ! ma chère, je ne vous voyais pas ! Excusez-
moi de grâce. La belle mine que vous avez ce matin !

THÉRÈSE.

C'est que je suis contente, major.

LE MAJOR.

Vous avez gagné au baccara ?

THÉRÈSE.

Il s'agit bien de baccara. Je suis contente, parce
que le mariage de Blanche va faire événement, mon
cher ! Le premier ban est publié !

LE MAJOR.

Ainsi?...

THÉRÈSE.

Ah! cette fois, ça y est! Depuis trois semaines, Henri s'occupe des préparatifs; ça l'a même empêché de venir nous voir. Tenez, voici ce que je le charge de faire mettre dans les journaux. Quarante francs la ligne, mon garçon!

LE MAJOR, lisant.

Excusez du peu!... Où se passe la cérémonie?

THÉRÈSE.

A Saint-Augustin. Il y aura un service d'ordre. Je voulais des gendarmes à cheval. Mais on a fait des histoires à la Place. N'importe! j'aurai un officier de paix, en gants blancs, comme aux enterrements politiques. Le boulevard Malesherbes sera barré. Il n'y a que les *tram's* qui pourront traverser. Et puis, l'église, vous verrez!... j'en fais un jardin d'hiver!... Hein, major, qui aurait dit ça, quand je pesais du tabac, au comptoir de ma vieille cousine? Vous souvenez-vous?

LE MAJOR.

Je vous vois encore à votre arrivée de l'Ile Bourbon!

THÉRÈSE.

C'est tout de même drôle; car enfin, par quoi me suis-je attiré cette chance-là?

LE MAJOR.

Vous étiez si jolie!

THÉRÈSE, gaiement.

« Zuze un peu, mon bon » si, au lieu de moi. C'avait été Blanche! Ah! major, elle!... C'est tous les bonheurs, qui lui sont dus. Je ne m'y suis pas épargnée; elle peut dire si j'ai le plus mince de ses

chagrins sur la conscience ! Au tour d'Henri, à présent. Allez ! je suis tranquille : c'est un honnête homme !

LE MAJOR, à part.

Pauvre dinde !

THÉRÈSE.

Ils se font rares, hein ?

LE MAJOR.

A qui le dites-vous !

THÉRÈSE.

Ah ça ! vous en êtes, pas vrai ? De tout : du lunch, du bal. Vous ne reconnaitrez plus l'hôtel. Je fais tout bouleverser. J'ai deux orchestres mon cher ; un dans le jardin. Je ne veux pas que l'on dorme dans les Champs-Élysées. Dites donc, major, toutes vos décorations, ce jour-là ! Tiens ! vous ne les portez pas ?

LE MAJOR.

Je vais vous surprendre ! Croirez-vous que, faute d'avoir acquitté, je ne sais quelles taxes de chancellerie, le commissaire s'est permis de me faire une observation ? Mais il n'en a pas mené large !...

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous fait ?

LE MAJOR.

A son nez, à sa barbe, ma chère !... je les ai ôtées ! Si vous l'aviez vu ! Non ! il fallait le voir !... Mais à votre hôtel, clos et couvert... je les mettrai toutes. Et pas les rubans ; non : en brochette, en cravate, une en sautoir... Tant que vous voudrez !... si je suis rentré à Paris à ce moment-là, toutefois !

THÉRÈSE.

En voilà une farce : vous attarder à Etretat ? C'est fou ! Il va pleuvoir tout le temps !

LE MAJOR.

La pluie n'est pas sans poésie !...

Léger silence embarrassé du major, que Thérèse examine.

THÉRÈSE.

Régardez-moi donc un peu !...

LE MAJOR, embarrassé.

Je suis venu en voisin...

THÉRÈSE.

Vous devez geler, là-dedans ?...

LE MAJOR.

Plutôt trop chaud !... Vous comprenez : le sang brûlant de nos pampas !...

THÉRÈSE, insistant.

Major !... Major !...

LE MAJOR, se dérobant.

De grâce !...

THÉRÈSE, très bonne.

Allons ! convenez-en : vous avez des contrariétés, hein ?

LE MAJOR.

A quoi voyez-vous ça ?

THÉRÈSE, bonnement.

Orgueilleux ! Voyons : Je suis une brave femme, vous le savez bien, et l'on se connaît depuis si longtemps ! Quand on a dansé, soupé, ri de si bon cœur ensemble, on peut bien se confier ses tracas, hé ?...

LE MAJOR, avec bonhomie.

Eh bien!... Eh bien, oui, ma chère! C'est votre Etretat qui m'a fichu *la guigne*! Avant mon arrivée ici, mes amis politiques me *cablaient* qu'ils venaient de renverser ce gouvernement, qui me séquestre les biens immenses que j'ai là-bas, là-bas. Et depuis... vlan!... j'apprends qu'ils sont renversés eux-mêmes!...

THÉRÈSE.

Si vite que ça?

LE MAJOR.

Oh! chez nous, ça ne pèse pas lourd!

THÉRÈSE.

Ce doit être un séjour bien agréable!

LE MAJOR, la rassurant.

Nous avons la grande habitude! Il y a bien quelques escarmouches; on brûle un peu, on pille, de ci de là; les partisans des uns et des autres attrapent de mauvais coups; on en pend même quelques-uns; pas les chefs; comprenez-vous!... Le seul inconvénient est que cela entrave singulièrement... l'envoi de mes revenus. En sorte que... comble de la guigne! après l'inconvenance de l'inspecteur des jeux... (je vous ai conté?) voilà-t-il pas que mon hôtelier se permet de même, un mot insidieux... Mais je l'ai cloué au mur : — « Je vous laisse mes malles! Monsieur!... »

THÉRÈSE.

Ah! ah!...

LE MAJOR.

Ma chère, qu'il était penaud!... Ce n'est pas qu'il voulût me les rendre; non! mais... vous comprenez!

THÉRÈSE, à part.

Aisément!...

LE MAJOR.

Après tout, un simple retard, et si, à votre recommandation, votre banquier voulait escompter ma signature... ?

THÉRÈSE.

C'est que mon banquier, c'est Flaxelle, et il est en Autriche.

LE MAJOR.

Encore ?

THÉRÈSE.

Il tarde bien un peu, c'est vrai, mais les grandes affaires ne se traitent pas en un tour de main. Tenez, major... en attendant... j'ai là cinquante louis qui ne me servent pas...

LE MAJOR, vivement.

C'est trop !

THÉRÈSE.

Trop ?

LE MAJOR, à part.

Ça m'a échappé!...

THÉRÈSE, ouvrant un petit bureau.

Bah!... Me rendre vingt-cinq louis ou cinquante...

LE MAJOR.

C'est exactement la même chose, en effet !

THÉRÈSE.

Dans ce petit portefeuille eh?... Vous le conserverez en souvenir de moi. Faites-moi ce plaisir, pas vrai ?

Jeu de scène : le major, très ému, lui baise la main, puis tirant de sa poche de côté un mouchoir tout troué, il se mouche, pour dissimuler son attendrissement.

THÉRÈSE, touchée.

Eh bien, major !...

LE MAJOR.

J'aurai pincé quelque coryza !... (Il remet son mouchoir en poche, laissant par distraction, déborder un coin troué, puis s'assoit au petit bureau.) Je vous fais mon reçu.

THÉRÈSE, plaisamment.

Oui ?... A votre aise !

LE MAJOR, à part, attendri.

Bonne créature !... qui coupe dans tous les « ponts !... » Et penser qu'elle va donner dans celui de son gremlin de gendre ! (signant.) Ça fait de la peine !... (résolu.) Ah ! tant pis ! il faut la prévenir ! (Haut.) Voilà, ma chère. Et maintenant, écoutez-moi sérieusement de grâce...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, venant embrasser sa mère.

Bonjour, major.

LE MAJOR.

Bonjour, ma belle enfant. (Bas à Thérèse.) Pas devant elle !

THÉRÈSE.

Comme vous voudrez (A Blanche.) Demandez le thé, veux-tu?

LE MAJOR, bas à Thérèse.

Demain, vous aurez une lettre, à Paris.

THÉRÈSE.

De vous ?

LE MAJOR.

Lisez-la seule !

THÉRÈSE.

Pourquoi ça ?

LE MAJOR.

Vous verrez. Adieu...

BLANCHE, qui a sonné.

Vous ne prenez pas le thé, major ?

LE MAJOR.

Merci, ma belle. L'heure avance, et dans ce négligé!... Bon voyage. (Bas à Thérèse.) Quant à vous, ma reconnaissance !...

THÉRÈSE.

Voulez-vous vous taire !

LE MAJOR.

Du tout ! Vous êtes si bonne ! Bonne... jusqu'à la bêtise !

THÉRÈSE, plaisamment.

Inclusivement ? Bah ! c'est si facile !... Allez !... allez reprendre vos malles ! (Lui rentrant son mouchoir.) Ah ! coquet !... Vous vous le ferez voler !

LE MAJOR, sortant, à lui-même.

Ah ! si j'avais vingt ans de moins !...

Il sort.

SCÈNE VII

BLANCHE, THÉRÈSE et JULIE.

Julie entrée depuis un moment dispose le service à thé,
sortant et rentrant durant ce qui suit.

THÉRÈSE, à Blanche qui regarde par la fenêtre.

Qu'est-ce que tu regardes ? (sur un mouvement de tête de Blanche.) Le major. Il est farce, hein ?

BLANCHE.

Il me navre, au contraire. Depuis que je me connais, je me rappelle l'avoir eu autour de nous, et il me semble, tout à coup, que je ne l'ai jamais vu ; que je le découvre. Qu'aura été la vie de cet homme-là ?

THÉRÈSE.

Dame !....

BLANCHE.

Près de finir, comment finira-t-il ? Comment auront fini tant d'autres, qu'on reçoit, qui occupent et qui disparaissent, sans qu'on s'en aperçoive ?

THÉRÈSE.

Je t'avoue que je n'ai jamais pensé à ça !

BLANCHE.

Comme c'est triste !...

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que tu as donc, ce matin ?

BLANCHE.

Rien qu'un léger serrement de cœur, en voyant

cet homme âgé, affublé d'habits râpés, qui n'inspirent pas intérêt pour celui qui les porte. Sous ce vieux chapeau, à prétentions jeunettes, ses cheveux blancs ont quelque chose de choquant; on dirait qu'il ne les a pas mérités.

THÉRÈSE, s'asseyant et servant le thé.

Le pauvre diable! Il n'est pas tout seul, dans ce cas, va!

BLANCHE.

Je sais bien!... Et ils appellent ça : « Faire la fête!... » (s'asseyant.) Je voudrais connaître les idées d'Henri, là-dessus.

THÉRÈSE.

Tu en es inquiète?

BLANCHE.

Non!... C'est un garçon intelligent, je crois. Et puis... et puis, je l'ai voulu!...

JULIE.

J'ai oublié de dire à madame que M. Michel Lefranc est venu ce matin.

BLANCHE, vivement.

Il est à Etretat?

THÉRÈSE.

Pas de chance! Nous partons tantôt!

JULIE.

Il m'a chargée d'annoncer sa visite vers midi.

Elle sort.

THÉRÈSE.

Ah! bon! Nous saurons s'il se rembarque avant ton mariage.

BLANCHE, autre aspect.

Ah ! non ; non !...

THÉRÈSE.

Henri te l'a écrit ?

BLANCHE.

Tu sais bien que depuis le mois dernier, on n'a pas de lettres de lui. Mais, ça ne fait rien, son cousin retardera son départ jusque-là ; j'en suis certaine.

THÉRÈSE.

Passe-moi le sucre.

BLANCHE.

Il est bien heureux !

THÉRÈSE.

De s'en aller ?

BLANCHE.

Si loin !...

THÉRÈSE.

Tu aimerais ?

BLANCHE.

Loin ; oui, bien loin ! Voir d'autres choses, d'autres... gens. Ce serait une vie nouvelle, une sorte de recommencement, où il semblerait qu'on soit une autre personne. — Enfin !... (Autre ton.) Mais toi ? Voyons, maman. Comment vas-tu t'organiser ?

THÉRÈSE.

Bah !... Nous verrons !

BLANCHE.

Non !... Tu vas épouser le prince. Tu n'as plus de raisons de refuser, il me semble. Il y compte d'ailleurs.

THÉRÈSE.

Je sais bien : mais... Ne vais-je pas lui causer de la déception ?

BLANCHE.

Comment cela ?

THÉRÈSE.

La réalité n'est jamais ce qu'on en imagine : elle est mieux ou moins bien ; mais... autre ! Il table sur ma bonne humeur, lui ; que sera-t-elle, toi partie ? Tout ce tralala de diners, de concerts, de sauterics prolongées, c'est pour toi que je les organisais ; parce que tu y brillais, parce que tu y avais du succès, tout le succès ! Mon cœur s'élargissait de joie, d'orgueil ; je te mangeais des yeux ; et tous ces gens, venus on ne sait d'où, qui te faisaient cortège, devenaient des amis ; m'étaient chers, parce qu'ils t'admiraient. De bonne humeur ? « J'te crois ! » Puisque tu passais comme une reine. Ah ! Blanche !... que tu m'as fait la vie heureuse !...

BLANCHE.

Raison de plus, pour épouser le prince ; il ne faut pas trop changer le courant d'existence habituel... et...

THÉRÈSE.

Tu plaisantes ! Tu crois que sans toi, je vais continuer de fréquenter tout ce monde-là ? Ah ! *ben*, non alors ! Au bout du compte, je ne les connais pas !

BLANCHE.

Mais tu connais le prince...

THÉRÈSE.

Bien sûr ! Lui, c'est autre chose.

BLANCHE.

Tu as mis son attachement à l'épreuve; son affection est certaine...

THÉRÈSE.

Je l'aime bien aussi.

BLANCHE.

Il a peut-être besoin de toi...

THÉRÈSE.

Ah ! si tu me prends par là !...

BLANCHE.

Quand ce ne serait que pour moi...

THÉRÈSE.

Toi, Blanche ?

BLANCHE.

Moi, oui. Il m'en coûte de te laisser seule ; j'en éprouve un vague remords !...

THÉRÈSE.

Ne dis pas ça !

BLANCHE.

Si je te sais au bras du prince, j'en aurai du soulagement. (Plaisamment.) Sans compter la gloire. Hein, maman, dis donc : « belle-fille d'un prince authentique !... » Le meilleur est que ce me sera une raison de plus, de lui rendre un peu de la tendresse qu'il me porte, et d'y ajouter de la gratitude, pour la sécurité où je te saurai près de lui. Maman... épouse-le... pour moi, dis ?...

Le prince entré depuis un moment, la prend par les épaules et l'embrasse.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE, puis JULIE.

LE PRINCE.

Merci, ma fille!

BLANCHE.

Vous avez entendu? Tant mieux!

LE PRINCE, lui tendant la main.

Ma chère Blanche!..

BLANCHE.

Votre fille, et du meilleur de mes sentiments.

THÉRÈSE, au prince.

Vous ne répondez rien?

LE PRINCE, secrètement préoccupé.

Vous non plus.

THÉRÈSE.

Moi, je me demande pourquoi vous êtes venu.

LE PRINCE.

Ça vous contrarie?

THÉRÈSE, bonnement.

Godiche! Prenez toujours une tasse de thé. (A Blanche.) Fais-lui des tartines.

LE PRINCE.

J'ai déjeuné en route.

THÉRÈSE, à Blanche.

Eh bien, sonne, qu'on enlève le service.

Blanche sonne.

BLANCHE.

Vous savez que nous partons tantôt !

LE PRINCE.

Ta mère me l'a écrit.

THÉRÈSE, l'observant.

Et vous êtes venu tout de même ?

LE PRINCE, se dérobant.

Je suis venu vous chercher.

THÉRÈSE.

Mon ami, vous avez quelque chose.

LE PRINCE, réservé.

J'ai... en effet, quelque chose à vous dire.

THÉRÈSE.

Eh bien ! dites...

LE PRINCE.

Tout à l'heure.

BLANCHE.

Ça ne regarde pas les petites filles ?

LE PRINCE.

Tu le sauras, ensuite.

BLANCHE, gaiement.

Je m'en vais !... D'autant que j'ai là différents coffrets à fermer.

THÉRÈSE, accompagnant Blanche.

Oui, va. J'ai hâte de savoir. Tu ne trouves pas qu'il a un drôle d'air ? Il m'inquiète.

Jeu de scène : Julie entrée depuis un moment pour enlever le service, a déposé un journal sur la table. Aussitôt qu'elle a tourné le dos, le prince s'en empare vivement et le cache sur lui. Blanche a vu le mouvement.

BLANCHE, à part, sortant.

Pourquoi cache-t-il le journal ?

SCÈNE IX

THÉRÈSE, LE PRINCE.

THÉRÈSE.

Voyons, qu'y a-t-il, eh ?

LE PRINCE.

Donnez-moi vos deux mains, Thérèse, et ne vous impressionnez pas. Ce qui survient est peu de chose, si vous tenez, dès maintenant, la parole que vous m'avez donnée; la parole que je retiens, comme une grâce de votre part, et à laquelle j'attache d'autant plus de prix, en ce moment !...

THÉRÈSE, anxieuse.

Il est arrivé un malheur !...

LE PRINCE.

Je viens réclamer le droit de le conjurer. Il faut que vous soyez ma femme, il faut que je sois le beau-père de Blanche, pour que mon intervention soit légitime et approuvée. Dites que vous consentez et que, dès ce moment, j'ai permission de faire procéder à notre mariage. Je vous en supplie, Thérèse ! Je vous jure que vous le devez, à moi, à vous, à votre fille, en premier lieu. Il le faut, vous m'entendez, il le faut pour notre commune posture devant l'opinion, pour notre dignité à tous trois !

THÉRÈSE, très troublée.

Mais vous me torturez, mon ami ! Vous voyez

bien que je perds la tête. Parlez, au nom du ciel ! Je consens à tout, sans effort, sans arrière-pensée, parce que vous m'êtes cher, et que je m'en fie à votre raison, à votre affectueux dévouement ; mais dites, dites ; vous me rendez folle, puisque Blanche paraît être en jeu.

LE PRINCE.

Eh bien, remettez-vous, c'est fini, Thérèse... Le reste n'est plus rien.

THÉRÈSE.

Quel reste ?

LE PRINCE.

Flaxelle... vous a trompée... dupée...

THÉRÈSE, suffoquée.

Flaxelle ?...

LE PRINCE.

C'est un malhonnête homme.

THÉRÈSE, même jeu.

Lui ?... Flaxelle ? Pourquoi ? Où est-il ?

LE PRINCE.

On ne sait. Il a fui, les poches pleines.

THÉRÈSE, réagissant.

Allons, ce n'est pas vrai, c'est une calomnie...

LE PRINCE, tirant le journal et résumant ce qu'il lit,
sous les yeux de Thérèse.

La justice a opéré une descente à ses bureaux, a perquisitionné chez lui... Jusqu'aux dépôts, il a tout emporté. On l'a su hier, tard dans la soirée, et j'ai pris le premier train ce matin...

THÉRÈSE, abattue, n'entendant plus.

Je suis perdue !

LE PRINCE.

Non, puisque je suis là ; non, puisque vous êtes ma femme ; puisque Blanche est notre enfant, désormais. Calmez-vous, Thérèse, calmez-vous : son dot sera reconstituée, son mariage se fera et... Thérèse, écoutez-moi ; vous ne m'entendez plus ; Thérèse...

THÉRÈSE, épuisée, puis fondant en larmes.

Ah ! qu'ai-je fait !... Ma pauvre fille !...

Sur un sanglot, la porte par laquelle est sortie Blanche s'ouvre violemment, et Blanche paraît, anxieuse.

SCÈNE X

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, dans un cri.

Tu pleures ?... (S'élançant.) Maman ! (Durement au prince.) Qu'est-ce que vous lui avez dit, vous ?

THÉRÈSE, éplorée.

Blanche, j'ai dilapidé ta fortune ; je t'ai ruinée, Blanche, pardon !

Elle fait mine de glisser de son siège, comme pour s'agenouiller.

BLANCHE, affolée, la retenant.

Ah ! tais-toi ! Tant pis ! Tant mieux ! Tu as bien fait ! Je te vénère et je t'adore ! Maman, maman, ne pleure pas...

Ce disant, elle l'a rassise, s'est glissée sur les genoux de sa mère, l'entourant de ses bras, la couvrant de baisers. — Un silence.

LE PRINCE.

Un peu de sang-froid, je vous en supplie, Thérèse. Les choses n'en sont pas là. M'oubliez-vous donc à ce point, toutes deux ? Vous savez pourtant, puisque je vous l'ai dit, de la façon la plus simple, que depuis bien longtemps, vous seules comptez pour moi.

BLANCHE.

Ecoute-le, maman, il a raison. La cause de cette ruine n'atteint pas notre probité, n'est-ce pas ?

LE PRINCE, lui passant le journal.

Non, mon enfant. Lis...

BLANCHE, lisant.

Ah ! c'est Flaxelle !...

THÉRÈSE.

Il a tout emporté ; tout !...

BLANCHE, s'efforçant de dérider sa mère.

Pour tant faire !... Il se sera dit : « Au plaisir ! débrouillez-vous, les débrouillards ! je m'en lave les mains ! » Ce qui, en vérité, n'est pas de trop ! Allons, maman, un peu de courage !

THÉRÈSE.

Mais ton mariage !...

BLANCHE, vivement.

Ah ! Dieu ! ne t'en tourmente pas !

LE PRINCE.

Il se fera, Blanche, rien n'est changé !

BLANCHE.

Pardonnez-moi !

LE PRINCE.

Si ta dot est reconstituée ?...

BLANCHE.

Non !... (sur un mouvement.) Ah ! ne me croyez pas de petit esprit ! Je suis prête à tout accepter du mari de ma mère... avec reconnaissance et quelque fierté légitime, de la sollicitude que vous m'accordez, mon cher prince. Mais permettez-moi de préférer rester une fille sans dot...

THÉRÈSE.

Tu aimais Henri...

BLANCHE, avec réticence.

Je l'aimais !...

THÉRÈSE, surprise.

Non ?

BLANCHE.

Ne me demandez rien maintenant. Plus tard... je vous dirai... peut-être ! Maintenant, il convient de dégager M. Duchaine envers nous. Et puis, allons-nous en ! (Au prince.) Emmenez-nous dans votre terre de Poitou. Allons nous reposer, secouer certains souvenirs. Laissez-moi me reprendre, me ressaisir en paix. Entre vous deux, aimée, protégée, je sentirai mieux le prix de ma condition nouvelle.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

M. Lefranc demande si madame peut le recevoir ?

THÉRÈSE, vivement.

Est-ce que j'ai les yeux rouges ?

LE PRINCE.

Un peu !

THÉRÈSE.

Je ne veux pas être vue ainsi !

BLANCHE.

Si tu le permets, je le recevrai, maman.

THÉRÈSE.

S'il te parle d'Henri?...

BLANCHE.

Je lui en parlerai la première.

LE PRINCE.

Venez, Thérèse.

Il sort avec Thérèse.

BLANCHE à Julie.

Priez M. Lefranc d'entrer.

Julie introduit et sort.

SCÈNE XII

BLANCHE, MICHEL.

BLANCHE, à part.

Il ne saura jamais quelle influence il aura exercée sur ma destinée ! (À Michel qui la salue, et d'un ton aisé.) Je ne sais, monsieur, si maman pourra vous voir aujourd'hui. Elle est très impressionnée par le malheur qu'elle vient d'apprendre.

MICHEL.

La fuite de Flaxelle ?...

BLANCHE.

Nous en sommes gravement victimes.

MICHEL.

Je le sais, mademoiselle.

BLANCHE.

Vous comprenez dès lors, que ce désastre inattendu a pour premier effet, l'obligation de revenir sur l'alliance projetée entre nous et M. Duchaine.

MICHEL.

Lui-même n'est plus en mesure de satisfaire aux conditions annoncées.

BLANCHE.

Je le déplore pour lui. Du moins, cela nous met, de part et d'autre, en meilleure attitude pour nous rendre la parole échangée. L'événement le touche-t-il autant que nous ?

MICHEL.

La situation n'est pas la même.

BLANCHE.

En effet, il prenait quelque part aux opérations de la maison. Sa responsabilité n'est pas engagée, n'est-ce pas ?...

MICHEL.

Elle ne l'est plus maintenant.

BLANCHE.

J'en suis heureuse, puisque aussi bien il ne m'est pas interdit, je pense, de lui garder de l'intérêt. Dites-le lui, je vous prie, monsieur.

MICHEL.

Je ne le verrai pas, mademoiselle.

BLANCHE.

C'est juste ; vous retournez au Japon.

MICHEL.

Précisément.

BLANCHE.

Vous vous embarquez bientôt ?

MICHEL.

Pas avant six semaines ou deux mois, comme il était entendu.

BLANCHE, avec une nuance souriante.

On ne se doutait pas de ce qui arrive. Mais si vous tardez jusque-là, comment dites-vous que vous ne verrez pas votre cousin ?

MICHEL.

Il s'expatrie. Certaines considérations le déterminent à prendre ce parti.

Léger silence.

BLANCHE.

Ne remarquez-vous pas que nous nous parlons avec beaucoup de réserve ? Qu'est-il survenu, pourtant, qui nous y invite ? De vous à moi, il n'importe guère qu'un événement attristant se soit produit, et nous en usions jusqu'ici, avec plus de confiance et d'abandon. Si je le rappelle, c'est que vos réponses me valent un vague scrupule. Je voudrais être certaine de n'être pas cause de la résolution de M. Duchaine. Sans le suspecter de préoccupations intéressées ; car rien, à ma connaissance, ne souffre qu'on l'imagine, j'ai toujours pensé que, pour lui, notre future union avait le caractère rai-

sonné d'un mariage de convenances. S'il en était autrement, j'aurais gros cœur de lui savoir de la peine à mon sujet.

MICHEL, vivement.

Non!... D'autres raisons l'engagent à s'éloigner, je vous l'affirme...

BLANCHE.

Vous me tranquillisez, merci. Ce sinistre fait assez de malheureux! Je le dis pour Marianne. Son départ précipité s'explique trop à présent. Que va-t-elle devenir, elle aussi?

MICHEL.

Elle retourne près de son père.

BLANCHE.

Sa dot est-elle à l'abri?

MICHEL.

Elle en fait l'abandon.

BLANCHE.

Vous êtes de bon conseil, monsieur.

MICHEL.

Elle y fût venue d'elle-même.

BLANCHE, souriant.

Allons! je vois qu'il est bon d'être de vos amis!

MICHEL, se levant pour se retirer.

Permettez-moi de prendre congé, mademoiselle. Vous quittez Etretat tantôt?...

BLANCHE.

Tantôt. Et vous, monsieur?

MICHEL.

Ce soir. Mais avant de rejoindre mon poste, j'au-

rai l'honneur d'aller faire mes adieux à madame votre mère.

BLANCHE.

Je crois bien que vous ne la rencontrerez pas.

MICHEL.

A Paris ?

BLANCHE, sans tristesse.

Nous ne ferons que passer. C'est tout un changement d'existence, voyez-vous. Il doit s'en suivre une liquidation générale. Et en attendant, nous allons en Poitou chez le prince, qui nous recueille.

Jusqu'ici la scène doit avoir eu un caractère de politesse circonspecte et presque banale.

MICHEL, remonté jusqu'à la porte.

Adieu donc, mademoiselle.

BLANCHE, doucement souriante.

Adieu, monsieur, puisque, malgré tout, malgré votre désir peut-être, les événements vous donnent gain de cause : je ne serai pas votre cousine!...

MICHEL, la main sur le bouton de la serrure et légèrement ému.

Voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme ?

BLANCHE, un moment interdite.

Ah! Monsieur!... Vous avez d'exquises générosités!...

MICHEL, descendant.

Qu'en savez-vous ? Que pouvez-vous savoir de ce qui s'est passé dans mon esprit et dans mes sentiments, quand vous m'avez ouvert les yeux ? Que je l'aie dissimulé, je le devais alors, puisque votre ma-

riage ne faisait pas doute. Mais maintenant ? Maintenant...

BLANCHE, l'interrompant avec désespoir contenu.

Taisez-vous!... Ah! taisez-vous! c'est le plus grand malheur qui me puisse frapper! Rien n'est possible....

MICHEL.

Parce que votre fortune est perdue?...

BLANCHE.

Non : c'est ce qui vous décide! Mais vous méritez mieux que moi. Par colère d'orgueil, par frénésie à vous braver, à vouloir vous infliger l'humiliation de l'alliance que vous repoussiez, je me suis compromise à dessein, j'ai écrit...

MICHEL.

Des lettres? Les voici.

Il les lui présente.

BLANCHE, interdite.

Ah?...

MICHEL.

J'étais chargé de vous les faire restituer par votre mère.

BLANCHE.

Eh bien!... il faut lire ces lettres, monsieur.

MICHEL.

Et puis?...

BLANCHE, haletante.

Et puis... consultez-vous,... réfléchissez! Je m'en fie à vous pour les détruire ensuite.

Jeu de scène : Michel jette le paquet de lettres au feu et lui tend la main ; Blanche surprise par un sanglot, se laisse attirer sur la poitrine de Michel et pleure en silence sur son épaule.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, THÉRÈSE, LE PRINCE, LE MAJOR.

BLANCHE.

Maman, veux-tu confier mon sort à M. Michel Lefranc?

THÉRÈSE.

Demande à ton beau-père.

LE PRINCE, à Michel.

La main, monsieur?

LE MAJOR, tenue correcte.

Pardon! (A Thérèse.) Un mot, un mot de grâce. (A mi-voix.) Je n'avais pas lu le journal. (Il lui glisse un billet de banque.) Je vous l'ai dit, c'était trop, de moitié...

THÉRÈSE.

Allons! vous êtes tout de même, un brave homme!

LE MAJOR.

Laissez, ma chère! Une fois à Paris... Je suis de plusieurs cercles!

Rideau.

FIN DE « LA FÊTE »

LE MARIAGE ROMPU

PIÈCE EN CINQ ACTES

A

MADAME SARAH BERNHARDT

Seule, de ceux à qui cette pièce a été proposée, vous ne vous êtes point scandalisée de son dénouement, qui, jusque-là, ne m'avait guère valu que des injures. Il vous a paru logique, juste, et assez bien amené, pour que votre bravoure ait été tentée un moment, d'accepter l'ouvrage et d'en jouer le rôle.

Permettez-moi d'y attacher votre nom, à titre de remerciement, et comme un témoignage de l'amical respect, que je suis heureux de vous devoir.

EDOUARD CADOL.

PERSONNAGES

MARGUERITE (49 ans, puis 22).

HORTENSE (veuve d'Ogivel, 34 ans, puis 37).

JULIETTE LAVILHE (21, puis 24 ans).

MADAME BULLSON (36 ans, américaine).

HENRI DE LUC (29 ans, puis 32).

TONY (marquis de Pont d'Ajol, 32 ans, puis 35).

LE DOCTEUR CHAUVELEY (47 ans).

PIERRE LAVILHE (30, puis 33 ans).

OCTAVE LARIMÉ (26, puis 29 ans).

JOSEPH, jeune domestique d'Henri.

FRANÇOIS, domestique du docteur.

ANTOINE, domestique de Tony.

UNE FEMME DE CHAMBRE

UN AMÉRICAIN.

INVITÉS, INVITÉES.

AUTRES DOMESTIQUES.

FIGURATION, OFFICIERS DE LOUVETERIE, PIQUEURS.

LE
MARIAGE ROMPU

ACTE PREMIER

Chez le docteur, à Paris. — Le cabinet d'un médecin
en crédit. Porte au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, LE DOCTEUR, puis FRANÇOIS.

Au lever du rideau, le docteur, assis à une table, écrit une ordonnance. Octave, assez piètrement vêtu, est assis près de cette table, et, en attendant, examine le cabinet du regard.

OCTAVE, à part.

Je n'oserai jamais donner cent sous à ce médecin-là!

LE DOCTEUR.

Voici, monsieur, ce que vous prendrez chaque

jour, au réveil. Y a-t-il une pharmacie homœopathique dans votre quartier ?

OCTAVE.

Près de chez moi, docteur.

LE DOCTEUR, dégagé.

Bien. Mais, il convient d'aider au traitement par un régime approprié. Rassurez-vous, il n'a rien de déplaisant : six huitres, au lieu de potage, des viandes succulentes, des vins généreux. Ne craignez pas les vins généreux.

OCTAVE, un peu déçu.

Ils ne me font pas peur ; mais...

LE DOCTEUR.

Ne craignez pas, vous dis-je ! Et puis, les bains de mer...

OCTAVE, déçu tout à fait.

Ah ! les ?...

LE DOCTEUR.

Excellents ! Trouville, tenez ! Ne craignez pas la distraction. Vous montez à cheval ?

OCTAVE, dérouté.

Rarement !

LE DOCTEUR.

Un tort ! Montez, montez à cheval ; deux bonnes heures le matin, en attendant l'ouverture de la chasse.

OCTAVE, ahuri.

La chasse aussi ?

LE DOCTEUR, lui remettant l'ordonnance.

C'est du moins, monsieur, ce que je vous conseille.

OCTAVE, résigné, se fouillant.

Merci, docteur... Toutefois... si je remplaçais tout ça par un globule de plus?

LE DOCTEUR, frappé.

Hein? (L'examinant.) Attendez donc... Qu'est-ce que vous faites?

OCTAVE, avançant vingt francs.

Le paysage...

LE DOCTEUR, gaîment et lui reprenant l'ordonnance qu'il froisse et jette au panier.

Voulez-vous bien cacher votre louis! On prévient... (voyant entrer François.) Pardon. (A François qui indique la présence de quelqu'un.) Qui?

FRANÇOIS.

M. de Luc.

LE DOCTEUR, à part.

Henri! Diable! (A François.) Ma fille n'est pas arrivée?

FRANÇOIS.

Pas encore, monsieur.

LE DOCTEUR.

Bon! — Tu vas faire entrer M. de Luc. (Le retenant.) Y a-t-il d'autres personnes pour la consultation?

FRANÇOIS.

Il n'y a plus que le président du cercle de monsieur.

LE DOCTEUR.

Le marquis de Pont d'Ajol!... Il peut attendre. Va.

François remonte, introduit et sort.

OCTAVE.

Mais, docteur, ces globules que vous m'ordonniez ?...

SCÈNE II

HENRI, OCTAVE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, à Octave, tout en tendant la main à Henri qui pénètre.

Ces globules, monsieur, ne vous auraient fait aucun mal. N'est-ce pas, Henri ? Au surplus, voyez-vous, il y a trois manières de guérir : sans le médecin ; ce qui est le cas le plus fréquent, — grâce au médecin ;... ce qui peut arriver, — et... malgré le médecin ; ce qui n'est pas rare !

OCTAVE.

Alors, je ne me soigne pas ?

LE DOCTEUR, gaîment.

A bien suivre le traitement, vous en auriez pour deux mois ; à ne rien faire du tout, c'est fini tout de suite !

OCTAVE.

A la bonne heure ! Vous simplifiez encore l'homœopathie. Je vous enverrai des clients.

LE DOCTEUR, le conduisant.

Très reconnaissant. (Revenant à Henri.) Pourvu qu'ils soient plus riches que lui !...

SCÈNE III

HENRI, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, pressé.

Mon cher enfant, j'ai là dix malades ; on m'attend en ville ; donc, en deux mots : que voulait-il, ce ministre ?

HENRI.

M'envoyer au Brésil, figurez-vous.

LE DOCTEUR.

Avec de l'avancement ?

HENRI.

Oui ; premier attaché.

LE DOCTEUR.

Bon, ça !... Et ?...

HENRI.

Parbleu !

LE DOCTEUR.

Vous avez refusé ?

HENRI.

Puisque je vais devenir votre gendre ?

LE DOCTEUR.

Si vous croyez que votre refus de partir en rapproche le moment !...

HENRI.

Il fallait m'embarquer sous quarante-huit heures.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que ça fait ! Vous preniez un congé, bientôt, et l'on en terminait ; car, dès lors, je l'avais belle de répliquer aux parents de feu ma femme :... « Oui, fût-ce malgré vous, je donne Marguerite à » M. Henri de Luc. S'il est de mince fortune, sa » position rétablit l'équilibre. » Or, en dépit de la haine dont me poursuivent ces gens-là, qui m'attribuent la fin prématurée de leur fille, ils n'auraient pas osé se désintéresser de ce mariage.

HENRI.

Qui donc leur demande quelque chose ?

LE DOCTEUR.

Eh ! sapristi, moi !... Moi, qui n'ai pas le droit de ruiner Marguerite. Ah ! si je pouvais doubler ce qui lui revient de sa mère, je me moquerais pas mal des grands parents ! Mais, sachez cela, mon cher ami : le malade guéri est le pire des ingrats et, je perds beaucoup, sur ce que... j'ai l'air... de gagner !

HENRI.

Mais, docteur...

LE DOCTEUR.

Àh ! mon ami, mon ami ! Vous avez si bien agi en jeune homme, que vous nous créez à tous, des difficultés beaucoup plus graves que vous n'imaginez.

HENRI, très triste.

Vous m'épouvantez.

LE DOCTEUR.

Ma foi ! tant mieux ; car, s'il en est temps encore, retournez au ministère, et revenez sur votre coup de tête. Est-ce possible ?

HENRI.

Peut-être, mais...

LE DOCTEUR.

Pas de « mais », courez ! Sinon, il va falloir entamer les négociations avec mon beau-père et ma belle-mère. Je les entends d'avance : « Il se débarrasse de sa fille à tout prix, diront-ils, quitte à la réduire à une condition médiocre, en la mariant à un jeune homme de position incertaine, » etc., etc. » De là, récriminations, accusations, résistances sourdes ou avouées, lenteurs infinies ; le diable ! jusqu'à ce que, exaspéré, je les envoie promener, en leur signifiant ma volonté ; fût-ce par huissier ; ce qui affligera Marguerite, vous mettra en mauvaise attitude envers eux, et compromettra l'avenir de votre ménage. Voilà vraiment une aimable perspective, n'est-ce pas ?... Et d'ailleurs pendant d'interminables mois de lutte et de déplaisances, comment ménager les convenances ?

HENRI.

Quelles convenances ?

LE DOCTEUR.

Les vôtres, en premier lieu, mon cher. Où, quand pourrez-vous faire votre cour ?... Marguerite, orpheline de sa mère, ne peut vous voir qu'en ma présence. Or, sais-je jamais à quelles heures je serai de loisir, chez moi ?... Ah ! mon cher Henri ! quel trouble votre irréflexion nous cause !...

HENRI.

Veuillez m'écouter un moment...

LE DOCTEUR.

Eh ! mon cher enfant, je ne puis ! Dix clients sont

là, qui se morfondent. (On entend sonner un timbre.) Tenez ! en voilà d'autres ! Allez-vous en ; je vous renvoie. Réfléchissez, puisqu'il est encore temps de reprendre votre parole au ministre, et soyez bien certain que la date de votre mariage dépend uniquement de vous.

HENRI.

Je reviendrai tantôt !

LE DOCTEUR.

Me rencontrerez-vous ? Essayez du moins !

HENRI.

Ah ! vous me désolez !

LE DOCTEUR, riant.

Est-il drôle ! Ah ! les amoureux ! Voyons, comprenez, mon cher... (On frappe discrètement à la petite porte de droite.) Là ! On me harcèle. Au diable ! partez !... Mais, croyez-le, je ne veux que votre satisfaction. Adieu !

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, seul, puis HORTENSE.

LE DOCTEUR, autre aspect, à lui-même.

Quoi qu'il fasse, nous voilà sept à huit mois de répit. (Il va tirer le verrou de la porte à laquelle on a frappé. — Entre Hortense.) Toi ! Quand revenue ?

HORTENSE, demi-deuil élégant.

Ce matin... Vous avez du monde ?

LE DOCTEUR.

Pont d'Ajol. Ce n'est rien !

HORTENSE.

Si vous préférez terminer avec lui?...

LE DOCTEUR.

Pas intéressant; qu'il attende!.. Asseyez-vous, ma chère... Eh bien?

HORTENSE, navrée.

Rien à espérer, mon ami!

LE DOCTEUR, consterné.

Est-ce possible?

HORTENSE.

Même au risque d'une faillite posthume, les parents de mon mari me l'ont déclaré, ils ne donneront pas ça pour préserver sa mémoire!

LE DOCTEUR.

Mais, ce que je lui ai prêté, moi?... (sur un geste.) Perdu?... (Accablé.) Me voilà joli garçon!... Et ta fortune, à toi?...

HORTENSE.

Engloutie à jamais!...

LE DOCTEUR.

Un bien dotal, pourtant!

HORTENSE.

Étais-je en situation de refuser ma signature à mon mari?

LE DOCTEUR, désorienté.

En ce cas, qu'allez-vous devenir, Hortense?

HORTENSE.

Je viens vous le demander, mon ami.

LE DOCTEUR, inquiet.

Hein?

HORTENSE.

Dame !... maintenant que mon deuil est fini... je ne vois qu'un moyen de garder une posture correcte, dans le monde... c'est que vous m'épousiez.

LE DOCTEUR, décontenancé.

Ah !

HORTENSE.

Plait-il ?

LE DOCTEUR.

Rien !... L'idée ne m'en était pas venue.

HORTENSE, grave.

Du moins, puis-je y compter ?

LE DOCTEUR, sans enthousiasme.

Naturellement !

HORTENSE, très digne.

Merci !

LE DOCTEUR.

Cependant... après le mariage de ma fille !

HORTENSE.

Bien entendu... Les bans sont publiés ?

LE DOCTEUR.

Publiés !... Ma chère Hortense, vous ne réfléchissez pas. Pour marier Marguerite, force serait de rendre mes comptes de tutelle. Où donc, dites-moi, pêcher les trois cent cinquante mille francs que j'ai... empruntés à sa dot, pour tirer votre mari de...

HORTENSE, très digne.

Mon ami !

LE DOCTEUR.

Eh ?

HORTENSE.

Il est mort !

LE DOCTEUR, entre ses dents.

Pas bête, lui !

HORTENSE.

D'ailleurs, en fût-il autrement...

LE DOCTEUR.

En effet, ce serait exactement la même chose !... Donc, paix à sa cendre ! Pas moins, comment sortir de là ? Si encore le fiancé de Marguerite était riche, si surtout, c'était un garçon à idées larges, qui admît certaines choses courantes... (s'interrompant.) Si c'était seulement... tenez, une espèce de viveur, un peu niais... comme celui qui attend là...

HORTENSE.

Le marquis de Pont d'Ajol !

LE DOCTEUR.

Nous sommes camarades de cercle ; nous avons soupé, fait la « partie » ensemble ; il comprendrait à demi-mot. Et puis, trois ou quatre fois millionnaire, il donnerait quittance du manquant de la dot, ne fût-ce que par gloriole de grand seigneur. Tandis qu'avec Henri de Luc, un peu bourgeois d'éducation, la confession serait épineuse et humiliante. Enfin, n'ayant guère que 6.000 francs de rente en dehors de son traitement, Henri mettrait sa maison sur un pied, dont la modestie éveillerait l'attention des aimables parents de ma femme ; d'où criailleries nouvelles !... Non ! ce mariage n'est pas possible, pour l'instant !

HORTENSE.

Sans moi, mon ami, vous n'en seriez pas là !

LE DOCTEUR, coupant court.

Oh ! ma chère, soyons philosophes, je vous en prie !... Au surplus, Marguerite n'a que dix-neuf ans, et avec un peu de patience, nous en sortirons.

HORTENSE.

Sur quoi comptez-vous ?

LE DOCTEUR.

Tel événement... logique peut se produire enfin !

HORTENSE.

Quel ?... (sans confiance.) Ah ! votre belle-mère ?...

LE DOCTEUR.

Je l'ai entrevue l'autre jour... elle est bien changée, la pauvre dame.

HORTENSE.

Cela ne veut rien dire : elle a toujours été bien changée...

LE DOCTEUR.

Ah !... si vous me démoralisez...

HORTENSE.

Mon ami, je suis si éprouvée, que par moment, toute foi chancelle !

LE DOCTEUR.

Bah ! le tout est de gagner du temps !... Vous dînez ici ?

HORTENSE.

Vous n'aurez personne ?

LE DOCTEUR.

Si fait : Madame Juliette Lavilhe et son mari. Marguerite vient de passer trois semaines chez eux à Ville-d'Avray, et je ne puis me dispenser de les

retenir à diner, puisque je les ai priés de me la ramener aujourd'hui même.

HORTENSE.

Pourquoi cette hâte?

LE DOCTEUR.

Henri avait trop de facilité de voir sa fiancée chez eux, et ne sachant plus ce qui peut advenir, j'ai rappelé ma fille à tout hasard.

HORTENSE.

En ce cas, à tantôt! (voyant qu'il ouvre de côté.) Un moment.

LE DOCTEUR.

Au contraire; dites un mot au marquis. Moins on affecte de mystère, mieux cela vaut. (il ouvre.) Entrez, Tony!

SCÈNE V

LES MÊMES, TONY.

TONY, saluant Hortense et donnant la main au docteur.

A Paris, chère madame?

HORTENSE.

Rentrée cette nuit!

TONY.

En santé?

HORTENSE.

Non!... puisque vous me rencontrez chez le docteur... Et vous?

TONY.

Logé à la même enseigne.

LE DOCTEUR.

Laissez donc tranquille.

TONY.

Très malade, mon cher, ne plaisantez pas.

LE DOCTEUR, conduisant Hortense.

Nous allons voir. (A elle.) Sept heures ?

HORTENSE, sortant.

Sept heures, oui !

SCÈNE VI

TONY, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous voilà encore avec votre gastralgie, vous ?

TONY.

Puisque vous ne voulez pas m'en guérir.

LE DOCTEUR.

Vous n'avez pas besoin de moi.

TONY.

Vous m'abandonnez ?

LE DOCTEUR.

Voyons, Tony, vous avez la trentaine, hein ?

TONY.

Trente-deux ans.

LE DOCTEUR.

Trop riche, trop tôt... et d'ailleurs bon à rien !...

TONY.

Merci ! Est-ce que c'est ça le traitement ? (Le voyant

rire.) Sérieusement, mon cher, j'incline à l'hypochondrie. Tirez-moi de là. Parole d'honneur, cette fois, je suivrai l'ordonnance !

LE DOCTEUR.

Ça, c'est gentil !

TONY.

Il faut bien. J'ai usé de toutes les stations balnéaires, sauf Lourdes.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ? Les eaux n'en sont pas du tout mal-faisantes.

TONY.

Il n'y a pas de Casino.

LE DOCTEUR.

Dites-moi ça !... Au surplus, en faisant brûler un cierge...

TONY.

Voyons, voyons ! donnez-moi quelque chose, hein ?

LE DOCTEUR.

Tous les mêmes ! Depuis une dizaine d'années, vous surmenez votre organisme, par toutes sortes d'excès et vous croyez bonnement qu'il suffira de « quelque chose » pour vous remettre en bon « état »... Jamais de la vie !

TONY.

Je suis perdu, alors ?

LE DOCTEUR.

Sauvé ! au contraire ! puisque la charitable nature vous prend en pitié, en vous faisant souffrir. Seulement, ne vous bouchez pas les oreilles, quand

elle vous crie à sa manière : « Vivez comme tout le monde, monsieur le marquis ! »

TONY.

Ce n'est pas un traitement, ça !

LE DOCTEUR.

Ils sont enragés, ma parole !... Ce que vous appelez un traitement, c'est une bonne petite potion, qui vous permette de jouer au baccara, pendant que les autres dorment ; de vous enfermer dans une chambre obscure, pendant que les autres hument le bon air, à la grande lumière du matin ; de mener impunément enfin, la vie la plus malsaine qu'on puisse imaginer. Bien fâché, mon cher, je ne tiens pas cet article-là. Pourtant, s'il vous faut absolument une formule : eh bien ! travaillez !

TONY.

Si je savais, parbleu !

LE DOCTEUR.

Sciez du bois, ce n'est pas malin ! Non ? Alors, mon pauvre Tony... il ne vous reste qu'une ressource... Mariez-vous !

TONY.

Volontiers !... Mariez-moi !

LE DOCTEUR.

Pour nous brouiller ? Ah ! non !

TONY.

Et puis, vous sentez qu'il n'est pas facile de me marier.

LE DOCTEUR.

Marquis, vous quêtez des compliments !

TONY.

A preuve.

LE DOCTEUR.

Dites ?

TONY.

Donnez-moi votre fille ?

LE DOCTEUR.

Peste !... Quel honneur !

TONY.

Vous voyez bien que vous éludez !

LE DOCTEUR.

Mais... mais, vous admettez bien que vous puissiez vous y prendre un peu tard, que diable !

TONY.

Ah ! mademoiselle Marguerite est fiancée ?... A qui ?

LE DOCTEUR, souriant.

Vous en demandez bien long, Tony !

TONY.

Pardon !... (sincère.) Eh bien ! c'est dommage !

LE DOCTEUR.

Pour qui ?

TONY.

Pour moi !

LE DOCTEUR, frappé.

Allons donc !

TONY.

Très sincèrement, mon cher, mademoiselle Marguerite est une des rares personnes, dont il m'aurait plu d'être le mari.

LE DOCTEUR.

Il fallait le dire aussi.

TONY.

De quoi m'eût servi, puisqu'elle était fixée.

LE DOCTEUR.

Fixée !... fixée !... Elle a convenablement accueilli le premier que ses parents lui ont proposé ; car, pour le dire, en passant, elle est fort bien élevée Marguerite.

TONY.

Vous voulez ajouter à mon regret ?

LE DOCTEUR.

Pour compenser le mien, peut-être !

TONY, attentif.

Ah ? . Est-ce que ce mariage ne vous conviendrait... qu'à demi ?

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas dit ça. Mais je suis dans mon rôle en regrettant que ma fille perde l'occasion de devenir marquise et millionnaire ! Et puis, vous m'iriez, vous ; vos côtés « boulevardiers » m'eussent satisfait davantage, j'en conviens.

TONY.

Et c'est chose faite ?

LE DOCTEUR.

Tant qu'on ne revient pas de la mairie, il n'y a jamais rien de fait.

TONY.

Pourtant, si les sentiments de mademoiselle Marguerite...

LE DOCTEUR.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que ma fille est très bien élevée.

TONY.

Et son fiancé ? Est-il épris ?

LE DOCTEUR, l'observant.

En tout cas, ce n'est pas l'intérêt qui le pousse ; car si vous vous étiez déclaré plus tôt, j'aurais dû vous confesser que la dot...

TONY, vivement.

Eh ! qui vous en eût parlé ?... (Autre ton.) Voyons, docteur ; vous ne vous amusez pas de moi ?

LE DOCTEUR.

Vous n'êtes pas de ceux dont on s'amuse, mon cher.

TONY.

Et s'il arrivait ?...

LE DOCTEUR.

Tout arrive, il est vrai. — D'ailleurs, Marguerite est libre de ses résolutions !

TONY.

Permettez-vous que nous en recausions ?

LE DOCTEUR.

Ça ne fait de mal à personne !

TONY.

Bien... Adieu !

LE DOCTEUR, affectant grande liberté d'esprit.

Eh bien ! et la gastralgie ?

TONY.

Je n'y pensais plus.

LE DOCTEUR, lui donnant un tube de globules.

Prenez toujours ça !

TONY, lisant l'étiquette.

« Sulfure... » Ah ! non, par exemple !

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

TONY.

Chaque fois que j'en prends, c'est la migraine dans les deux heures.

LE DOCTEUR.

Godiche !

TONY, lui montrant son carnet.

J'ai noté les dates.

LE DOCTEUR, à part, après examen, à lui-même, très frappé.

Ah ! ça... ça fait quelque chose ?

TONY.

Qu'avez-vous ?

LE DOCTEUR.

Il est bon, lui ! Vous bousculez tout le système ! — Autre chose, en ce cas ;... Vous avez un château quelque part ?

TONY.

En Berri ; oui.

LE DOCTEUR.

Allez-y passer deux mois.

TONY.

Que diable voulez vous que je fasse là-bas, tout seul ?

LE DOCTEUR.

Je suis fatigué, ennuyé ; des vacances me feront du bien : je vous soignerai à domicile, invitez-moi !

TONY.

Vous, et ?...

LE DOCTEUR.

Ma fille ? Naturellement !

TONY.

Je prierai ma grand'mère de venir lui faire les honneurs de la maison. Quand venez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je vous dirai ça !

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Eh bien, nous voici. Qu'arrive-t-il ?

LE DOCTEUR.

Rien. Pourquoi ?

JULIETTE.

Vous nous faites sommation de vous ramener Marguerite, toute affaire cessante.

LE DOCTEUR.

Prière et non sommation. Je me serai mal expliqué... Où est-elle ?

JULIETTE.

Elle monte. — Mais parlons franc, docteur. — Il y a quelque chose là-dessous ; je crois deviner, et...

LE DOCTEUR, lui montrant Tony.

M. de Pont d'Ajol vous salue, ma chère...

JULIETTE, à Tony.

Je ne vous voyais pas. D'ailleurs, on vous en veut chez nous, de vous faire si rare...

TONY.

J'en suis honteux, mais...

LE DOCTEUR.

Il est si occupé !

JULIETTE.

A quoi ?

LE DOCTEUR.

A jouer au baccara.

TONY.

Médisant !... En vérité, je sens si bien mes torts, que je n'osais plus venir. Mais, je demanderai à Pierre, de m'amener un de ces jours.

LE DOCTEUR.

Dînez ici. Vous arrangerez cela ce soir.

TONY.

Je ne suis pas en tenue.

LE DOCTEUR.

Je n'ai que madame d'Ogivel.

JULIETTE, avec réticence.

Ah ! la belle Hortense !

LE DOCTEUR.

Du reste, si vous y tenez, mon cher... Votre coupé est en bas ?

TONY.

Oui !

LE DOCTEUR.

Eh bien ! en allant passer un habit, vous me

mettrez au bout de la rue, j'ai un malade à expédier.

Il sonne.

TONY.

Il en convient, du moins !

LE DOCTEUR.

Excellente plaisanterie!... On ne me l'a jamais faite ! (A Marguerite qui entre.) Ah ! te voilà !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARGUERITE, UNE FEMME DE CHAMBRE, puis FRANÇOIS.

MARGUERITE, venant l'embrasser.

Oui, père.

LE DOCTEUR.

Quelle belle mine!... (A François.) Mon chapeau ?

TONY, saluant Marguerite.

La campagne, en effet, vous a été favorable, mademoiselle.

LE DOCTEUR.

Vous lui ferez vos compliments à table. (A Marguerite.) Installe-toi, je reviens. (Bas, à François qui lui apporte son chapeau.) Si M. de Luc se présente... on ne peut le recevoir.

FRANÇOIS.

Aujourd'hui ?

LE DOCTEUR.

Jusqu'à nouvel ordre. (Haut à Tony.) Allons, mon cher.

Il sort, entraînant Tony. — La femme de chambre emporte le surtout et le chapeau de Marguerite.

SCÈNE IX

MARGUERITE, JULIETTE.

JULIETTE.

La présence de Pont d'Ajol m'a empêchée de parler à ton père. D'ailleurs, à sa façon d'être, au peu de mots échangés, je le sens : son parti est arrêté. Pour quelles raisons ? je l'ignore ; mais certainement, il veut rompre avec Henri.

MARGUERITE, avec un sanglot étouffé.

Rompre !...

JULIETTE.

Voyons, veux-tu que mon mari et moi, nous fassions intervenir tes grands parents ?

MARGUERITE, se remettant.

Réveiller les haines assoupies ?... Non !

JULIETTE.

Alors ?

MARGUERITE.

Que veux-tu ! je resterai fille !

JULIETTE.

Voilà le roman ! Pourquoi pas te cloîtrer ?

MARGUERITE.

J'ai mieux à faire. Mon père est veuf ; je tiendrai sa maison.

JULIETTE.

Il ne vivra pas toujours, ton père...

MARGUERITE.

Quand j'aurai le chagrin de le perdre, je serai d'âge à n'avoir plus besoin de chaperon.

JULIETTE.

Gracieux idéal !

MARGUERITE.

Si je m'en accommode ?

JULIETTE.

Encore faudrait-il être maîtresse de le réaliser ?

MARGUERITE.

Qui s'y oppose ?

Léger silence.

JULIETTE.

Sais-tu que madame d'Ogivel dîne avec nous, tout à l'heure ?

MARGUERITE.

Eh bien ?

JULIETTE.

S'il t'est égal de devenir sa belle-fille !

MARGUERITE, très émue.

Donner la place de ma mère à cette femme !

JULIETTE.

Crois-tu qu'elle en soit à la prendre ?

MARGUERITE, cachant son visage.

Oh ! que me dis-tu là !...

JULIETTE, l'attirant à elle.

Je te fais de la peine?... Va, c'est à contre cœur, mais je m'y vois contrainte, comme une sœur aînée, soucieuse de te signaler le danger que tu n'aperçois pas.

MARGUERITE.

Quel danger?

JULIETTE.

Celui de manquer ta vie... Ta mère n'est plus, ton père t'oublie... s'oublie... laisse-moi t'éclairer, t'aider à te faire la destinée que tu mérites.

MARGUERITE.

Qu'y pourrais-tu?

JULIETTE.

Ne fût-ce que réagir contre l'abandon de toi-même.

MARGUERITE.

N'exagères-tu pas aussi?

JULIETTE.

Myope!... Attends!... (Elle écoute.) Oui, c'est mon mari, il nous donnera des nouvelles d'Henri.

MARGUERITE.

Il l'a vu?

JULIETTE.

Je l'en ai prié.

SCÈNE X

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Nous dînons donc ici?

JULIETTE.

Avec madame d'Ogivel.

PIERRE.

Ah !

JULIETTE.

As-tu rencontré M. de Luc ? (sur un signe de Pierre.)
Ah ! parle !... Tu vois bien qu'elle a pleuré.

PIERRE.

Déjà !... Oui, j'ai vu Henri à la gare de l'Ouest. Ignorant que vous nous aviez quittés, il se rendait à Ville-d'Avray, pour vous rapporter une conférence qu'il venait d'avoir avec votre père ; conférence dans laquelle, le docteur a exigé que de Luc partit immédiatement, pour occuper le poste qu'on lui offre au Brésil.

MARGUERITE.

Si loin !... Quelles raisons ?

PIERRE.

Revenu ici en apprenant votre retour, Henri vous les eût dites, mais...

MARGUERITE.

Mais...

PIERRE.

Il se croit consigné.

JULIETTE, à Marguerite.

Tu vois !

PIERRE, à Marguerite consternée.

Allons, Marguerite !... la famille de votre mère n'est pas sans droit non plus !

MARGUERITE.

Merci, Pierre. Ce serait provoquer de nouveaux déchirements, je m'y refuse.

JULIETTE.

En ce cas ?

MARGUERITE.

Je demanderai moi-même, à mon père, ce qui survient.

JULIETTE.

Il ne te dira rien.

Voix du docteur au dehors.

MARGUERITE.

Il rentre. — Voulez-vous bien m'attendre un moment au salon ?

PIERRE, emmenant Juliette.

Viens !

SCÈNE XI

FRANÇOIS, MARGUERITE, LE DOCTEUR.

Marguerite reste seule un moment, muette et impressionnée.

LE DOCTEUR, sans la voir, donnant son chapeau à François.

On a donné les ordres pour le dîner ?

FRANÇOIS.

Madame d'Ogivel ; oui, monsieur !

Mouvement de Marguerite, François sort.

SCÈNE XII

MARGUERITE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Tiens ! tu es seule ?

MARGUERITE.

Mon père, je vous supplie de m'entendre.

LE DOCTEUR, plaisant.

Eh ! quelle solennité ! Tu me dis « vous » ? Tu confonds avec Abraham, ma chère amie !

MARGUERITE.

Père !

LE DOCTEUR, poursuivant.

Pas la vocation, tu sais !... Ne te manière donc pas, et dis tout bonnement ce que tu veux. Je m'en doute, il est vrai : ton mariage, hein ? Il paraît traîner et tu grilles d'en finir ? Ça va bien ! — Je t'écoute, pourtant.

MARGUERITE.

Il y a bientôt un an, tu me proposais d'épouser M. de Luc ; tu voulais qu'il vînt chaque jour ; quoi d'étonnant à ce que peu à peu, je me sois habituée à voir en lui, le futur maître de ma destinée ?... De ton aveu même, je me suis associée à des espérances, à des projets qui nous devenaient communs et, pensant me conformer à tes intentions, j'en suis finalement remise à celui que tu avais choisi, de l'avenir, du reste de mes jours.

LE DOCTEUR, raillant.

Voilà qui est du moins, convenablement rédigé.
Poursuivez, mademoiselle.

MARGUERITE, découragée.

Est-ce bien utile ?

LE DOCTEUR.

A votre aise, mais concluez.

MARGUERITE.

Je demande, mon père, si les dispositions premières sont modifiées ?

LE DOCTEUR.

Et quand cela serait ?

MARGUERITE.

N'aurai-je donc, moi, qu'à renoncer... à oublier ?...

LE DOCTEUR.

Il me semble.

MARGUERITE.

Oublier ?... Ah ! bien, que voulez-vous ; c'est trop tard.

LE DOCTEUR.

Peste ! vous avouez, là, bravement, que vous êtes éprise ?

MARGUERITE.

S'il est vrai ; qui l'a voulu ?

LE DOCTEUR.

De mieux en mieux !

MARGUERITE.

Excuse-moi, père, mais, aie la bonté de reconnaître que, satisfaite de ma condition, je ne demandais pas d'en changer.

LE DOCTEUR.

Je reconnais sans effort, que vous avez accueilli, avec une docilité qui vous sied, celui que vous proposait votre père. Eh bien, vous n'avez qu'à montrer la même confiance et surtout la même soumission.

MARGUERITE.

Vous avez donc rompu, mon père ?

LE DOCTEUR.

Que sais-je!...

MARGUERITE.

Puis-je demander pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Ça ne regarde pas les petites filles.

MARGUERITE.

Pardon !

LE DOCTEUR.

A la bonne heure!... Au surplus, il n'y a pas que M. de Luc au monde.

MARGUERITE.

Ah! que dites-vous!...

LE DOCTEUR.

Plaît-il ?

MARGUERITE, s'animant.

Comptez-vous vraiment, qu'un temps passé, je me prête à voir si je puis me reprendre de confiance et de sympathie pour... une autre personne?... N'y a-t-il donc qu'à ordonner, pour qu'une jeune fille parvienne à plier ses sentiments à la convenance de ses parents ? Un mariage rompu, ce serait sin-

plement à recommencer... Recommencer?... Ah ! bien non !... Je vous respecte et je vous aime ; mais cela est au-dessus de mes forces et de ma volonté.

LE DOCTEUR.

Vous êtes parfaitement inconvenante, le savez-vous ?

MARGUERITE.

Il suffit, mon père ; je n'en parlerai plus.

LE DOCTEUR.

C'est le mieux !... En tout cas, il convient que M. de Luc se rende au poste qui lui est assigné, sinon... Vous aurez ainsi, quelques mois de réflexion.

MARGUERITE.

Permettez-moi de retourner à la pension où vous m'avez fait élever.

LE DOCTEUR.

Vous ne vous trouvez pas bien avec votre père ?

MARGUERITE.

Avec mon père... seul ; si fait !

LE DOCTEUR, très vif.

Vous dites ?... (se maîtrisant.) Je prends des vacances que je passerai au château d'un de mes amis. Si je vous ai rappelée de Ville-d'Avray, c'est afin que dès maintenant, vous vous disposiez à m'accompagner.

Il sort.

SCÈNE XIII

MARGUERITE, seule.

Un moment étourdie, elle fond en larmes.

C'est fini !... (Elle s'essuie vivement les yeux va à la table et écrit :) « Partez, Henri, mon père le veut ; c'est » le dernier semblant d'espoir. Les jeunes filles ne » s'appartiennent pas, et je ne suis plus certaine » de rien, sauf des sentiments que vous m'avez » inspirés, et que, quoi qu'il advienne, je vous garde. — Marguerite. » (Achevant de signer.) Oui, mon nom tout entier, loyalement !

Entendant venir, elle se lève et serre la lettre sur elle.

SCÈNE XIV

MARGUERITE, JULIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Il faut qu'Henri rejoigne son poste.

JULIETTE.

A tout risque, j'informe tes grands parents.

MARGUERITE.

Cela ne servirait de rien, mon père m'emmène.

JULIETTE.

Où ?

MARGUERITE.

Je ne sais.

PIERRE.

Quand ?

MARGUERITE.

Il ne me l'a pas dit.

SCÈNE XV

LES MÊMES, HORTENSE, LE DOCTEUR, TONY,
puis FRANÇOIS.

HORTENSE, à Marguerite.

Vous n'êtes pas habillée ; mais nous avons... (se reprenant.) votre père a du monde ce soir.

MARGUERITE.

Je ne dînerai pas.

LE DOCTEUR, qui a entendu, bas.

Je veux que tu viennes à table. Va te préparer.

JULIETTE.

Je t'accompagne.

Elles sortent.

TONY, à Pierre.

Vous voyez quelquefois Henri ?

PIERRE.

M. de Luc ? Oui. Vous le connaissez ?

TONY.

D'enfance !

LE DOCTEUR, attentif et à part.

Hein ?

TONY.

Nous sommes assurément le meilleur ami, l'un de l'autre, bien qu'une fatalité singulière, nous ait mis, malgré nous, en rivalité constante, depuis le lycée.

HORTENSE.

Il vous soufflait vos prix ?

TONY, riant.

D'abord !

PIERRE.

Vos maîtresses ?

TONY.

Bien trop scrupuleux, le cher garçon. Il s'effaçait plutôt... en me riant au nez par exemple... Mais je n'en étais pas plus avancé. Jamais je n'ai pu réussir, auprès des femmes qui le connaissaient. Il me portait la guigne. Et notez ! J'avais toujours la godicherie de les lui amener.

HORTENSE.

Pourquoi aussi ?

TONY.

Que sait-on ! Attrait de la lutte ; défi à la chance ; obstination à en triompher au moins une fois.

PIERRE.

Y êtes-vous parvenu ?

TONY, gaïement.

Jamais !... Ah ! il peut se vanter de m'avoir fait rager dans sa vie, l'animal.

PIERRE.

Il y a longtemps que vous ne l'avez vu ?

TONY.

Plus d'un an, ma foi ! Le satané « boulevard » est

si bêtement absorbant, qu'on néglige ses meilleurs amis, et pour quels indifférents!... Par bonheur, notre affection est de celles qui défient le temps et l'absence!... Savez-vous ce qu'il devient, ce qu'il projette?

FRANÇOIS, annonçant.

Monsieur est servi.

LE DOCTEUR, à François.

Faites dire à mademoiselle que nous l'attendons.

JULIETTE, entrant.

Marguerite me suit.

TONY, au docteur.

Ça tient toujours?

LE DOCTEUR.

Partons demain.

TONY.

Ensemble?

LE DOCTEUR.

Si vous voulez.

TONY.

Certes!

LE DOCTEUR.

Chut!

LE DOCTEUR.

Allons!

Il offre le bras à Juliette, tandis que Tony s'approche de Marguerite.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Trois ans après. — A Trouville, chez Tony, le soir. — Boudoir élégant. Au fond, large baie vitrée, donnant sur une galerie couverte. — Au delà, la plage ; au lointain, la mer. — A gauche, porte ouvrant sur un salon, très éclairé. — A droite, porte donnant accès à l'intérieur de la villa. Tapis, lampes allumées, piano. — Ameublement luxueux.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, TONY, JULIETTE, ANTOINE.

Au lever du rideau, Antoine enlève un service à café et sort à droite. — Juliette, à demi assise au piano, une partition sur un de ses genoux, la parcourt du regard, jouant de temps à autre une mesure d'une seule main. — Tony accoudé à la table, lit un journal. Pierre, assis sur un canapé, coupe les pages d'une revue.

TONY.

Eh bien ! ils font encore de belle besogne, messieurs les jurés !

JULIETTE.

Quoi donc ?

TONY.

Vous savez bien : ce monsieur qui a surpris sa femme, rue de Milan?...

JULIETTE.

Et qui l'a tuée; oui... Eh bien?

PIERRE.

Ils l'ont acquitté, parions?

TONY.

Pas du tout, mon cher : cinq ans de réclusion!... C'est révoltant, hein?

PIERRE.

Pas assez, en effet.

TONY.

Vous vous moquez du monde?

PIERRE.

Avec ça, qu'il est intéressant, votre monsieur!... Ruiné, (Dieu sait comme!) incapable de rien faire de ses dix doigts; (trop comme il faut du reste!) il se marie, afin de se procurer le pain et le sel, avec les moyens de continuer « la fête. » — Par équité, peut-être, il y convie bientôt l'innocente, l'acclimate à des milieux, à des contacts, à des mœurs qui font d'elle, non pas une épouse, (c'est bourgeois), mais, un « camarade! » (Ça, c'est distingué!) Et quand ce régime amène l'inévitable accident, non seulement, il s'étonne, cet intelligent et estimable gentleman; mais encore, s'armant jusqu'aux dents, (comme un brave!) il traque la pauvrete, et, fort de « l'excuse légale », il la tue, sous prétexte de retaper son honneur!

TONY.

Eh bien?

PIERRE.

A perpétuité, ces gas-là?

TONY.

Vous êtes monstrueux, vous savez!

PIERRE.

Quand une femme chavire, c'est qu'un homme l'a poussée.

TONY.

Laissez donc tranquille! Il y en a...

PIERRE.

Je sais bien : des infirmes. Soignez-les... Quant aux autres : des inconscientes, que vous vous divertissez à pervertir, après quoi, tirant votre épingle du jeu, et, vous gourmant, comme Joseph Prud'homme, vous vous écriez, dans un beau mouvement : — « Arrière, filles de marbre! rangez vos voitures!... » Eh! l'ami! c'est toi qui les leur as données... sur la dot de ta femme, assez souvent.

TONY.

Passe pour celles-là; mais...

PIERRE.

Les légitimes? La même chose! En principe, Tony, on n'a jamais que la femme qu'on mérite!

TONY.

Mais, c'est de la pure immoralité! Voyons, Juliette?

JULIETTE, riant.

Scandaleux!

PIERRE.

« Si j'avais un fils » ' et qu'il en fût là, « je lui

dirais. ¹ » — « Telle que tu l'as eue de sa famille, si maintenant, ta femme te trompe, c'est ta faute; tu n'avais qu'à la préserver! »

TONY.

Je voudrais vous y voir !

PIERRE.

Vous êtes bien aimable!

TONY.

Pourtant, si Juliette vous trompait, qu'est-ce que vous feriez, vous, malin?

JULIETTE, riant.

Lui?... Il me ferait des excuses!

PIERRE, plaisamment.

Tu vas peut-être un peu loin !

JULIETTE.

Au fait, comme tu n'en saurais rien!...

TONY.

Ne vous fiez pas à ça, Juliette!

PIERRE.

Je t'en prie... D'ailleurs, tout se sait à la fin.

JULIETTE.

Au jugement dernier!... Nous avons le temps. Mais... et l'autre ; le beau vainqueur ; l'amant, enfin : Quelle mine faisait-il, pendant qu'on égorgeait sa maîtresse?

TONY.

Il n'était plus là.

1. Même ouvrage.

PIERRE.

Parbleu ! il avait filé.

JULIETTE.

Noble cœur !

PIERRE.

Il se sera dit : « On va discuter ; nous ne nous convaincrions pas ; ma foi !... »

TONY.

Mais aussi, que faire en telle passe ?

JULIETTE, qui s'est levée et voit venir du fond.

Demandons ça à mistress Bullson.

PIERRE.

Une Américaine ! Elle ne doit pas savoir.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BULLSON.

MADAME BULLSON, très léger accent.

Bonjour. J'ai pris par la plage, c'est plus court.
(Apercevant Juliette.) Ah ! chère madame ! à Trouville ?

JULIETTE.

Vous voyez.

MADAME BULLSON.

Où êtes-vous descendus ?

JULIETTE.

Marguerite nous a retenu la villa mitoyenne...
Vous allez bien, je vois. Et vos deux grandes demoiselles ?

MADAME BULLSON.

Bien aussi.

JULIETTE.

Elles vous accompagnent?

MADAME BULLSON.

Nô; je les ai laissées au Casino.

JULIETTE.

Seules?

MADAME BULLSON.

Quelle idée!... Nô! Avec deux jeunes gens.

TONY.

Qui ça?

MADAME BULLSON.

Vous connaissez pas... Moi non plus.

JULIETTE.

Ah!... Et qu'est-ce qu'elles font là?

MADAME BULLSON.

Mes filles?... Elles *flirtent*.

PIERRE.

Ah! diable!

MADAME BULLSON.

Pardon! Chez nous, Américains, la moralité beaucoup plus considérable! Si l'on *flirte*, avant; du moins ensuite...

PIERRE.

On divorce.

MADAME BULLSON.

Les Français aussi, maintenant.

TONY, avec dédain.

Dans quel monde!...

MADAME BULLSON.

Yès! Je sais que chez vous, ce n'est pas seyant.
Vous êtes pleins de préjugés stupides!

PIERRE, à Tony.

Attrape!

MADAME BULLSON.

Où est donc votre femme, mon cher?

TONY, indifférent.

Marguerite?... Je ne sais pas.

MADAME BULLSON.

Est-ce qu'on ne fait pas la partie, ce soir?

Murmures dans la coulisse.

TONY.

Ecoutez. (Remontant et ouvrant à gauche.) Eh oui!
on est arrivé, le baccara est en train.

VOIX EXTÉRIEURE.

Le jeu est fait? Rien ne va plus.

MADAME BULLSON, remontant.

Ah! je vais.

Elle sort.

VOIX DE MARGUERITE.

Le reste de la banque, à l'as.

TONY, sortant, à Juliette.

Entendez-vous Marguerite? Elle y va carrément.
Venez-vous?

JULIETTE.

Tout à l'heure.

SCÈNE III

PIERRE, JULIETTE.

PIERRE.

Si nous allions plutôt achever la soirée au Casino?

JULIETTE, plaisamment.

Entendre du Wagner? Qu'est-ce que je t'ai fait? (sérieusement.) Non, mon ami, je veux avoir un entretien avec Marguerite.

PIERRE.

A quel propos?

JULIETTE, lui montrant la salle de gauche.

Vois, elle ponte par liasses de billets, côte à côte, avec cette princesse moldave, qui, dit-on, est la maîtresse de Tony.

PIERRE.

Une de plus, une de moins!... Depuis trois ans qu'ils sont mariés, elle doit commencer à en prendre l'habitude.

JULIETTE.

Mais elle la reçoit, celle-ci; elle devait l'avoir à dîner avec nous.

PIERRE.

Dame, aussi!... Une princesse!

JULIETTE.

Pour que Marguerite semble adopter les allures de la déplorable compagnie que lui inflige son mari, il faut qu'il y ait quelque chose!

PIERRE.

Quoi ?

JULIETTE.

En plus de la princesse moldave, quelqu'un devait dîner aussi ce soir.

PIERRE.

Qui ?

JULIETTE.

Henri !

PIERRE.

De Luc?... Allons donc ! Je le croyais encore en Orient.

JULIETTE.

Il est revenu il y a trois semaines environ, soi-disant guéri de son amour pour Marguerite...

PIERRE, plaisamment.

Pourquoi « soi-disant?... » Après trois ans d'absence?... Un homme?... Allons, tu nous flattes !

JULIETTE.

Ne ris pas !

PIERRE.

Au fait, s'il est devenu le commensal du marquis, il n'y a peut-être pas de quoi rire, en effet.

JULIETTE.

Tu vas trop loin. La sœur d'Henri habite sur la côte, avec son mari et ses enfants. De retour en France, de Luc est venu chez elle, ignorant la présence de Marguerite et de Tony à Trouville. On s'est rencontré, et celui-ci n'a eu rien de plus pressé que d'attirer son ami chez lui.

PIERRE.

C'est dans l'ordre.

JULIETTE.

N'en tire aucune conséquence.

PIERRE.

Pourtant, tu tiens à t'en expliquer avec Marguerite.

JULIETTE.

J'avoue ne savoir que penser de ses excentricités apparentes.

PIERRE.

A ton aise. Je vais fumer un cigare sur la plage. (se fouillant.) Bon ! je n'en ai plus.

JULIETTE.

Demandes-en à Tony.

PIERRE, inclinant à gauche.

Je n'aime que les miens. Je vais en prendre à la maison.

JULIETTE, l'arrêtant.

Inutile de faire le tour. Passe sous la galerie. Les deux jardinets communiquent.

PIERRE.

Tu as raison.

Ils remontent sur la galerie. Juliette reste visible.

JULIETTE.

Ah ! quels éclairs, là-bas !...

VOIX DE PIERRE.

L'orage est sur l'Angleterre.

SCÈNE IV

JULIETTE, OCTAVE.

Octave paraît de gauche, comptant des louis et des billets
d'un air navré.

OCTAVE, très élégant.

Mon Dieu ! que c'est bête, le baccara ! Faut-il être
bête pour jouer à ça ! Y a pas au monde un jeu
plus bête !

JULIETTE, descendant.

Vous gagnez, monsieur Larimé ?

OCTAVE.

Vous n'êtes pas physionomiste, vous, madame.
Comme je ressemble à un monsieur qui gagne !

JULIETTE.

Le fait est : vous avez l'air d'avoir perdu tous
vos parents.

OCTAVE, naïvement.

Ça ne serait rien ; mais madame de Pont d'Ajol
vient de me soulager de deux cents louis.

JULIETTE.

Marguerite ?

OCTAVE.

En quatre coups ; quatre *emboîtages* ; vlan ! Faut-
il être bête !

JULIETTE.

Bah ! on perd, on gagne...

OCTAVE.

On gagne ? Jamais ! Il y en a qui le disent par amour-propre. Des poseurs. En tous cas, ce n'est pas moi. Tout le temps « parti pour la culotte, » moi, madame !

JULIETTE, à Antoine qui paraît de droite.

Qu'y a-t-il ?

ANTOINE.

Un télégramme pour M. le marquis.

OCTAVE.

Vous le trouverez au baccara.

Antoine traverse et sort à gauche.

JULIETTE.

Mais si vous perdez constamment, pourquoi continuer de jouer ?

OCTAVE.

Continuer ? Ah ! Dieu ! c'est bien fini ! Que je me rattrape et je veux être pendu, si, de ma vie, je touche une carte !

JULIETTE, incrédule.

Peuh !...

OCTAVE.

Vous ne me connaissez pas ! Seulement, il faut que je me rattrape. Non que je sois intéressé ! Ce qui est perdu est perdu, pas vrai ? Mais, dans ma famille, — ils sont pourtant intelligents ! — eh bien, ils ne comprennent pas ça !

JULIETTE, souriant.

Vous m'étonnez !

OCTAVE.

Comme je vous le dis ! Du reste, ils sont un peu

drôles, dans ma famille. D'abord, je voulais être artiste ; je faisais du paysage... Ce n'était peut-être pas du grand paysage ! Mais enfin...

JULIETTE.

C'était du paysage ! Eh bien ?

OCTAVE.

Ils m'ont coupé les vivres.

JULIETTE.

Depuis, vous avez hérité. Recommencez.

OCTAVE.

A faire du paysage ? Je vais vous dire : ce qui est amusant, ce n'est pas d'en faire ; c'est d'en vendre.

JULIETTE.

Ou d'en acheter.

OCTAVE.

Oh ! non. La peinture des autres ne m'intéresse pas. D'ailleurs, il est terriblement écorné, mon héritage ! Si bien que mes parents, — croiriez-vous ça ! — me donnent à choisir entre un conseil judiciaire, un mariage, ou ma nomination à une sous-préfecture, dans quelque trou ! Pour éviter ça, il faut que je me rattrape. Après quoi... fini, le jeu !

SCÈNE V

LES MÊMES, TONY.

TONY, venant de gauche, un télégramme déplié à la main.

— A Octave.

Lisez donc ça, Larimé. (A Juliette.) Marguerite voulait nous prendre de moitié dans sa banque.

JULIETTE.

Elle taille ? Je vais lui faire honte.

TONY.

Laissez-la donc ! Elle est très amusante, depuis quelque temps ; ça me change.

JULIETTE.

Pauvre homme !

TONY.

Comment l'entendez-vous ?

JULIETTE.

Je vous plains bien.

SCÈNE VI

TONY, OCTAVE.

TONY.

Vous avez lu ?

OCTAVE. .

Qui est-ce qui vous envoie ça ?

TONY.

La « Petite. » Vous la connaissez bien ?

OCTAVE.

Ah !... « votre Petite ». Qui est-ce qui ne la connaît pas !

TONY.

Elle débute demain aux Bouffes... Ça sera peut-être drôle.

OCTAVE.

C'est à parier.

TONY.

Y venez-vous ?

OCTAVE.

Demain, aux Bouffes ? Comment ?

TONY.

Tout à l'heure, par le train de minuit. Demain, nous la conduisons aux courses, nous dînons avec elle au cabaret, après quoi, nous déchirons nos gants à lui faire une entrée.

OCTAVE.

Alors, c'est sérieux : vous y allez ?

TONY.

Je le lui ai promis. C'est la première fois qu'elle a un rôle.

OCTAVE.

Mais... la marquise ?

TONY.

Ma femme ? Eh bien ?

OCTAVE.

Si elle apprend... ?

TONY.

Qu'est-ce que ça fait !

OCTAVE.

Au fait, j'y songe.

TONY.

Quoi encore ?

OCTAVE.

Et la belle Moldave ?

TONY, riant en regardant à gauche.

Chut ! Le mari est là !

OCTAVE.

Je l'ai vu ; même qu'il gagnet

TONY.

C'est dans le programme de sa situation !

OCTAVE.

Vous allez bien, vous !

TONY.

Venez donc, Larimé. Après tout, c'est une « première ». Il y a peut-être encore du monde à Paris. Et puis, je vous le répète, la « Petite » a un rôle, cette fois.

OCTAVE.

Rien que ça vaut la peine.

TONY.

Pas pourtant le rôle principal. Au premier acte, elle n'a qu'une réplique. Elle dit : « Tiens, voilà monseigneur ! »

OCTAVE.

Eh ! si elle l'a étudié !

TONY.

Mais, au second, un costume !... un collant !... vous verrez !

OCTAVE.

Déjà vu ! Et au troisième acte ?

TONY.

Elle n'en est plus ; on a coupé son rôle.

OCTAVE.

Quelque jalousie.

TONY.

Elle nous rejoindra dans la loge. Venez donc,

hein? Trouville est assommant. Ça nous fera un entr'acte, et nous serons de retour après-demain, pour les courses de Deauville.

OCTAVE.

Diable, oui ! Je suis engagé.

TONY.

Et moi donc ! C'est dit ?

OCTAVE.

Si ça me brouille avec la marquise ? Tenez, savez-vous ce qui serait malin ? Ce serait de vous laisser aller, et de lui faire la cour.

TONY.

A ma femme?... Ce serait peut-être malin, mais... je ne vous le conseille pas.

OCTAVE.

Vous êtes jaloux ?

TONY.

Oh Dieu, non ! Mais... (Dégagé, à Henri qui entre par la galerie du fond.) D'où sors-tu, toi ? Pourquoi n'es-tu pas venu dîner ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, HENRI, ANTOINE.

HENRI.

Ce n'était pas convenu.

OCTAVE.

La marquise le prétend, je vous prévienne.

TONY.

Aussi va-t-elle t'arranger ! Gare à toi. D'ailleurs, tu sais bien que ton couvert est toujours mis.

HENRI.

Ma sœur avait quelques personnes, tantôt.

OCTAVE, donnant la main à Henri.

Vous m'excusez, monsieur de Luc?...

HENRI.

Vous partez ?

OCTAVE.

Ce grand viveur-là me débauche.

TONY, bas.

Chut ! (A Antoine, paru de droite, à mi-voix.) Envoyez demander le coupé pour le train de minuit. Aura-t-on le temps d'atteler ?

ANTOINE, consultant une très belle montre.

La remise est à deux kilomètres, mais le groom a de bonnes jambes.

TÓNY.

En ce cas, faites vite.

ANTOINE.

Monsieur prend sa valise ?

TONY.

Oui. (A Henri.) Donne ton pardessus. (Bas à octave pendant qu'Henri ôte son pardessus, qu'Antoine emporte à droite.) Je vous rejoindrai à la gare. Passez par la plage ; on ne vous verra pas partir.

OCTAVE, sortant par le fond.

A la gare, donc.

SCENE VIII

TONY, HENRI.

TONY.

Puisque je te tiens là, dis-moi, Henri, que diable as-tu à te faire tirer l'oreille pour venir ici ?

HENRI, dégagé.

Moi ?

TONY.

Il faut la croix et la bannière pour t'avoir.

HENRI, dégagé.

Où vois-tu ça ?

TONY.

Je le sens.

HENRI, dégagé.

Tu as la berlue.

TONY.

Voyons ! Deux amis comme nous peuvent, ou plutôt doivent, se parler franc, hein ?

HENRI, sur ses gardes.

Je t'en prie.

TONY.

Eh bien ! tire-moi de souci. Je m'imagine que, sans t'en rendre compte peut-être, tu m'en veux d'avoir épousé une personne que, à mon insu, tu avais recherchée avant moi.

HENRI.

Qui a pu te mettre ces idées-là dans la tête ?

TONY.

Dame! on dit que la rupture de ce projet t'a fait abandonner la diplomatie, et que, depuis trois ans, tu promènes au loin, dans l'espoir de les user, un chagrin et des regrets inoubliables.

HENRI, affectant de plaisanter.

Avec une guitare!... On ne t'a pas dit que je les chantais sur la guitare?

TONY.

Sérieusement, Henri?

HENRI.

Ceux qui t'ont conté ces jolies choses, mon ami, sont des gens de loisir, qui, n'ayant mieux à faire, s'amuse à romantiser, une histoire, à tout prendre, fort ordinaire. En vérité : Ayant demandé mademoiselle Marguerite à son père, il parut m'agréer volontiers, et sous couleur de faire « ma cour » il m'autorisa à envoyer la série de bouquets traditionnels. Cependant, différents prétextes retardant incessamment, non certes! de mon fait!... l'exécution de sa promesse, mon congé expira. Le ministre voulut m'envoyer au Brésil et je refusai, croyant bien faire. Assurément je me trompai, car le docteur s'en prévalut pour tout remettre en question. Je compris. Et comme je ne suis pas de caractère à m'imposer, comme récriminer n'eût servi de rien, comme enfin, tous mes arrangements d'avenir en étaient bouleversés, ma foi!... je m'embarquai... Voilà, Tony, dans sa simplicité un peu bien terre à terre, le fond de ce prétendu roman.

TONY.

C'est tout?

HENRI.

Tout !

TONY.

Sache du moins que je ne suis pour rien dans les procédés dont on a usé envers toi.

HENRI.

Tu n'as pas besoin de le dire.

TONY.

Mais, sais-tu pourquoi le père de Marguerite a repris sa parole ?

HENRI.

Non.

TONY, riant.

Il avait croqué la dot de sa fille.

HENRI, très ému, s'oubliant.

Que ne l'a-t-il dit ?

TONY.

Pas commode !

HENRI.

Tu l'as bien su, toi.

TONY.

Plus tard, — comme plus tard, de même, j'ai appris que tu avais été sur les rangs. A ce moment, j'aurais voulu te voir, te demander si ma recherche te... chiffonnait. Mais, où te joindre, où t'écrire?... Voyons!... vrai, tu ne m'en veux pas ?

HENRI, aisé.

Si j'en voulais à quelqu'un, ce serait au docteur.

TONY, gaîment.

Ah ! tu es bien vengé, va ! Lui, si gai, si vivant

et gaillard, en ce temps-là! Un convoi de dernière classe, à présent!

HENRI.

Pourquoi?

TONY.

Sa « dame du meilleur monde » tu sais? Elle est devenue veuve.

HENRI.

Il l'a épousée?

TONY, riant.

Je te dis qu'il y a un Dieu!... Tiens! je me sens soulagé, par cette explication. Une seule chose m'étonne, étant donné le caractère que je te sais.

HENRI, rondement.

Allons jusqu'au bout! Quoi?

TONY, l'observant.

Marguerite te plaisait?

HENRI, impassible.

Certes!

TONY.

Et la rupture survenant, tu en pris ton parti; comme ça?

HENRI, affectant de plaisanter.

Sais-tu ce que font les gens de mon pays, quand il pleut?

TONY.

Qu'est-ce qu'ils font, les gens de ton pays?

HENRI.

Ils laissent pleuvoir.

TONY.

C'est gentil de leur part! Toutefois, ça n'explique

toujours pas pourquoi tu fais des façons pour venir ici.

HENRI, souriant.

Prends garde! Je finirai par te le dire!...

TONY.

Va ; va donc!

HENRI, gaîment.

Eh bien, mon ami!... ta maison m'assomme! Là, es-tu content?

TONY.

Allons donc!

HENRI, même ton dégagé.

Ce n'est pas une maison; c'est un passage un endroit vague et incertain; quelque chose comme un bureau d'omnibus, où, en attendant la correspondance, chacun ayant lu son journal, rapporte des propos de... concierge distingué.

TONY, riant.

Permets!

HENRI.

Qu'est-ce que c'est que les gens dont tu t'entoures? Gentlemen de pacotille, financiers que Bruxelles attend, dames dont les maris négocient quelque chose de vulgaire, ce dont elles rougissent. Et, parce que cela galantise, de l'écurie à la roulette, du betting au baccara, ça s'intitule : « la grande société. » Société de pontes et de maquignons, je veux bien!

TONY, riant.

Il y a de ça! Mais ils m'amuse, que veux-tu!

HENRI.

Eh bien, moi, ils m'ennuient. Voilà la différence.

TONY.

Marguerite, aussi?

HENRI.

Ah! tu m'embarrasses!... Je la trouve modifiée, c'est vrai;... mais...

TONY.

A son désavantage? Allons, sois franc, et dis-le lui; là voilà.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGUERITE, puis JULIETTE.

MARGUERITE, façons familières et assurées. Elle vient du salon de gauche. — A Henri.

Tiens! vous êtes là. Bonjour, vous.

Elle lui tend la main.

HENRI.

Madame...

TONY.

Ne lui donne pas la main!

MARGUERITE.

Il ne l'a pas mérité?

TONY.

Si tu l'avais entendu accommoder nos amis, la maison, et toi-même!...

MARGUERITE.

Au fait, j'oubliais que je suis furieuse. (A Henri.) Vous m'avez joliment « lâchée, » vous, hier soir!

HENRI.

Hier soir, madame?

MARGUERITE.

Au bal de Deauville. Je vous garde mes valse; c'était convenu, et vous ne venez pas! Quelle excuse avez-vous, hein?

HENRI, plaisamment.

Je n'ose vraiment pas vous la dire.

MARGUERITE.

Vous avez oublié? Vous êtes encore gracieux d'en convenir! Quel sauvage! Tant pis pour vous, du reste : on a soupé jusqu'à sept heures du matin!

TONY, plaisamment.

Si tu crois l'accabler! Mais, ma chère, toute cette... dissipation scandalise monsieur!

MARGUERITE.

C'est vrai, dites?

TONY.

Il a trop fréquenté de missionnaires, en ses voyages.

MARGUERITE.

Vous faites votre salut, alors? — Moi, je fais fortune, c'est plus sûr. (Jetant dans une coupe billets de banque et monnaie d'or.) Voyez ce que je viens de « lever » à mes invités. C'est honteux, pour une maîtresse de maison, hein? Aussi, demain, j'emène tout le monde déjeuner à Dives, chez la mère Lorémois. Nous y allons tous, à âne, en bande; c'est arrangé. (A Henri.) Je vous invite, et si vous ne venez pas, parole d'honneur, je me brouille tout à fait avec vous.

TONY, contrarié.

Sapristi !

MARGUERITE.

Quoi ?

TONY.

Recule ta partie de quarante-huit heures.

MARGUERITE.

Ah bien, non !... Tu t'y prends trop tard. Pourquoi, du reste ?

TONY.

C'est que je serai à Paris demain,

HENRI, étonné.

Tu t'en vas, quand ta femme... ?

TONY.

Eh bien ?

MARGUERITE, se moquant d'Henri.

Vous venez vraiment d'Orient, vous, mon cher ! Ça m'a l'air d'être encore plus loin que Pontoise.

HENRI.

Pardon.

MARGUERITE, raillant.

Il n'y a pas d'offense ! Informez-vous au moins : rien de plus correct. Au surplus, votre ami a sans doute, quelque intérêt sérieux qui l'appelle à Paris. (A Tony.) Eh ?

TONY.

Je suis engagé aux courses du Vésinet.

MARGUERITE, à Henri.

Vous voyez !... N'y a-t-il pas aussi, une première demain ? Aux Bouffes, oui, j'ai lu ça. Un début.

même! (A Tony.) Est-ce que là aussi, tu as des... engagements?

TONY, à mi-voix.

Que supposes-tu?

MARGUERITE, avec bonhomie indifférente.

Je suppose que tu prends le train de minuit. As-tu donné tes ordres?

TONY, à mi-voix.

Voyons... voyons, Marguerite, ça t'est égal, hein?

MARGUERITE.

S'il en était autrement, je te le dirais, sois tranquille!

TONY, plus bas.

Voilà comme je t'aime.

MARGUERITE, raillant.

Marquis, vous m'honorez infiniment!

TONY.

Si je restais pourtant?

MARGUERITE, avec un petit mouvement d'épaules.

Va donc t'amuser, va! (A Henri.) Puisqu'il s'en va, puis-je compter sur vous demain, monsieur de Luc?

HENRI.

Absolument, madame.

MARGUERITE, lui tendant la main.

Je me raccommode avec vous. Nous ferons les honneurs à nous deux.

TONY, prenant le bras d'Henri pour l'entraîner vers le salon de jeu.

Tu ne t'embêtes pas, toi! (A Juliette entrée depuis

un moment.) Les pontes sont toujours dans le marasme?

JULIETTE.

Non ; la chance a tourné.

TONY, donnant la main à Marguerite.

Alors, à après-demain. (Entraînant Henri.) Viens voir ça un moment, tu masqueras ma retraite.

Henri et Tony sortent à gauche.

SCÈNE X

JULIETTE, MARGUERITE.

Dès qu'Henri et Tony ont disparu, Marguerite qui se croit seule, change de physionomie, et porte son mouchoir à ses yeux. Juliette, qui l'observe, s'approche et lui prend la main.

MARGUERITE, réagissant.

Toi !...

JULIETTE.

Tu pleures ?

MARGUERITE.

Les nerfs... (Un éclair.) L'orage.

JULIETTE.

Tu te défies de moi ?

MARGUERITE, l'embrassant.

Je t'inquiète ?

JULIETTE.

Je me demande pourquoi tu te ressembles si peu depuis qu'Henri vient chez toi...

MARGUERITE, lui saisissant la main.

Que ma vie soit perdue, passe ! Mais qu'il gâche définitivement la sienne, à cause de moi ? Non ! Rien ne me coûtera pour lui éviter ce malheur !

JULIETTE.

Tu crois qu'il t'aime encore ?

MARGUERITE.

Je le sens ; je le sais. Mais je sais aussi qu'il a horreur des femmes, dont il m'est aisé de singer les façons. Déjà, il se dérobe à Tony, qui s'obstine à l'attirer ici. Encore un effort de ma part, Henri disparaîtra, et libéré des influences du passé, il se constituera le bonheur que je lui souhaite ardemment !

JULIETTE.

Toi !... Tu l'aimes toujours !

MARGUERITE, comme épouvantée.

Non !

JULIETTE.

On le voit.

MARGUERITE.

Qui ? Henri ?

JULIETTE.

Non, mais d'autres.

MARGUERITE.

D'autres ? Ça m'est égal, qu'il n'en sache rien, lui ; cela seul me touche.

JULIETTE.

Tu avoues donc ?

MARGUERITE.

Bon, l'a-t-on pas voulu ? Pas plus que les autres

jeunes filles de ma condition, je n'ai choisi mon fiancé. Mon père m'a amené Henri, je l'ai aimé; il fallait s'y attendre. Plus tard, on nous a séparés. Tu en peux témoigner, je me suis résignée à rester près de mon père, voulant me consacrer à lui. Hélas! je m'aperçus trop vite, qu'on envahissait sa maison; la maison de mon enfance. J'y étais de trop; je gênaï! J'essayai de dominer ma tristesse. Mais les enfants ont des jalousies clairvoyantes. Malgré ma volonté, et avec quelle douleur!... je vis... de laides choses, si cruelles qu'à la fin, devant certaines profanations de la mémoire de ma mère, je n'eus plus qu'une aspiration : m'en aller!... Oh! m'en aller à tout prix. C'est alors que Tony se déclara. Je le croyais sensible et bon; je lui dis tout...

JULIETTE.

Tout? — Qu'Henri avait dû t'épouser?

MARGUERITE.

Dame!... — Que crois-tu donc? Que j'aie gardé une arrière-pensée? Non. Je te le jure, je n'ai jamais demandé qu'à triompher du penchant qu'on m'a mis au cœur. Tu peux m'en croire, Juliette, je me suis mariée, fermement résolue à me laisser absorber par celui qui m'affranchissait des contacts odieux du foyer paternel. Par gratitude, ensuite, je lui vouai le meilleur de moi, fermant volontairement les yeux sur ce qui, de sa nature, de son éducation, heurtait mes délicatesses, provoquait mes répugnances; me donnant, me livrant, voulant m'attacher quand même!

JULIETTE.

Pauvre fille!

MARGUERITE.

Tu l'as vu ; c'est lui qui s'est lassé, au risque de me renvoyer, de me rendre à ce premier amour, que je combattais de toutes mes forces. Je ne me suis même pas plainte ; quand mon mari m'a imposé la fréquentation de gens dont la facilité de mœurs me révolte jusqu'à l'écœurement.

JULIETTE.

Ses maîtresses ?

MARGUERITE.

Il y en a une là. Que veux-tu ! Il ne sent pas, il ne sait pas !

JULIETTE.

Mais, il sait puisque tu le lui as dit, que M. de Luc a été ton fiancé. Pourquoi te l'amène-t-il ?

MARGUERITE..

Tant mieux !

JULIETTE.

Hein !

MARGUERITE.

Oui, c'est tant mieux qu'Henri me retrouve dans ce milieu qui le blesse. Il m'y croit acclimatée, et je m'efforce de le maintenir dans cette idée... Déjà, je lui fais pitié ; ce n'est pas assez. Au risque de son mépris final, je ferai en sorte qu'il se détache de mon souvenir, et se lie ailleurs !

JULIETTE.

Marguerite !

MARGUERITE.

Je l'aime et veux qu'il soit heureux !... Le reste n'est rien pour moi !

Elle termine sur un sanglot. Juliette l'attire dans ses bras. — Durant cette scène, l'orage s'est rapproché. On entend la pluie fouetter sous le vent. — Eclairs et tonnerre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, PIERRE, puis ANTOINE.

PIERRE, venant de gauche, apportant un manteau de femme.

Vite, Juliette, rentrons. Le temps se gâte tout à fait.

MARGUERITE.

Patientez un moment.

PIERRE.

En passant sous la galerie, nous n'attraperons pas une goutte d'eau.

MARGUERITE.

Et les autres ?

PIERRE.

Les joyeux pontes ? Ils partent ou sont partis, dans toutes les voitures qu'on a pu réquisitionner. Ne vous inquiétez pas ; ils sont très gais. Viens-tu, Juliette ?

JULIETTE, embrassant Marguerite.

Bonsoir.

PIERRE, remontant avec elle.

Dites donc : vous nous dispensez de la cavalcade à âne de demain ?

MARGUERITE.

Si je pouvais m'en dispenser moi-même!...

PIERRE.

Pourquoi, alors?...

JULIETTE.

Laisse-la. Elle a son idée.

MARGUERITE, sur la galerie, à Antoine.

Eclairez.

JULIETTE.

Pas la peine. Je connais le chemin... Viens, Pierre.

Elle disparaît.

MARGUERITE, sur un éclair.

Ah! quel temps! C'est épouvantable!

SCÈNE XII

MARGUERITE, sur la galerie, ANTOINE, en scène,
puis HENRI.

HENRI, venant de gauche.

Mon pardessus, je vous prie.

ANTOINE, disparaissant un moment à droite.

Je le donne à monsieur.

MARGUERITE, la tête levée à droite.

Bonsoir.

HENRI, seul en scène, avec un regard vers elle.

Pauvre fille! qu'en a-t-on fait! (A Antoine qui lui rapporte le paletot.) C'est cela; donnez.

MARGUERITE, qui s'est retournée.

Lui... (Déterminée.) Allons!

HENRI, refusant de se laisser aider par Antoine.

Inutile; merci. (A lui-même.) Autant ne pas la voir.

MARGUERITE, descendant.

On vous a procuré une voiture?

HENRI.

Pas besoin, madame.

MARGUERITE, avec un regard interrogateur à Antoine.

Permettez...

ANTOINE.

Il n'y en a plus, madame.

MARGUERITE.

Le coupé?

ANTOINE.

Après avoir conduit M. le marquis au train, il a dû retourner à la remise.

MARGUERITE, à Henri.

Vous n'avez donc pas trouvé place avec les Autres?

Antoine se retire.

HENRI, affectant de plaisanter.

Sauf sur les genoux d'une anglaise, mais ne lui ayant pas été présenté!... — Bonsoir, madame.

MARGUERITE.

Attendez au moins que la pluie cesse un peu.

HENRI.

En quelques minutes, je suis chez ma sœur. D'ailleurs, j'en ai vu et reçu bien d'autres!

MARGUERITE.

L'orage est déchaîné!

HENRI.

Je ne déteste pas.

MARGUERITE.

Contemplez-le d'ici; mais ne me donnez pas l'inquiétude de vous savoir dehors en ce moment. Une tasse de thé?

HENRI.

Non, je tiens à dormir... à demain.

MARGUERITE, railleuse.

Ah! ça... monsieur de Luc...

HENRI.

Madame?

MARGUERITE.

Est-ce que je vous fais peur?

HENRI.

Plaît-il?

MARGUERITE.

Non? Tant mieux. Car, puisque l'occasion se rencontre,... — je la cherchais, j'en conviens!... — une question, voulez-vous?

HENRI.

A quel sujet?

MARGUERITE.

Vous vous en doutez bien!

HENRI.

Assurément non.

MARGUERITE.

Les nuances vous échappent, monsieur de Luc!

HENRI.

Excusez-moi, madame.

MARGUERITE.

Eh bien, je précise... Mais serez-vous tout à fait franc ?

HENRI.

Si vous le souhaitez.

MARGUERITE.

J'y compte.

HENRI.

Soit.

MARGUERITE.

Eh bien, dis-je, il me souvient parfois d'un temps...

HENRI, l'interrompant, ému.

Ecoutez, madame...

MARGUERITE.

Attendez donc ! Vous ne savez pas de quel temps je veux parler.. C'est du temps où vous me faisiez la cour.

HENRI.

Madame !...

MARGUERITE, railleuse.

Je vous scandalise ? Pourtant, vous en aviez toute permission : nous étions fiancés en ce temps-là.

HENRI.

Il est loin, ce temps, et je pense qu'il convient à tous deux, de ne pas le rappeler.

MARGUERITE, très légèrement.

J'appréhende bien un peu, que mon amour-propre en souffre ; mais, bah ! les femmes sont curieu-

ses, et je voudrais savoir de vous, si vous étiez sincère, alors, eh ?...

HENRI, concentré.

Ne l'étiez-vous pas, vous ?

MARGUERITE, riant.

Ah ! bien trop ! Plutôt nigaude, avec mes émotions de pensionnaire que je ne songeais pas à dissimuler... Ça devait vous amuser, pas vrai ?

HENRI, atterré.

Moi ?

MARGUERITE.

Je vous donne l'exemple : convenez-en !.. Croirez-vous que je découvre encore, entre les feuillets de vieux paroissiens, des fleurettes fanées qui devaient fixer à jamais, des souvenirs... gracieux ? Est-on bête !.. — Et ces furtifs serremments de main, qui, pour moi, équivalaient à de mémorables événements !.. Vous vous prêtiez d'ailleurs à ces niaiseries, avec une complaisance, dont je ne puis que vous savoir gré, mais qui ne me laissent pas moins confuse, en face de moi-même, tant je sens aujourd'hui que j'étais ridicule. Voyons : vous êtes-vous bien moqué de moi ? Dites...

HENRI.

Pauvre femme ! Qui sont les sots qui vous ont faussé le cœur à ce point !...

MARGUERITE, jouant la susceptibilité.

Ah bien !... Que vous prend-il ?

HENRI, s'éloignant.

Allez ! ne le demandez pas

Jeu de scène. Comme Henri, remonté pour prendre

son patelot, laissé sur un siège, tourne le dos, Marguerite change brusquement d'aspect : Anxieuse, espérant l'avoir découragé d'elle. Mais Henri se retourne, et Marguerite, faisant un dernier effort afin de continuer son rôle, éclate de rire.

MARGUERITE, riant.

Ah ! ah !

HENRI, indigné.

Vous riez ?

MARGUERITE, même jeu.

Ah ! non... non ! Il est impayable !...

HENRI, approchant, et d'une voix sourde, emportée.

J'avais tort d'accuser personne, c'est moi qui suis un sot, de vous avoir crue incapable d'avilir les seules choses qui honorent votre jeunesse.

MARGUERITE, même jeu.

Ah ! mais... mais !...

HENRI, tirant un papier jauni de sa poitrine.

Tenez ! voilà la lettre que vous m'envoyiez, le jour où votre digne père se jouait de ma bonne foi. Vous mentiez donc, en l'écrivant ? Vous étiez donc de connivence avec lui ? Si j'avais de la vanité, je vous dirais que je vous pardonne. Mais, non ! Ce n'est pas vrai ; non ! vous ne m'inspirez que de la colère et du... (Jetant par un mouvement furieux, la lettre déchirée aux pieds de Marguerite.) Le voilà, votre mensonge ; je vous devrai la plus grande douleur de ma vie ; adieu ; je vous déteste !

Il remonte.

MARGUERITE, éperdue, suffoquant.

Henri !... Henri !... (Elle défaille. Henri s'élance, et

la soutient.) C'est tout à l'heure que je mentais... (Essayant de se dégager.) Va-t'en... va-t'en; je n'ai jamais aimé que toi....

L'orage qui a grossi à mesure, éclate.

Bideau.

ACTE TROISIÈME

A Paris. — Quelques mois après. — Chez un ministre. Soirée dansante et officielle. Petit salon, ouvrant, au fond, sur des salons d'entrée. A gauche, porte sur les salles de bal. A droite, porte conduisant au dehors. A gauche, premier plan, cheminée avec feu, entourée de sièges. — A droite, tables à jeu préparées. — Tables avec journaux, brochures, etc. — L'éclairage est moindre que dans les salles du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, MADAME BULLSON, UN DOMESTIQUE.

Pierre et Madame Bullson entrent par la gauche. Ils viennent de valser et sont encore à demi enlacés. — Dans le salon du fond, groupes et passants. — On entend faiblement de la musique de danse.

MADAME BULLSON.

On étouffe là-dedans ! Et puis, on m'a fait tant danser !

PIERRE.

C'est qu'aussi vous valsez à ravir.

MADAME BULLSON.

Nô! pas de compliments! Je suis pas de vos Françaises, je suis un garçon.

PIERRE, avec un regard à son décolletage.

On ne dirait pas !...

MADAME BULLSON, pudique.

Dear ! ah !..

Un domestique paraît portant un plateau.

PIERRE.

Une glace; vous plaît-il?

MADAME BULLSON.

Yès. — (Le domestique passe.) Thank you. — Dites-moi: votre ami le marquis de Pont d'Ajol m'a invitée à son château du Berri.

PIERRE.

Pour les chasses. N'y manquez pas. Tony est officier de louveterie, et donne à cela, un éclat magnifique.

MADAME BULLSON.

Vous irez ?

PIERRE.

Oui.

MADAME BULLSON.

Avec votre femme?

PIERRE.

Certainement. Pourquoi?

MADAME BULLSON.

Est-ce que M. de Luc y sera ?

PIERRE.

Que vous importe, chère madame ?

MADAME BULLSON.

Oh ! vous me comprenez !

PIERRE.

Madame Bullson, vous allez compromettre votre part de paradis !

MADAME BULLSON.

La marquise me fait beaucoup de la peine. On ne peut la voir nulle part, sans ce monsieur.

PIERRE.

Eh bien !

MADAME BULLSON.

Shoking !

PIERRE.

Qu'est-ce que ça prouve ?

MADAME BULLSON.

Ça prouve?... Mais ça prouve... Oh ! vous me feriez dire des choses mauvaises !

PIERRE.

Diable ! on est vétilleux en Amérique !

MADAME BULLSON.

La moralité est beaucoup plus considérable !

PIERRE.

Plus court de le croire que d'y aller voir. Mais alors, vous n'irez donc pas en Berri ? Tant pis ! On s'amuse ferme, chez Tony.

MADAME BULLSON.

Je sais !.. Aussi... j'irai tout de même ; mais j'aurai beaucoup de la peine ; parce que...

PIERRE, bas, voyant venir.

Pont d'Ajol ! Prenez garde !

SCÈNE II

LES MÊMES, TONY, JULIETTE.

Ils entrent de gauche venant de danser. Pendant que Juliette reprend son bouquet, Tony tombe sur le siège où il avait laissé son chapeau.

TONY.

Ouf !

PIERRE.

Vous en êtes là pour un tour de valse ? Vous baissez, Tony.

JULIETTE.

Et puis, il a biendiné !

TONY, riant.

Ah ! vous me calomniez, ma chère.

JULIETTE.

Au Café Angiais ; vous me l'avez dit.

TONY.

Un pari que j'avais perdu ; c'est vrai ; mais vous voyez que je n'ai rien oublié de mes devoirs, puisque je me suis arraché à ces agapes... cordiales ! pour amener ma femme au ministère. (A Pierre.) Au fait : vous n'avez pas entendu annoncer Henri ?

PIERRE.

M. de Luc ? Il doit venir ?

TONY.

Parbleu !

MADAME BULLSON, bas à Pierre.

Il me fait beaucoup de la peine !

PIERRE, bas.

C'est une fatalité dans ce ménage-là !

JULIETTE, à madame Bullson.

Je n'ai pas aperçu vos filles, chère madame. Elles sont là?...

MADAME BULLSON.

Nô ; parties le mois dernier.

JULIETTE.

Sans vous ?

MADAME BULLSON.

Yès : voir leur père.

TONY.

A New-York.

MADAME BULLSON.

Nô : l'une à Boston ; l'autre en Pologne.

TONY, bas, à Pierre.

Elles n'ont donc pas le même ?

PIERRE, bas.

Très seyant en Amérique.

JULIETTE.

Elles ne sont toujours pas mariées.

MADAME BULLSON.

... Peut-être !

TONY, plaisamment.

Allons ! Elles vous l'auraient écrit !

PIERRE, imitant madame Bullson.

Peut-être ! — Ah ! en Amérique, la moralité...

MADAME BULLSON.

Beaucoup plus considérable !

PIERRE.

Ça se voit bien !

TONY, très étonné en voyant entrer de droite Octave qui
achève de mettre ses gants.

Pas possible ! Vous, Larimé ; vous, au minis-
tère !

SCÈNE III

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, mélancolique.

Merci de vous en étonner, mon cher.

PIERRE.

Alors, vous vous ralliez ?

OCTAVE.

Que voulez-vous !... J'ai eu des contrariétés.

JULIETTE.

Au baccara ?

OCTAVE.

Ah ! Dieu, non ! C'est bien fini le baccara ! Non !
à Monte-Carlo...

PIERRE.

Ah ! le trente et quarante !

OCTAVE

Quel bête de jeu ! Tenez ! voilà encore un bête
de jeu !

JULIETTE.

Vous avez perdu ?

OCTAVE.

Hélas ! tout !...

TONY.

Fors l'honneur !

OCTAVE.

Eh ! eh ! — Pour en venir à solliciter une sous-préfecture, il faut bien que je mette mes convictions dans ma poche. — D'ailleurs, je n'y ai plus que ça, dans ma poche.

PIERRE, bas.

Ça ne doit pas l'embarrasser !

MADAME BULLSON.

Mais saurez-vous être sous-préfet ?

OCTAVE.

Je suis bachelier !

PIERRE.

Nous voilà tranquilles !

OCTAVE, mélancolique.

C'est égal ! quand je pense qu'il faudra toucher l'argent d'un gouvernement... qui n'a pas mes sympathies !...

JULIETTE, raillant à froid.

Désolant !

MADAME BULLSON, naïve.

Toucher de l'argent ? — Nô !

PIERRE, bas, à Octave.

Ces délicatesses échappent aux insulaires. (Lui serrant la main.) Courage !

OCTAVE.

Il en faut !... Et je ne sais qui me retient de boucler ma valise, pour m'en aller voir au loin, si la vie est aussi plate et décevante qu'en ce pays-ci !

TONY.

Les voyages ! Défiez-vous de ça, Larimé, croyez-m'en !

OCTAVE.

Belle caution !

JULIETTE.

Pourquoi ? M. de Pont d'Ajol a voyagé.

OCTAVE.

Pour sûr ! Je l'ai rencontré à Montmartre.

TONY, plaisant.

Vous auriez pu me rencontrer en Suisse, monsieur, et en Italie, par dessus le marché !

JULIETTE.

Son voyage de nocces.

TONY.

Parfaitement ! très gai ! — « Beau Rivage, le Grand-Hôtel, » table d'hôte, servie par des laquais allemands, déguisés en attachés d'ambassade, aux pattes près ! Et puis, les pics drus, les lacs bleus, parsemés d'Anglais congestionnés, et les bons musées... Oh ! les bons musées !

MADAME BULLSON.

Vous les connaissez ?

TONY.

Moi ! Jamais mis le pied !

PIERRE.

Pour qui le prenez-vous ! — En revanche, il sait tous les casinos ! Pas vrai, Tony ?

TONY.

Les cathédrales, s'il vous plaît ! — Tout comme un autre, en apercevant la première, je me suis dit : « Ah ! voilà une belle cathédrale ! »

JULIETTE.

Mais à la seconde ?...

TONY.

La seconde me parut fort belle aussi ! Seulement, à force, n'est-ce pas ?... Ça fait beaucoup !... beaucoup de cathédrales !

JULIETTE.

Misérable !...

TONY.

Oui ! moquez-vous. — Comme Marguerite, il aurait fallu tomber en pâmoison, devant la dentelle des mascarons ! — Ah ! elle n'y manquait pas. Elle me disait les dates ; ainsi !...

JULIETTE.

Ça vous gênait ?

TONY.

Au contraire ! quel plaisir ! — Et son petit précis historique, devant la fameuse tour où fut enfermé le fameux Malatesta des fameux Malatesti ! — D'un puissant intérêt, pour un homme du « boulevard ! »

JULIETTE.

Ah ! le fameux « boulevard ! »

TONY.

Laissez donc tranquille ! De la pose ! Qu'est-ce

que ça fait à personne le Malatesta des Malatesti ?
(A Pierre.) Ce n'est peut-être pas arrivé, seulement !

PIERRE.

Pourrais pas vous dire : je n'y étais pas.

MADAME BULLSON, à Pierre.

Stupide !

OCTAVE.

Allons, commençons nos courbettes. Où est-il
fourré, ce ministre ?

JULIETTE, remontant avec lui et Pierre.

Il était là.

MADAME BULLSON, à Tony.

Vous ne venez pas ?

TONY.

J'attends quelqu'un.

MADAME BULLSON, remontant, à part.

Stupide ! (voyant entrer l'Américain.) Ah ! quelle
surprise : mon mari !

TONY.

Enfin ! on en verra donc un !

SCÈNE IV

L'AMÉRICAIN, TONY, MADAME BULLSON.

MADAME BULLSON, à l'Américain, lui secouant la
main.

Bonjour, comment va votre femme ?

TONY.

Hein ?

MADAME BULLSON.

Quoi ?

TONY.

Vous disiez : « mon mari. »

MADAME BULLSON.

Yès. C'est le... attendez ! yès : le premier mari.
Oh ! le premier qui fait battre le cœur !... Souve-
nez-vous toujours ! N'est-ce pas, Tom ?

L'AMÉRICAIN, étonné.

Tom ?... (Rectifiant.) Nô : William.

MADAME BULLSON.

Eh ?... Yès ! (A Tony.) C'est le second mari ; mais
tout de même, le premier qui ait fait battre le
cœur, au point de quitter pour lui... (A l'Américain.)
Comment donc ?

L'AMÉRICAIN.

Arthur.

MADAME BULLSON.

Nô ! Arthur, celui pour qui je vous ai quitté,
William, mais celui que j'ai quitté pour vous ?...

L'AMÉRICAIN.

John.

MADAME BULLSON.

Yès ! — Oh !... Le premier qui fait battre le cœur.

TONY, l'imitant.

Souvenez-vous toujours !

MADAME BULLSON.

Ça vous fait rire ? Vous ne comprenez pas dans
le vieux continent. (A l'Américain.) Venez valser,
my dear. Ils ne comprennent pas dans le vieux
continent.

TONY, à Henri, qui paraît.

Eh ! arrive donc, toi. J'enrageais de ne pas te voir.

SCÈNE V

TONY, HENRI.

HENRI.

Pourquoi ?

TONY.

Un service à te demander. Tu te rappelles cette petite madame, qui jouait un jeu d'enfer, chez nous à Trouville ?

HENRI.

La princesse moldave ?

TONY.

Juste !... (sur un mouvement et riant.) Te voilà déjà monté sur tes grands chevaux ! Dieu que tu m'amuses avec tes airs pincés. Rassure-toi, puritain ; je ne réclame ta complaisance ni ta complicité. Au surplus, ce caprice est de l'histoire ancienne et je pense que Marguerite n'en a pas su le premier mot. Mais il paraît qu'il en est autrement du prince.

HENRI.

Il a des soupçons ?

TONY, gaîment.

Il en avait !... Mais au lieu de les conserver comme un sage, il a voulu les éclaircir..

HENRI.

Alors ?

TONY, riant.

Alors... il n'en a plus !

HENRI.

Ah ça!... tu es gris ?

TONY.

Moi ? Es-tu bête ? Faut-il pas trembler, parce que tout à l'heure, en arrivant ici, j'ai été informé qu'il se propose de me chercher noise ?

HENRI.

Prends garde !

TONY.

A quoi ?

HENRI.

Au retentissement d'une telle affaire.

TONY.

Si étrange que soit ce prince, je le suppose d'assez bonne compagnie pour imaginer un prétexte.

HENRI.

Et tu veux que je sois ton témoin ?

TONY.

Pas du tout ! Tu y ferais des façons. Non, écoute : lui et moi sommes abonnés de l'Opéra ; il compte m'y rencontrer ce soir...

HENRI.

Tu vas y aller ?

TONY.

Puis-je avoir l'air de me dérober ?

HENRI.

Tu as bien le droit d'être au ministère.

TONY.

Puisque m'y voilà. Mais quant à y rester... Allons !

je ne suis pas un pleutre ! et je pense si peu à me faire attendre, que deux de mes amis m'accompagneront au théâtre, de façon à ce qu'au jour, on en termine.

HENRI, impatient et voulant remonter.

En ce cas, arrange-toi.

TONY.

Ecoute !...

HENRI.

Eh ! je n'ai pas besoin de savoir !

TONY.

Si fait ! Il faut bien donner à Marguerite, une raison de mon départ. Tu lui diras d'ailleurs ce que tu voudras ; mais je te prie de te charger d'elle et de la ramener à la maison.

HENRI.

Moi ? Tu es fou !

TONY.

Parce que ?

HENRI, troublé.

Parce que... parce que...

TONY.

Ah ! dans ton intérêt, mon ami, défais-toi de la satanée manie d'exagérer toutes choses. Je t'en préviens, tu inclines au prudhomme : sois de ton monde, et de ton temps, que diable ! — Qu'y a-t-il en somme ? Une infidélité. Eh bien ! l'attrait du fruit défendu ; ça ne va plus loin. Quelle raison d'amplifier ces bagatelles ? Suis-je le premier, le seul, qui trompe un peu sa femme ? Eh ! mon cher, regarde autour de nous, et puisque l'on te demande

un service, rends-le d'abord, « tu feras après ta harangue » comme dit l'autre !

HENRI.

Je te le répète, arrange-toi. Pour rien au monde je ne veux avoir part à ce qui peut arriver.

TONY.

Eh ! que veux-tu qu'il arrive ?

HENRI.

Si cet homme te tuait ?

TONY.

Ne crains pas ! Je ne sais pas grand'chose, mais... (Avec un mouvement de poignet.) ce que je sais, je le sais bien !

HENRI.

Alors, c'est toi qui le tueras ?

TONY.

Pourquoi faire ?... Je ne lui en veux pas à ce brave homme. (Riant.) J'aurais bien mauvais caractère.

HENRI.

Ah ! tiens !...

TONY.

Eh ! laisse donc rire ; c'est plutôt amusant tout ça !... Il veut se battre ? A son aise !... L'honneur sera satisfait, voilà tout !

HENRI.

Tu trouves, toi ?

TONY.

Ne discutons pas là-dessus ! Nous ne nous entendrions pas. Et pourvu que tu ramènes Marguerite...

HENRI.

N'y compte pas.

TONY.

Allons ! Tu ne peux me laisser dans l'embarras ; tu vois que je suis pris de court.

HENRI.

Tant pis !

TONY, gouailleur.

Ah ça !... dis-moi donc, toi... Qui crains-tu de compromettre... ma femme, ou... toi ?

HENRI.

Que veux-tu dire ?

TONY, riant.

Ah ! tu es bien toujours le même !... Cachottier ! Je vois ce que c'est ; il y a quelque part, une belle fille, qui t'arracherait les yeux...

HENRI, oppressé.

Tôny !

TONY, même ton railleur.

Non ? Mieux que ça ? Une « chère madame » du monde *seyant* ? De nos amies peut-être ! Est-ce que je la connais, hein ?... (sur un mouvement.) Ah ! tu me croïs un peu trop de mon village aussi ! Où aimes-tu ? Personne ne s'en doute, et puisqu'aussi bien, tu ne vaux plus ni moins qu'un autre, tu as, nécessairement, quelque liaison... distinguée... Tant mieux ! Ce doit être une personne discrète ; dis-lui l'affaire, elle ne sera plus jalouse... Du reste, attends... (Appelant.) Marguerite... viens.

Marguerite a paru au fond, au bras d'un invité qui la salue et se retire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, à Henri.

Bonjour.

TONY.

Dis donc : je suis obligé de partir...

MARGUERITE.

Partons ; demande la voiture.

TONY.

Non ; j'en ai besoin.

MARGUERITE.

Sans moi ?

TONY.

Oui.

MARGUERITE.

Pourquoi ?

TONY, se penchant sur elle.

Tu es jalouse ?

MARGUERITE, froissée.

Tiens-toi, pour Dieu !

TONY, plaisamment.

A cause d'Henri ? Bah ! Il est de la maison. Du reste, il te dira ce qui m'oblige à te laisser. Et si je tarde à revenir, il te ramènera.

MARGUERITE.

Qui ?

TONY, un peu impatient.

Eh bien, Henri!

MARGUERITE, vivement.

Mais non!

TONY.

Qu'est-ce que ça fait ?

MARGUERITE.

Si tu ne le comprends pas...

TONY, susceptible.

Que signifient ces réticences ?

MARGUERITE.

Venue à ton bras, il me semble que...

TONY, haussant les épaules.

Ah ! oui ! l'opinion !... Je m'en moque.

MARGUERITE.

Cependant...

TONY, presque brutal.

Ah ! ça ! vas-tu pas me donner des leçons de conduite à présent ?...

MARGUERITE.

Mais...

TONY, violent.

Assez ! J'ai affaire. Bonsoir ! (sur un mouvement de Marguerite.) Eh ! tu es stupide !

Il remonte au fond.

MARGUERITE, les dents serrées.

Au fait ! puisqu'il le veut, partons, Henri, emmenez-moi.

HENRI.

Prenez garde..

MARGUERITE.

Que m'importe après tout !

HENRI.

Votre belle-mère.

MARGUERITE, concentrée.

Elle?... Ah ! si c'est pour moi qu'elle vient... Mais ne vous éloignez pas, mon ami ; je n'en puis plus!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, OCTAVE, INVITÉS, HORTENSE.

Hortense, Octave et des invités ont paru au fond. Octave, avec des jeunes gens, descend à la table de jeu. — Tony remonte à Hortense, qu'il aborde et entretient un moment dans le salon du fond.

OCTAVE.

Il est donc introuvable ce ministre ! (Aux jeunes gens.) Faisons-nous un écarté ? (Assentiment muet des jeunes gens.) Un écarté, à la bonne heure ! On défend son argent.

On s'installe. — Parieurs autour de la table où s'est assis Octave. — Deux dames, avec des cavaliers, descendant du salon du fond, en même temps qu'Hortense qui vient à Marguerite, restée à la cheminée. — Les deux dames se groupent au deuxième plan. — Henri rejoint les joueurs, semblant s'intéresser à la partie. Tony a disparu au fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins TONY.

HORTENSE.

Votre mari s'en va, Marguerite ?

MARGUERITE.

Vous voyez.

HORTENSE.

Quelle idée a-t-il de vous laisser seule ?

MARGUERITE.

Je ne le questionne jamais.

HORTENSE.

J'ai la voiture de votre père, je vous ramènerai.

MARGUERITE.

Je vous remercie ; c'est inutile.

HORTENSE, qui a examiné les joueurs.

N'est-ce pas M. de Luc que j'aperçois là ?

MARGUERITE.

En effet. Voulez-vous que je vous le présente ?

HORTENSE.

Ecoutez, Marguerite. Sachant vous rencontrer ici, j'ai tenu à venir, afin de causer librement avec vous. Vous plaît-il ?

MARGUERITE, tendue.

Pourquoi pas ?

HORTENSE.

Quelles que soient vos préventions à mon égard...

MARGUERITE.

Qui vous dit que j'en aie ?

HORTENSE.

Le regret que j'en éprouve. Je ne le vous reproche pas, c'est de tradition. Mon mariage vous a froissée. Il vous semble que je vous dérobe une part de l'affection paternelle, et quoi que je fasse, je ne serai jamais qu'une étrangère à vos yeux. Toutefois, ces préventions vont-elles jusqu'à m'interdire de m'inquiéter de votre père, et de vous avertir du chagrin que vous lui causez ?

MARGUERITE.

Il vous l'a dit ?

HORTENSE.

Ai-je besoin qu'il dise !...

MARGUERITE.

Ce n'est pas lui qui vous envoie ?

HORTENSE.

C'est de moi-même que je viens à vous, Marguerite.

MARGUERITE.

Et qu'y a-t-il en moi qui l'afflige ?

HORTENSE.

N'y eût-il que de vous savoir malheureuse !...

MARGUERITE, nerveuse.

Malheureuse ? — Rassurez-le, et vous-même, quittez ce souci, madame. Jamais je n'ai eu l'esprit plus libre, l'humeur plus calme, l'âme plus satisfaite. C'est que peu à peu, secouant les partis pris de mon éducation première, j'ai pu me rendre à la raison et apprécier sagement le sort qu'on m'a

fait. De quoi me plaindrais-je ? Je suis marquise, je suis riche ; le mari qu'on m'a choisi est un gentleman achevé, dont les succès divers lui valent un prestige qui rejaillit sur moi. Ses attelages sont cités dans les journaux de sport, il est président de son cercle et la plupart de ses maîtresses appartiennent à la meilleure société.

HORTENSE.

Marguerite !

MARGUERITE.

Ah ! je vous assure ; il me les amène et je m'y connais maintenant. D'ailleurs, tenez, en ce moment, j'ai lieu de croire qu'il va se battre pour l'une d'elles.

HORTENSE.

Prenez garde qu'un jour ce ne soit pour vous !

MARGUERITE.

Vous croyez qu'il me ferait cet honneur?... Ça me changerait, et j'en suis curieuse.

HORTENSE.

Vous m'épouvantez ! Votre amertume est pleine de révolte ; vous semblez décidée à braver l'opinion.

MARGUERITE.

Mon mari ne s'en soucie point ; moi non plus !

HORTENSE.

Songez-y pourtant ! Depuis votre retour de Trouville, on s'émeut de votre changement d'allures, de l'indépendance que vous affectez, des modifications survenues dans votre intérieur.

MARGUERITE.

Quels ? Dites.

HORTENSE.

Est-ce un défi?

MARGUERITE.

Si vous voulez.

HORTENSE.

Vous vous méprenez sur mes intentions, Marguerite. Je vous supplie, au contraire, de penser à votre famille.

MARGUERITE.

Vous en croyez-vous donc?

HORTENSE.

Il ne dépend pas de vous que j'en sois.

MARGUERITE.

Du moins, si vous vous croyez autorisée à parler en son nom; si vous vous attribuez le droit de reprendre ma conduite, précisez. Faut-il vous aider? Que me reproche-t-on? D'avoir fait mon amant de celui qu'on m'a refusé pour mari?

HORTENSE.

Taisez-vous!

MARGUERITE, animation contenue.

Bah! les mots sont des mots. Venons au fait! — C'est cela, n'est-ce pas? Eh bien! si c'était vrai; si, indignée, à la fin, d'avoir été sacrifiée aux uns, d'être méconnue, méprisée des autres, en dépit de mes efforts à me maintenir honnête fille d'abord, honnête femme ensuite; si, abîmée de dégoût, affolée de douleur, j'avais trouvé plus facile de suivre le courant où l'on m'a jetée malgré moi, les exemples qu'on a multipliés sous mes yeux; si je m'étais abandonnée enfin, à l'amour de celui qu'on

s'obstine à pousser sur mon chemin, qu'en pourriez-vous dire, madame, vous qui m'avez pris mon père et avez fait chasser le fiancé qu'on m'avait commandé d'aimer?

OCTAVE, jouant.

Atout!

Durant ce qui suit le jeu cesse. Les parieurs se partagent l'argent d'Octave qui s'est levé.

HORTENSE, qui s'est levée, sèchement.

Vous l'avez belle à m'insulter, puisque, pour votre père, je ne répondrai pas. Du moins, ne refusez pas un conseil.

MARGUERITE.

De vous? Je n'aurais garde! Vous êtes d'expérience!

HORTENSE.

Insolente!

MARGUERITE.

Votre bras, monsieur de Luc..

HORTENSE.

Pas d'éclat, je vous en conjure, pour vous, pour vous-même! Je vous cède la place. (A Octave.) Voulez-vous bien me conduire à ma voiture?

OCTAVE.

Certainement. Nous rencontrerons peut-être le ministre. — Mais quel bête de jeu! Tenez! voilà encore un bête de jeu!

Il remonte avec Hortense et les autres qui restent un moment en vue au fond.

SCÈNE IX

MARGUERITE, HENRI.

HENRI.

Qu'avez-vous?

MARGUERITE, fébrile.

Rien!

HENRI.

Que vous a-t-elle dit?

MARGUERITE.

Qu'importe!

HENRI.

On vous observe.

MARGUERITE.

Ça m'est égal. Que peut-on voir? Que je vous aime? C'est bien vrai, et je ne m'en cache plus. Je m'en vante plutôt. La considération de ces gens-là vaut-elle que je m'y arrête, moi qui ne vous ai rien sacrifié, quand vous me sacrifiez tout, quand je vous fais subir un martyre abominable?

HENRI.

Non!

MARGUERITE.

J'y vois clair, allez! Tout à l'heure encore, tandis que Tony me maltraitait, vous faisiez effort pour vous contenir. Et j'avais envie de vous crier : « Eh bien! que décidez-vous? »

HENRI.

Je n'ai rien à décider, Marguerite. Aujourd'hui, demain, toujours, je suis et demeure à vos ordres.

MARGUERITE, émue.

Que j'ai raison de vous aimer, Henri! Bah! laissons le passé; le présent seul compte. Prenons telles qu'il nous les donne, les heures furtives qui remettent mon cœur près du vôtre. Que le monde nous épie, nous condamne, tant pis! Sûrs de nous, appuyés l'un à l'autre, laissons dire et passons!...

Elle est tout près de lui, tenant ses mains. Juliette paraît au fond avec d'autres. Elle descend vivement en scène.

SCÈNE X

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Marguerite! ... (A Henri.) Vous savez que vous la perdez, vous?

MARGUERITE.

Bah! ne t'en mêle pas.

JULIETTE.

Si fait! C'est une mauvaise action, et je t'en défendrai, fût-ce contre toi-même!

MARGUERITE.

Tu prends trop de soin. Advienne que pourra. Je suis lasse d'hypocrisie.

JULIETTE.

Tu veux changer les soupçons en certitude?

MARGUERITE.

C'est plus franc!

JULIETTE, à Henri.

Ayez pitié d'elle, vous ! Evitez-lui l'affront final.
— Retournez en Orient ; il le faut !

MARGUERITE.

Jé ne veux pas !

JULIETTE, à Henri.

Si vous avez de l'honneur, songez du moins aux suites d'un éclat... Ah ! pour vous, elles sont simples, sans doute ! Un homme s'en tire toujours en se plaçant en face d'une épée. — Mais ses risques à elle : un procès flétrissant, la vengeance de son mari, une fin tragique, peut-être!...

HENRI, troublé.

Madame !

JULIETTE.

Eh ! que pourriez-vous pour l'en préserver !

MARGUERITE.

Ne l'écoutez pas, Henri ; je vous aime !

JULIETTE, amère.

Voilà le mot magique, qui excuse et ennoblit tout!... Elle vous aime, monsieur, et vous n'avez plus qu'à trahir l'ami qui vous serre la main. Courage ! Faites-vous son commensal, son confident. Il faut bien vous garder accès, dans la maison que vous déshonorez !

MARGUERITE.

Juliette !

JULIETTE.

Qu'as-tu à t'indigner ? C'est toi qui l'y condamnes ! Mais, dis-moi, quel prestige peut-il bien conserver à tes yeux ? Elle est ruinée, la tradition de

Sganarelle. Où donc le ridicule du mari trompé? C'est l'autre, au contraire, tiens, c'est lui que tu rends risible et misérable. C'est l'amant, ce Werther honteux et craintif, inquiet sur toutes choses, contraint de rester impassible et piteux devant ce mari qui, tantôt familier, tantôt brutal, cajole ou rudoie l'adorée. (A Henri.) Mais dites-lui donc, monsieur, dites-lui donc enfin, quelles révoltes, quelles humiliations, quelles fureurs vous lui dissimulez.

HENRI.

Ah!

JULIETTE.

Les voilà, vos amours! Un poème écœurant, plein de mensonges, de duplicités basses, de transes vulgaires, qui forcent à rougir en face l'un de l'autre, et amènent à des compromis dégradants!

MARGUERITE, à Henri.

Vous l'entendez?...

JULIETTE, à Henri.

Ne lui répondez pas. C'est assez de lâcheté!... Haut le cœur : Allez-vous en! (A Marguerite l'entraînant.) Viens. Je le veux. Je t'emmène! C'est avec mon mari et moi que tu partiras.

MARGUERITE, s'arrêtant.

Henri!

HENRI.

Aujourd'hui, demain; toujours, je suis et demeure à vos ordres.

Tableau. On entend l'orchestre.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Chez Henri. — Un petit salon. — Cabinet de garçon. — Cheminée. — Fenêtres avec amples tentures. Tapis, etc. — Au lever du rideau, Joseph introduit Octave

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, JOSEPH.

JOSEPH.

Entrez; entrez donc.

OCTAVE.

Que j'entre! que j'entre!... Mais M. de Luc est-il chez lui, ou n'y est-il pas?

JOSEPH.

On peut toujours le lui demander, pas vrai?

OCTAVE.

C'est parler d'or! Eh bien! demandez-le lui, mon garçon. Voilà ma carte.

JOSEPH.

Je ne connais pas encore ses habitudes, voyez-vous!

OCTAVE.

Bien, mon ami, bien! (A part.) Il m'embête, lui!

JOSEPH.

Il n'y a que deux jours que je suis ici.

OCTAVE.

Bon, mon garçon, bon! Mais allez; nous ne pouvons rester là tous les deux.

JOSEPH.

Je ne m'ennuyais pas... Du reste, voilà monsieur.

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Vous, monsieur Larimé. Excusez-moi. (A Joseph.) Allez.

Joseph sort.

SCÈNE III

OCTAVE, HENRI.

HENRI.

Qui me vaut votre visite, cher monsieur?

OCTAVE.

Une proposition, que je viens vous faire.

HENRI.

Dites.

OCTAVE.

Sachez d'abord que je suis nommé.

HENRI.

Nommé?

OCTAVE.

Sous-préfet. J'en ai eu l'avis ce matin.

HENRI.

Vous êtes satisfait?

OCTAVE.

Peuh!... Une concession à mes parents. Toute provisoire, entre nous; seul moyen de rentrer en grâce auprès d'eux, qui voulaient me faire interdire. J'évite la tuile, en me résignant à l'exil!

HENRI.

Loin?

OCTAVE.

A quatre heures de Paris, heureusement! J'ai encore de la chance, dans mon malheur. On m'envoie dans l'arrondissement où Pont d'Ajol a ses propriétés. Ça me sera une distraction, au moment des chasses.

HENRI.

Vous avez le temps de vous préparer.

OCTAVE.

Non pas! Il est sur son départ.

HENRI, étonné.

Déjà?

OCTAVE.

A cause de son affaire. (voyant qu'Henri ne comprend pas.) Son duel avec le prince moldave.

HENRI.

On s'est battu?

OCTAVE.

Avant-hier. Comment! vous ne savez pas; vous ne l'avez donc pas vu depuis la soirée ministérielle?

HENRI, frappé.

Non.

OCTAVE.

C'est une affaire bien malheureuse.

HENRI.

S'il va en Berri, c'est qu'il n'est pas blessé?

OCTAVE.

Lui, non; mais le prince. (sur un mouvement.) Ah! ce n'est pas la faute de Pont-d'Ajol. Comptant rester maître de conduire le combat, il voulait au contraire se laisser toucher... par respect humain. Il nous l'avait dit en partant. Légèrement, bien sûr! Mais l'autre, se ruant sur l'épée, en fou furieux, s'est enfoncé, comme un taureau qui voit rouge. Tony en était consterné. Pourtant, c'est encore le mieux qui pût arriver!

HENRI.

Le mieux?

OCTAVE.

Le prince devait tuer sa femme en rentrant.

HENRI.

Mon Dieu! Mais une fois rétabli...

OCTAVE.

Nulle crainte : elle a pris la fuite.

HENRI.

Sa famille l'a recueillie?

OCTAVE.

Du tout ! Son père l'a reniée, chassée avec éclat !

HENRI,

La malheureuse ! .

OCTAVE.

C'est des drôles de gens ! Toutefois, repoussée de toutes parts, l'infortunée est à jamais flétrie, perdue !

HENRI.

A vingt ans !...

OCTAVE.

N'est-ce pas ?... Mon Dieu ! je ne suis pas meilleur qu'un autre, et j'ai horreur de poser à la sensible ; mais... tout de même, ça me ferait quelque chose d'avoir ça sur le cœur... je crois !

HENRY.

Et Tony ?

OCTAVE.

En revenant déjeuner au Café Anglais... il m'a dit : « Je file en Berri. » Je ne serais même pas surpris que ça lui mît un peu de plomb dans les idées... Pour quelque temps du moins ;... Vous le connaissez !... — Quel dommage que vous ne puissiez le rejoindre. Vous l'auriez entretenu dans ces dispositions ; puisqu'aussi bien je vois que cette affaire vous impressionne.

HENRI, inquiet.

Beaucoup, j'en conviens. Mais, permettez-moi de vous demander d'où vous tenez que je n'aille pas en Berri ?

OCTAVE.

Est-ce qu'il y a doute ? En ce cas, je ferais une fausse démarche.

HENRI.

Comment?

OCTAVE.

Je suis venu sur le bruit de votre prochain départ. N'est-il pas vrai que vous rentriez dans la diplomatie?

HENRI, inquiet.

Qui vous l'a dit?

OCTAVE.

Votre tapissier.

HENRI, rassuré.

Ah!... le tapissier!

OCTAVE.

Qui est aussi le mien. Nous sommes en compte.

HENRI.

Aïe!

OCTAVE.

Du tout! Il m'a même obligé... en ami.

HENRI.

En « cher ami! »

OCTAVE.

Bah! que l'héritage de mon oncle vienne...

HENRI.

Vous avez un oncle...

OCTAVE.

Bien bas!... Seulement, voilà neuf ans qu'il est bien bas. Enfin! espérons tout de même, n'est-ce pas?

HENRI.

C'est affaire à vous... Quant à votre proposition?

OCTAVE.

Voici : — Afin d'avoir l'air de me ranger, de rompre avec l'existence boulevardière... mes parents y tiennent!... je vends ostensiblement mon mobilier : à l'hôtel des ventes, avec des affiches, grand colombier... Néanmoins, j'entends garder un pied à terre à Paris. Eh bien, s'il est vrai que vous partiez, je prendrai volontiers votre appartement, tel quel.

HENRI.

Savez-vous ce qu'il est?

OCTAVE.

Notre tapissier me l'a dit à peu près, et si vous me permettez de visiter...

HENRI.

C'est le moins, venez... (Voyant entrer Joseph qui lui fait des signes.) Pardon...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur...

HENRI, à Joseph, bas.

Qu'y a-t-il?

JOSEPH, bas.

Chut!

Il lui glisse une carte pliée.

HENRI, désignant la porte de droite, premier plan, ému,
bas.

Là?...

JOSEPH, bas.

Naturellement.

HENRI, haut.

Donnez de la lumière.

JOSEPH.

Déjà?... (clignant de l'œil.) Ah ! bon ! bon !...

Il sort, puis revient, rapportant une lampe, et ferme les grands rideaux de la fenêtre.

OCTAVE.

Vous avez là un précieux serviteur. Aussi, soyez tranquille, si nous traitons, je ne vous en priverai pas. Quant à l'examen de votre installation, ce sera pour une autre fois, je suppose?...

HENRI, empressé.

Si vous le voulez bien.

OCTAVE.

Comment donc!... C'est tout simple.

HENRI.

Le jour baisse...

OCTAVE.

Et aux lumières, on ne se rend pas compte. Parfaitement ! D'ailleurs, si j'ai bien compris, il n'est pas définitivement arrêté que vous partiez...

HENRI.

En effet, mais je vous fixerai par un mot.

OCTAVE.

C'est cela. Ne vous dérangez pas.

HENRI, insistant.

Permettez.

OCTAVE, avec réticence.

Laissez, mon cher monsieur. Entre jeunes gens,

ces choses-là se comprennent de reste ! Muet et aveugle ! A charge de revanche. Adieu.

JOSEPH, qui a apporté une lampe.

Je sors avec vous.

OCTAVE.

Enchanté !

Il sort suivi de Joseph.

SCÈNE V

HENRI, puis MARGUERITE.

Henri écoute un instant pour s'assurer du départ d'Octave.

— Il fait un geste de contrariété, et va vivement ouvrir à droite.

HENRI.

Venez.

MARGUERITE, voilée, craintive.

Vous êtes seul ?

HENRI.

Maintenant, oui... Que votre main tremble !... Rassurez-vous ; remettez-vous... Pour plus de sécurité, je vais éloigner ce domestique... Attendez un moment... (Il sort, disparaît, puis revient.) Il paraît qu'il est sorti ; tant mieux. (Venant s'asseoir sur un siège roulant et bas, près d'elle, qui est sur le canapé.) Voyons, mon amie...

MARGUERITE.

Que pensez-vous de ma venue, Henri ?

HENRI.

Je m'y attendais. Ce que vous a dit votre amie

Juliette vous a troublée. Vous n'avez pu attendre une nouvelle rencontre pour vous en expliquer, et bravant tout, vous êtes venue... Je le prévoyais, Marguerite... Eh bien ! je vous en conjure, secouez votre émotion ; pensez que je ne pouvais rien répondre, et oubliez ce que l'excès de son amitié lui a fait imaginer. Ce n'est pas vrai que je vous cache des révoltes, des humiliations, des colères. Tel j'étais, tel je reste... votre serviteur et votre ami. Rien n'est changé.

MARGUERITE.

Si fait, Henri. Votre générosité ne peut faire que je ne sois à bout de force.

HENRI.

Vous vous repentez de m'aimer ?

MARGUERITE, avec un élan.

Non ! Et je le dis sans remords ; sans crainte non plus, de vous laisser supposer que le cynisme de mon entourage m'ait gagnée. Mais plus vous m'êtes cher, plus je souffre de vous infliger une attitude qui vous diminue, un rôle qui blesse votre fierté.

HENRI.

Si je l'accepte ?

MARGUERITE.

Il m'est insupportable que vous poussiez l'abnégation jusque-là.

HENRI.

Que voulez-vous donc ?

MARGUERITE.

Je veux... Juliette vous l'a dit, je veux que vous me laissiez. (sur un mouvement et vivement.) Regardez-

moi dans les yeux. Vous ne me croyez pas lâche, n'est-ce pas ? Vous ne croyez pas que les risques dont Juliette m'a menacée, m'intimident ? Si j'étais seule en cause, je serais plutôt tentée d'aller au devant du danger... pour en finir !.. Mais de quelque façon qu'on en finisse, le résultat est le même pour nous : la séparation. — Eh bien ! je devance la crise et je vous le répète : « Laissez-moi !... »

HENRI.

Vous l'exigez ?

MARGUERITE.

Ah ! je n'exige pas, Henri, je vous supplie !

HENRI.

Est-ce la condition de votre repos ?

MARGUERITE.

C'est cela, oui ! — Délivrée des scrupules qui me torturent à votre sujet, j'aurai le courage de continuer ma vie grise et monotone, à peine éclairée des quelques jours de bonheur que je vous dois. Silencieuse et résignée, dans un coin de la maison indifférente et vide, j'attendrai de vieillir...

HENRI.

Et moi ?

MARGUERITE.

Vous, Henri ?

HENRI.

Que deviendrai-je ?

MARGUERITE.

Vous vous figurerez m'avoir retrouvée sur un navire qui ne pouvait nous isoler que durant la traversée. — Nous voilà au bout. Des servitudes nous réclament de côtés différents. Donnez-moi la

main, une dernière fois ; séparons-nous en nous cachant nos larmes, et suivez votre route qui peut encore être belle et féconde, utile à d'autres, et digne de votre caractère...

HENRI.

Sans vous ?

MARGUERITE.

Mon ami!...

HENRI.

Cachez-moi vos larmes, si vous voulez ; pour moi, je ne pourrais. D'ailleurs, qu'imaginer de cet avenir!... Un temps écoulé, j'oublierai n'est-ce pas ? Sur quoi le supposer ? Le passé est là. Je n'oublierai pas plus que vous. Jamais ! Vous le savez bien !.. Dès lors quel intérêt me proposer?... Qui sait ! Vous pensez peut-être, que, las de traîner dans la solitude, une mélancolie stérile, j'inclinerai à écouter les conseils de ce qu'on appelle la raison, et que j'essaierai quelque jour, de me constituer un semblant de foyer, en épousant une jeune fille quelconque... C'est cela ?

MARGUERITE.

Pourquoi pas ?

HENRI.

Et en retour de sa confiance, de sa naïve affection, que lui apporterai-je, à cette loyale enfant?... Une âme pleine de votre souvenir?.... Allons ! ce serait misérable, et vous ne croyez pas que j'en vienne là.

MARGUERITE.

Henri ?

HENRI, autre ton.

Non ! Je ne te quitterai pas ; non, je ne m'é-

loignerais pas de toi. Laissons de côté mes abnégations ; toutes sont faites, parce que je te les dois toutes et que rien ne saurait me coûter pour rester dans ton ombre !

MARGUERITE.

Il est pourtant bien impossible de prolonger la vie que nous menons.

HENRI.

Me suis-je plaint ?

MARGUERITE.

Je me plains, moi, parce que je ne puis consentir plus longtemps à ce que vous me fassiez litière de votre orgueil, parce que je ne veux pas que vous le mettiez sous mes pieds.

HENRI.

Ce que je ne veux pas, c'est me séparer de toi. Quoi qu'il puisse advenir maintenant, je te disputerai à la terre entière !

MARGUERITE.

Eh bien !... emmenez-moi.

HENRI.

Y consentirais-tu ?

MARGUERITE.

Si j'y consentirais !... Je ne m'illusionne pas, mon ami ! Que mon mari ait profané, avili le foyer, qu'aujourd'hui encore, il me fasse l'affront public de tuer à demi un malheureux, qu'il a bafoué sous mes yeux, en suis-je plus en droit de vous aimer ? Pourtant, il est au-dessus de ma volonté, de ne pas vous aimer, Henri. Que la loi, l'Eglise, le monde me condamnent, rien n'y fait. Je vous aime et ne

puis continuer de m'en cacher. Il faut que je secoue ma misère et que je m'évade d'une situation qui me dégrade. D'autres s'en affranchiraient en réclamant le divorce. Je m'y refuse ! Je refuse d'ameuter l'opinion, contre un homme, qu'à mon tour, je trahis ; je refuse de profiter des libéralités que mon père a fait insérer au contrat. Non ! pas de vilenies. J'abandonne tout, et tous ; partons!.. C'est facile : à l'issue des chasses, je resterai seule au château. Le jour même, attendez-moi, dans les ruines qui sont enclavées dans le parc, et puis... à la grâce de Dieu !

HENRI.

Vos mains, Marguerite, et répondez. Vous savez ce qui résultera de cet éclat ?

MARGUERITE.

Le déshonneur ; oui, je le sais.

HENRI.

Vous n'hésitez pas ?

MARGUERITE.

Non, si vous me le pardonnez, si vous vous sentez assez d'amour pour ne pas me le reprocher dans le secret de votre conscience.

HENRI.

Vous reprocher le sacrifice que vous me faites ? N'avez-vous pas compris que je n'osais vous le demander!..

MARGUERITE.

Soit ! Prenez-moi donc ; emportez-moi si loin qu'on nous ignore, Je vous appartiens tout entière ; soyez pour moi l'univers et l'éternité.

HENRI.

Marguerite !...

MARGUERITE.

Rien ne m'attache ici, puisque tout m'a trahie. Je me réfugie dans votre cœur ; faites de moi ce que vous voudrez. Je m'abandonne, en vous vouant ma reconnaissance. Je vous aime et je suis heureuse.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TONY.

VOIX DE TONY.

Eh ! bête ! inutile de m'annoncer.

HENRI, épouvanté.

Tony !... Comment est-il entré ? (Montrant la droite.) Vite ! (Il a couru à la porte du fond qu'il retient.) Trop tard !...

MARGUERITE.

Ah !...

Elle se cache derrière les rideaux de la fenêtre.

TONY, entrant.

Ah ça ! quelle espèce de jocrisse as-tu donc pour domestique à présent ?

HENRI, troublé.

Il est donc là ? Où l'as-tu vu ?

TONY.

Dans l'escalier, venant du dehors sans doute. Je l'ai rejoint comme il ouvrait ta porte. Il ne voulait pas me laisser entrer. Est-ce que je te dérange ?

HENRI, troublé.

Moi ? — Du tout. Pourquoi ?

TONY.

Je ne sais pas ; tu as l'air...

HENRI.

C'est que j'allais sortir.

TONY.

Donne-moi un moment. Tes étages m'ont coupé les jarrets, et j'ai un mot à te dire.

HENRI, prenant la lampe.

Je suis à toi ; par ici ; viens...

TONY.

Dans ta chambre ?

HENRI.

Prendre un paletot...

TONY.

Tout à l'heure ; j'en ai pour un moment... à moins que je ne te gêne.

HENRI.

Quelle idée !

Il repose la lampe.

Le cercle lumineux produit par l'abat-jour éclaire la base des rideaux de la fenêtre, sous lesquels paraissent le bas des jupes brodées et les pieds de Marguerite.

TONY, à lui-même, flairant autour de lui.

Ça sent terriblement bon ici. (Apercevant le bas des jupes.) Ah!...

HENRI, vivement.

Quoi ?

TONY, souriant.

Rien, rien, mon ami. (s'asseyant.) Tu permets ?

HENRI.

Eh bien ! dis ; je t'écoute.

Henri s'est assis au bord d'un siège, devant Tony, inquiet, énervé, prêt à s'interposer s'il faisait mine d'aller à la fenêtre.

TONY.

Voilà : — Je t'ai demandé de nous accompagner en Berri, pour les chasses, et tu n'as dit ni oui, ni non.

HENRI.

C'est que je n'étais pas fixé ; mais, définitivement, je ne peux pas.

TONY.

La raison ?

HENRI.

Je me propose de rentrer dans la diplomatie. Les démarches à faire me retiennent à Paris.

TONY.

Menteur !

HENRI.

Hein ?

TONY.

Belle recrue que ferait la diplomatie ! Si c'est avec cette habileté que tu espères enfoncez les cabinets européens, tu nous mettras en belle passe, toi ! — Eh ! tu te laisses percer à jour, mon pauvre ami ; poitrine : on voit tes cartes ! Je te demande la raison de ton refus, oui ; mais... la vraie.

HENRI.

Si je ne suis pas assez diplomate, tu l'es trop, toi.

TONY.

Démontre-moi ça, pour voir.

HENRI.

Tu en cherches trop long, et tu t'égares à vouloir lire, entre les lignes, ce qu'on n'y a pas mis. Je suis seul, sans attache, la vie du boulevard m'ennuie, faute de fournir un emploi à mes facultés quelconques, dès lors... Tu ris ?

TONY.

Ah ! donne-m'en permission, puisqu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que tu me dérites !

HENRI.

Mais...

TONY, gaïement.

Pas un traître mot ! Tu m'y forces ? Je vas te confondre. La raison qui t'empêche de venir avec nous, en Berri, est une raison... ou plutôt une déraison de cœur ! Dis donc le contraire !

HENRI.

Tony !

TONY.

Tu n'oses pas nier. Inutile de mentir, d'ailleurs ; je le sais. Oui, je connais le poème ! à l'héroïne près. Mais je la découvrirai.

HENRI.

De quoi te mêles-tu !

TONY.

Si séduisante qu'elle puisse être, je ne lui accorde pas le droit de t'enlever à nous.

HENRI.

Au fait, crois ce que tu voudras ; mais sois ménager d'un zèle dont je n'ai que faire.

TONY.

Ah ! permets ! A la soirée du ministère, ton ami-

tié m'a régala d'une mercuriale sterling ; je ne t'en veux pas ; mais c'est à mon tour, hein ?

HENRI.

Rompons là-dessus, je t'en prie !...

TONY.

Pas du tout ! Je veux t'emmener en Berri, te reprendre, te rendre à toi-même. Viens ; ces romans-là ne vivent que de points d'honneur imaginaires, d'excitations factices. Viens te calmer les nerfs ; le mirage se dissipera, et sorti du guêpier, nous te marierons à quelque bonne enfant, pimpante et de belle humeur, qui te guérira de ces turlutaines, d'un lamentable ridicule et niais.

HENRI.

Tu as fini ?

TONY.

Ma foi non !

HENRI,

Ah ! c'est que...

TONY

Bah ! rage à ton aise ; fâche-toi, si ça te soulage ; — c'est assez malin du reste ! — mais fâche-toi quand j'aurai tout dit. Pour moi, c'est un cas de conscience, et, puisque je sais, puisque... je vois ! je ferai mon métier de terre-neuve jusqu'au bout. — Tiens, supposons que je vous tienne là, ta maîtresse et toi ; supposons qu'elle et toi, vous m'entendiez. Eh bien, je vous dis : « Quelle issue à tout ça ? Et quelle existence ! Des rendez-vous incertains, contrariés, dangereux. Où ? Dans un fiacre, dont le cocher, mécontent de rouler des heures sans arrêt, a des ripostes équivoques, dont il faut ava-

ler la mortification, puisque la moindre contestation obligerait à décliner ses noms et qualités. Que d'appréhensions en surplus ! Le cheval qui peut s'abattre ou s'emballer, causer un accident entraînant procès-verbal, enquête, témoignage en justice. — Pour elle, se glisser dans un restaurant, la terrifie. Telle de ses connaissances peut la croiser dans l'escalier, qu'elle gravit haletante d'effroi. Pour toi, le plus mince détail, .. un gant, une ombrelle oubliés, sont autant de menaces poignantes, puisque la première chose que lui doive ta probité est le secret, coûte que coûte, au prix de tous les courages, même de toutes les lâchetés. Dites-vous donc : — « Je t'aime » dans ce cabinet particulier, dont la glace est couverte d'inscriptions licencieuses, dans cette chambre d'hôtel, où le cigare du dernier occupant a laissé de son rance parfum ! — Est-ce que l'amour peut tenir à ces vulgarités, à ces écœurements ? Tu le sens et tu en souffres ; mais sois-en sûr, la pauvre femme en est encore plus lasse que toi, et n'était le respect humain, il y a longtemps qu'elle aurait rompu. Qu'as-tu à dire à ça !

HENRI.

Rien. Tu vois : je ne réponds même plus.

TONY.

Parce que je t'ai cloué au mur !

HENRI.

Persuade-t-en si tu veux.

TONY.

Va, ne joue pas l'indifférence, la crispation de tes traits dit assez que tu ronges ton frein, au contraire. Tu es exaspéré, furieux.

HENRI.

Ah! cela, je l'avoue, par exemple!

TONY.

Tant mieux! C'est que j'ai touché juste. Sans rancune. Et puisque aussi bien, j'ai pitié de toi, je t'abandonne à tes réflexions. Tu m'as compris?... (Il lui tend la main. Voyant qu'Henri hésite, et riant.) Tu m'en veux? (Lui saisissant la main, l'attirant, et lui montrant le bas de jupe, sous le rideau. — A mi-voix.) Tiens!

HENRI, très troublé.

Ah!

TONY, bas.

Compliments, d'ailleurs! (Riant.) As-tu l'air assez bête! Il n'y a pas de quoi, nigaud. Le pied est charmant, et son mari la met fort bien!

HENRI.

Tony!...

TONY.

Je pars! Mais voyons! est-ce qu'on perd son avenir pour une femme! Aussi ne t'en crois pas quitte! La première chose que je vas faire, est de tout raconter à Marguerite! Ce qu'elle va se moquer de toi!... (Riant.) Tu ne l'auras pas volé! — Allons, je m'en vas, reste!... Non? Tu veux être sûr que je parte? — Eh bien! conduis-moi... Viens, grand vainqueur!...

Il sort conduit par Henri.

SCÈNE VII

MARGUERITE, puis HENRI.

Marguerite seule, relève le rideau, et paraît, pâle, terrifiée. — D'un pas chancelant, elle descend en scène, et tombe épuisée sur un siège.

MARGUERITE.

Ah! tout, plutôt que de vivre ainsi!...

Henri rentre et vient à elle.

HENRI, se mettant à ses pieds.

Nous partons?

MARGUERITE.

Vous êtes décidé?

HENRI.

Quand?

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

En Berri. — Ruines de Châteaubrun, chez Tony. — Salle, dont le plafond est à demi effondré. — Au fond, ouverture sur un balcon envahi par les ronces. — Au delà, l'horizon et la campagne en contre-bas. — A droite, deuxième plan, porte massive. — A gauche, autre porte. — Puis, à gauche, premier plan, une autre porte, petite, qui paraît condamnée. — Quelques fûts de colonnes, des pierres tombées, servant de sièges. — Sur une table, plaids, châles, couvertures de voyage, avec quelques sacs et nécessaires. Ici et là, appuyées au mur quelques carabines de louvetiers. Quelques sièges rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMESTIQUES, PIQUEURS, UNE FEMME DE
CHAMBRE, puis ANTOINE.

Au lever du rideau, domestiques et piqueurs groupés au fond, le dos au public, regardent au dehors. On entend vaguement, une voix, qui prononce un discours, dont on ne peut saisir les paroles. Sur la chute, murmures d'applaudissements et bravos.

ANTOINE, entrant de droite.

Qu'est-ce que vous faites là ?

LA FEMME DE CHAMBRE, sur le balcon.

On écoutait le discours du nouveau sous-préfet.

ANTOINE.

Le banquet va finir ; il s'agit maintenant de porter tout ça dans les voitures.

LA FEMME DE CHAMBRE.

On attelle ?

ANTONIE.

Tout à l'heure. Les chasseurs conduiront les invités en cortège à la gare, avec les fanfares, les meutes, tout le tremblement.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Dites donc, Antoine, avez-vous demandé à madame la marquise, si je puis aller voir mes parents ?

ANTOINE.

C'est entendu ; vous avez quelques jours.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Est-ce qu'il faudra la reprendre ici ?

ANTOINE.

Non. Vous suivrez directement sur Paris.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Qui la servira en mon absence ?

ANTOINE.

Les gens de la ferme.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Et quand est-ce que je puis partir ?

ANTOINE.

Dès qu'on sera en route pour le train. Préparez-vous. Sauf madame, il n'y aura plus personne au château, ce soir.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Et vous, Antoine ?

ANTOINE.

Moi, j'accompagne monsieur dans les domaines de ses collègues, où, selon l'usage, il va festoyer une quinzaine.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Encore ! Ça lui jouera un mauvais tour, à la fin !

ANTOINE.

Bah ! Il a de l'estomac !

LA FEMME DE CHAMBRE.

Peut-être bien ; mais, depuis l'affaire de la princesse moldave, il y a des quarts d'heure où la tête a l'air de déménager.

ANTOINE.

C'est ce qui le pousse à s'étourdir. Il en a reçu un coup. Ça m'étonne : ces gens-là ne sentent pas comme les autres.

LA FEMME DE CHAMBRE.

On se lève de table.

Durant ce qui précède, les autres domestiques ont emporté les bagages.

SCÈNE II

LES MÊMES, PIERRE, JULIETTE, DAMES,
INVITÉS, CHASSEURS.

LA FEMME DE CHAMBRE, à Juliette.

Madame a quelque chose là-dedans ?

JULIETTE.

Un châle. C'est cela. Merci. (Revenant à Pierre.)
Pour le surplus ; quand on voudra ; je suis prête...
Et toi ?

PIERRE.

Nous avons le temps : on fait un dernier tour en
forêt avant le départ. Mais, sois tranquille, je ne te
retarderai pas. Trop heureux de rentrer chez nous
et de nous retremper dans une atmosphère plus
saine.

JULIETTE.

Nous les laissons du moins en paix. Ces chasses
se sont passées mieux que je n'espérais.

PIERRE.

Comment donc ! Flirtation, champagne et bac-
cara ; « La fête » à fond de train ; du plaisir... à
grincer des dents !

JULIETTE.

C'est fini, va !

PIERRE.

Pour qui ? Pour nous ? Heureusement !

JULIETTE.

Pour eux.

PIERRE.

Jamais!

JULIETTE.

Pourquoi?

PIERRE.

Parce que ça ne se peut pas. Nous ne sommes plus au temps où Josué arrêta le soleil. C'était trop commode aussi! Aujourd'hui, ma chère, deux et deux font quatre à toute force, et malgré leurs dents, nos gens sont condamnés à récolter ce qu'ils ont semé. L'inflexible logique le veut ainsi; parce que c'est la justice, et peut-être... toute la justice!

JULIETTE.

Je te dis que j'ai sujet de croire au retour de la paix.

PIERRE.

Pourquoi pas à un rapprochement?

JULIETTE.

Qui sait? (Confidentielle.) Ecoute: M. de Luc a quitté définitivement Paris, il doit être embarqué!

PIERRE.

Tant pis!

JULIETTE.

Comment?

PIERRE.

« L'Exilé par amour! » Deuxième édition. Ça fend l'âme! Aussi, quel prestige conserve; le cher absent!... Tu crois que c'est fini? Bêta, ça marche, au contraire.

JULIETTE.

Tu es désespérant!

PIERRE.

Vois le journal de ce matin. Tu y liras que la princesse moldave vient de se cloîtrer aux Carmélites, en Espagne.

JULIETTE.

Pauvre femme ! C'est donc cela que Tony...

PIERRE.

Était si altéré à table !... Le remords !... S'il ne sait pas nager, ce remords-là !...

JULIETTE, affligée.

Pierre !...

PIERRE.

Laisse donc ! Ce sont des fous sinistres. Par hypertrophie d'orgueil, ils se prétendent au-dessus de la moralité commune, et la moralité commune, passant comme un raz de marée, les submerge et les disperse, imperturbable et triomphante ! (voyant venir. Autre ton.) Tiens ! il n'y a qu'une âme ingénue dans la bande. Ecoute-la.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARGUERITE, MADAME BULLSON,

QUELQUES DAMES, INVITÉS.

Ils entrent de droite.

MADAME BULLSON.

Tout en cette contrée a un caractère bienfaisant qui me saisit et me transforme. J'aimerais de m'y remarier...

PIERRE.

Encore !

MADAME BULLSON.

Pour de bon. En France, c'est pour de bon.

PIERRE.

Vous nous calomniez, chère madame.

MADAME BULLSON.

Moi, ce serait pour de bon cette fois. C'est que je suis revenue de bien des choses, et s'il se rencontrait quelqu'un qui fût revenu aussi de bien des choses... un vieux diplomate, par exemple. Vous n'auriez pas un vieux diplomate ?

PIERRE.

Pas sur moi, non.

MARGUERITE, souriant.

Poursuivons la visite, madame, puisque cela vous intéresse. Ceci était, je crois, la salle des gardes...

MADAME BULLSON, indiquant la porte du premier plan.

Où va-t-on par là ?

MARGUERITE, vivement.

Nulle part, à présent, je pense ; n'est-ce pas, Antoine ?

ANTOINE.

L'escalier qui montait à la plate-forme de la tour, a été détruit par la foudre.

JULIETTE.

Jusqu'en bas ?

ANTOINE.

Non, madame. Le bas est à peu près intact.

MADAME BULLSON.

Et cela conduit ?

ANTOINE.

A des souterrains, qui se prolongent sous les rochers, jusqu'au bord de la rivière.

MADAME BULLSON.

On doit y avoir peur ! Si nous descendions?...

MARGUERITE, vivement.

Non, non. On risque de glisser, de se déchirer.

ANTOINE.

D'ailleurs, on ne peut plus ouvrir de ce côté.

JULIETTE.

La clé est perdue ?

ANTOINE.

Non, madame. Elle a été laissée par mégarde dans la serrure, et ce n'est plus que de l'extérieur qu'on peut la faire fonctionner.

MARGUERITE, coupant court, à madame Bullson.

Quelques salles assez curieuses, subsistent par ici.

MADAME BULLSON.

Allons !

MARGUERITE.

Passez, mesdames...

JULIETTE.

Tes traits sont tirés ; tu paraiss nerveuse?...

MARGUERITE.

Un peu de fatigue.

PIERRE.

Dispensez-vous de la promenade en forêt.

JULIETTE.

Comme de la conduite à la gare.

MARGUERITE.

C'est aussi mon intention.

Elle sort avec Juliette, à gauche, deuxième plan, rejoignant madame Bullson et d'autres qui les ont précédées.

SCÈNE IV

PIERRE, OCTAVE, en costume de sous-préfet. Quelques invités et louvetiers au fond.

OCTAVE, à Pierre.

J'étais placé si loin de vous au banquet, que je n'ai pu vous serrer la main.

PIERRE.

Ce qui m'a privé de vous faire compliment du discours, dont vous nous avez régalés, en supplément de dessert. Diantre ! comme ça coule d'abondance !

OCTAVE.

Peu à peu, on acquiert le tour de main.

PIERRE.

Vous parlez souvent ?

OCTAVE.

Tout le temps. C'est la saison. Je suis arrivé dans la saison : les comices, les orphéons, les pompiers...

PIERRE.

Et les rosières !...

OCTAVE.

Mon Dieu ! ce n'est pas aussi brillant que dans la banlieue de Paris. Néanmoins, la statistique donne encore une moyenne satisfaisante. Mais, en dehors de ça, j'ai nombre de banquets, où il convient de mettre en relief le prestige de l'administration.

PIERRE.

Ah ! ça, est-ce que vous prenez vos fonctions au sérieux ?

OCTAVE.

Je ne l'aurais pas cru. Mais se sentir le premier... le maître... commander à tout un état-major de fonctionnaires... être l'arbitre, enfin, de populations... si intéressantes !... Ça fait quelque chose. Et puis, l'agriculture... la viticulture... l'arboriculture !... D'ailleurs, dans mes tournées — je fais beaucoup de tournées — je rencontre toujours des objets dignes de l'attention de l'administration. Même ici, ce vieux donjon... tenez !... très curieux, ce vieux donjon. Pur moyen-âge, hein ? Plein de souvenirs : la chevalerie... les châtelaines et leurs pages... les cours d'amour... et les croisades ! Je vois tout ça, moi.

SCÈNE V

LES MÊMES, TONY, en costume d'officier de l'ouvetterie.

TONY, un peu gris, entré de droite, depuis un moment.
Sans lunettes. Ah ! il a de bons yeux, Larimé.

C'était plutôt, je pense, quelque repaire de bandits qui dévastaient les alentours et détroussaient les voyageurs.

PIERRE.

Vous arrangez bien vos ancêtres !

TONY, riant.

Dans un pays où les femmes sont si... aimables, qui diable peut se vanter de descendre vraiment, de ceux dont il continue la race ?

OCTAVE, choqué.

Ah ! mon cher marquis !

PIERRE.

Ma foi ! plus d'un contemporain légitimerait des doutes.

TONY, riant.

Faut-il mettre ça dans ma poche ?

PIERRE.

Je ne vous en empêche pas, Tony.

TONY.

Bah ! Du reste les hôtes de ces ruines ne me touchent en rien. La propriété est un bien d'émigré, que mon grand-père maternel a reçu en acquit de je ne sais quelles fournitures sous le Consulat. Ce machin-là était enclavé dans le parc, et il y a longtemps que je l'aurais fait raser, n'était que ça tient comme le diable. Il faudrait y mettre la mine.

OCTAVE.

L'administration le permettrait-elle ? N'est-il pas classé dans les monuments historiques ?

TONY.

Vous devez le savoir mieux que moi, monsieur

le sous-préfet. Toutefois l'administration ferait aussi bien de me préserver des vagabonds, qui s'y faufilent et viennent marauder, jusque sous les fenêtres du château.

OCTAVE.

Je prends note, cher ami ! La gendarmerie aura mes ordres.

TONY.

Ne dérangez pas ces braves gens. De la plateforme, on les voit venir de deux lieues et l'éveil donné, mes gaillards décampent (indiquant la petite porte de gauche, premier plan.) par les souterrains, où l'administration ne saurait s'aventurer. (Écoutant.) Qui donc est par là ?

PIERRE.

Ces dames ont désiré visiter l'autre partie des ruines.

TONY.

Si l'on veut faire un tour en forêt, il ne faut pas qu'elles s'attardent.

PIERRE.

Je vais les prévenir.

Il sort à gauche.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins PIERRE.

OCTAVE.

Ainsi, ce n'est pas fini pour vous ?

TONY.

Nous allons fêter Saint-Hubert, de château en château.

OCTAVE.

A table?

TONY.

Que voulez-vous ? Ça tue le temps ; ça empêche de penser !

OCTAVE.

Plaignez-vous ! Marquis et surtout millionnaire !...

TONY, avec amertume.

Ah ! je le sais !... puisque du premier janvier à la Saint Sylvestre, je n'ai eu de ma vie d'autre sujet de m'enorgueillir.

OCTAVE.

Qu'est-ce que vous avez, cher ami ? Ah ! oui ! le journal de ce matin...

TONY.

Vous avez lu ?... (Avec un geste d'ennui.) Ah !...

OCTAVE.

Voyons, voyons, Tony ! Que diable !

TONY, avec amertume.

Oui, oui : millionnaire et marquis ! — Allez ! cela ne fait pas qu'on s'endorme, quand les autres reposent.

OCTAVE.

Que diable, Tony ! voyons !...

TONY.

Vous avez raison ; ne parlons pas de ça ! Il n'y a rien de plus bête !

OCTAVE.

Ce qui est bête, c'est ce prince. Il aimait donc sa femme ?

TONY.

Lui ? Pas du tout.

OCTAVE.

Comprends pas alors.

TONY.

Et la galerie ?...

OCTAVE.

Il pouvait si bien divorcer !

TONY.

Il se serait fait blaguer à son cercle. Je le comprends très bien, au contraire. Mais c'est la princesse, qui me passe, avec son idée saugrenue de s'enterrer vivante !... Ça me donne un joli cachet à moi, vrai !...

OCTAVE.

Ne vous frappez pas, Tony. Ah ! si M. de Luc était venu ! Il aurait su vous remonter le moral, lui !

TONY.

Henri ? Je n'ai pu l'arracher à son Paris.

OCTAVE.

Je puis bien vous affirmer qu'il n'y est plus, par exemple !

TONY.

Depuis quand ?

OCTAVE.

Trois semaines au moins.

TONY.

Comment le savez-vous ?

OCTAVE.

Il m'a cédé son installation, dont je fais un pied-à-terre.

TONY.

Tiens !...

OCTAVE.

Puisqu'il rentre dans la diplomatie.

TONY, riant.

Vous donnez là-dedans ?

OCTAVE.

Il me l'a dit.

TONY.

Il faut bien qu'il dise quelque chose !... La vérité est qu'il s'est fourré dans un guépier ridicule. De nature en dedans, enclin à tourner au grave, à poétiser à outrance, ce qui pour vous et moi, ne serait qu'une aventure courante, il s'est laissé engluier, par je ne sais quelle « chère madame » qui est en train de lui faire rater sa destinée.

OCTAVE.

Je m'en doutais !

TONY, riant.

Je n'en doute plus. Quelques jours avant mon départ, j'ai failli la surprendre, en entrant trop vite chez lui. A peine eut-elle le temps de se blottir derrière un rideau. Et il faisait une tête, lui !... Je l'ai prêché tant que j'ai pu ; mais ça n'y a fait chaud ni froid. Il est capable d'avoir comploté quelque enlèvement, si démodé que ce soit aujourd'hui !

OCTAVE.

S'expatrier ? Au fait, on m'a dit qu'il s'efforçait

de rendre son avoir en quelque sorte, portatif. Mais c'est si grave!...

TONY.

Vous ne le connaissez pas!

OCTAVE.

En effet. Et je m'attendais si peu à cela, que je comptais le trouver chez vous, ce matin; car, j'aurais juré l'avoir aperçu hier soir.

TONY.

Où ça?

OCTAVE.

A Châteauroux. Comme je quittais la gare pour rentrer en ville, j'ai vu descendre de l'express de Paris, un jeune homme qui lui ressemblait tout à fait.

TONY.

Si c'est lui, il faudrait que faute d'indications à l'hôtel, il eût manqué le train correspondant de ce matin, pour venir ici. Mais, pourquoi viendrait-il?

OCTAVE.

Un retour de raison?

TONY.

Peuh!... quelque contretemps plutôt. Ces histoires-là en sont farcies. Alors, vous avez peut-être bien vu, il va nous arriver.

OCTAVE.

S'il en est ainsi, je vous prierai de me rendre un bon office.

TONY.

Quoi donc?

OCTAVE.

Lui restituer... quelque chose que j'ai trouvé chez lui.

TONY.

Soit. Qu'est-ce que c'est ?

OCTAVE.

Un bijou qui n'a peut-être pas grande valeur ; mais que je ne puis conserver, à cause de sa valeur quelconque. Or, il se peut que... (Appuyant.) *on* le cherche, ce bijou, avec une particulière anxiété et d'autre part, M. de Luc éprouverait peut-être de l'embarras, à le recevoir de moi, qui ne suis pas de ses intimes.

TONY.

Vous l'avez là ?

OCTAVE.

Oui, puisque je croyais trouver votre ami parmi vos convives.

TONY.

Donnez. Je me charge de la restitution.

OCTAVE, lui donnant une boucle d'oreille.

Voilà.

TONY, après examen.

Vos scrupules sont excessifs, mon cher. Ça ne va pas à deux louis. Modèle banal ; le bijou de tout le monde.

OCTAVE.

Alors, si on ne lui en parlait pas ?

TONY, hésitant.

Ma foi !... (Il fait le mouvement de le lui rendre, puis se ravise.) Au fait, non. J'ai idée de le taquiner un

peu. Je le lui ferai rendre par ma femme; nous verrons ce qu'il dira, le Tartufe!

OCTAVE.

Je n'y suis pour rien, Tony.

TONY.

N'ayez pas peur!... Ah! voilà ces dames, on va pouvoir monter en voiture.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARGUERITE, JULIETTE,
MADAME BULLSON, PIERRE, ANTOINE, etc.

MARGUERITE, à Antoine.

Est-on prêt?

ANTOINE.

Oui, madame, on peut descendre.

MADAME BULLSON, à Marguerite.

Vous ne venez pas, chère madame?

MARGUERITE.

Je vous demande permission de rentrer au château.

TONY.

Dis donc? (Quand elle s'est approchée, il lui présente la boucle d'oreille.) Prends cela, et...

MARGUERITE, simplement.

Tiens!... Tu l'as retrouvée?

TONY, atterré.

C'est à toi?

MARGUERITE.

Oui; je l'ai égarée la veille ou l'avant-veille de notre départ. Si tu avais songé à m'en parler, on ne l'aurait pas tant cherchée.

Elle remonte.

TONY, à lui-même, fureur concentrée.

C'est elle qui se cachait sous le rideau chez Henri!..

MARGUERITE, aux dames.

Je vous mets en voiture.

TONY, se maîtrisant.

Marguerite.

MARGUERITE, venant à lui, pendant qu'on sort à droite.

Quoi?

TONY.

Tu ne viens pas à la gare?

MARGUERITE.

Non.

TONY.

En ce cas, nous ne nous verrons de quinze jours. Seras-tu encore au château à ce moment?

MARGUERITE.

Je ne sais. Peut-être rentrerai-je à Paris.

TONY.

Me préviendras-tu?

MARGUERITE.

Où?

TONY.

En effet, j'ignore chez qui de mes collègues, je serai alors.

MARGUERITE.

Je laisserai un mot dans ma chambre.

TONY, l'observant.

Si je restais avec toi?

MARGUERITE, surprise, puis glaciale.

Eh?... (Léger temps.) Comme tu voudras.

TONY, déterminé.

Antoine.

ANTOINE.

Monsieur?

TONY.

Mon cheval?

ANTOINE.

On le tient en main, avec ceux de ces messieurs.

TONY.

Qu'ils prennent les devants.

MARGUERITE, anxieuse.

Tu restes?

TONY.

Non. Adieu. Va.

JULIETTE, qui attendait Marguerite.

Tu es toute pâle.

MARGUERITE, sortant avec elle.

Ce n'est rien.

TONY, à lui-même.

Larimé ne s'est pas trompé!... Henri est ici... Elle l'attend! Il vient la chercher! (Avec un mouvement furieux.) Ah! mais!... ils ne riront pas deux fois à mes dépens!...

ANTOINE, qui a pris la carabine de Tony.
Les ordres de monsieur?

TONY.

Rejoignez les autres tout à l'heure, et donnez-moi cela.

ANTOINE, lui donnant la carabine.
Elle est chargée.

TONY, sortant.
Je le sais, merci.

SCÈNE VIII

ANTOINE, seul.

On n'a rien oublié?

Il inspecte. — Fanfares extérieures. — Bruit de cavalcade et départ. Antoine sort et ferme la porte de droite. Le théâtre reste vide. Peu à peu la ligne d'horizon se teinte en rouge; c'est le coucher du soleil.

SCÈNE IX

HENRI, seul.

Après un moment, la porte de la tour (gauche, premier plan) s'ouvre lentement. Henri paraît, laissant la porte entr'ouverte et écoute. Les fanfares diminuent progressivement de sonorité, s'éloignant. — Henri va regarder au fond, en s'attachant à ne pas se mettre en vue de l'extérieur.

HENRI.

Ils disparaissent... Enfin!

Un silence.

SCÈNE X

HENRI, MARGUERITE.

Bruit de serrure à droite.

HENRI.

La voilà. (La porte s'ouvre. — Marguerite paraît, referme la porte et jette la clé sur la table.) Je ne vous attendais pas si tôt. Ils sont partis?

MARGUERITE.

Tous.

HENRI.

Vous suffoquez.

MARGUERITE.

Ça va passer; j'ai marché vite... Allons...

HENRI.

Reposez-vous un moment.

MARGUERITE.

Tout n'est-il pas préparé?

HENRI.

Si, tout. Mais en partant maintenant, nous risquons d'être aperçus de gens qui, même sans nous connaître, pourraient fournir des indications sur la direction que nous aurons prise. Tandis que dans peu, le soleil va disparaître. Le jour aura baissé, la lande sera déserte et nous pourrons passer en toute sécurité.

MARGUERITE.

C'est juste... Attendons.

HENRI.

Ne craignez rien, surtout.

MARGUERITE, lui donnant la main.

Est-ce que je tremble ?

HENRI.

Non. Je sais que vous êtes brave.

MARGUERITE.

C'est facile, quand on est résolu ; facile quand on ne laisse rien qui mérite un regret et quand le lendemain, quel qu'il soit, est la délivrance d'une situation insupportable.

HENRI.

C'est fini. A l'aube, nous serons sur le bâtiment qui nous jettera à l'autre bord de l'Océan. Maîtres de nous, alors ; libres, dans un coin paisible, où tout de nous sera ignoré, nous répudierons le cruel passé, en nous faisant une vie nouvelle. Y avez-vous confiance ?

MARGUERITE.

Oui, mon ami.

SCÈNE XI

LES MÊMES, TONY.

On frappe à droite.

HENRI.

Hein ?

VOIX DE TONY.

Henri...

MARGUERITE, épouvantée.

Lui !

VOIX DE TONY.

Henri. Je sais que vous êtes là.

MARGUERITE, éperdue, à Henri.

Partez. Ah ! oui, partez. (Montrant la porte de la tour.) Vous le pouvez, par là. La porte refermée, il ne saurait vous rejoindre. Je vous en conjure, Henri. Pour moi, pour moi !

HENRI, résistant.

Allons !... .

MARGUERITE.

S'il me trouve seule, il m'épargnera, ne fût-ce que par souci du scandale. S'il vous voit, l'orgueil l'aveuglera, et il vous tuera. Je vous en supplie à mains jointes, Henri, fuyez !

HENRI, de haut.

Fuir ?

MARGUERITE.

Par grâce !...

HENRI.

Quand un dangez vous menace ?

Se dégageant.

VOIX DE TONY.

Faut-il enfoncer la porte ?

MARGUERITE, éperdue, suppliante.

Henri !... Henri !

HENRI.

Laissez, pour Dieu!... (il se dégage tout à fait des mains de Marguerite, il va à la porte de droite qu'il ouvre. — Calme.) Entre.

Tony pénètre vivement, laissant la porte ouverte.

Puis, surpris de les trouver fermes et non terrifiés, il affecte de se posséder. Avec une sorte d'ostentation, il dégage son bras de la bricole de sa carabine, et pose l'arme sur la table. Puis, il fait un pas dans la direction de Marguerite, paraissant négliger Henri.

HENRI, lui barrant le passage.

C'est moi que tu appelais, me voilà.

TONY, avec un élan de colère qu'il maîtrise aussitôt, et affectant des façons dégagées.

Tu te trompes. Il n'y a ici qu'une affaire de ménage qui ne te regarde pas ; tiens-toi donc en repos.

Il veut passer.

HENRI, ferme.

C'est à moi que tu as affaire. Je ne décline aucune responsabilité, et je reconnais les droits, que la loi et le monde t'accordent. Tue-moi ou provoque-moi, c'est même chose ; mais finissons-en !

TONY.

Je n'ai rien à finir avec toi. Libre de tous liens, tu as suivi ta vocation de célibataire ; malheureusement, mieux édifié, je ne puis de nouveau te prêter à rire en te complimentant. Mais, si tant est que tu ne m'aies rien juré, toi, il en est autrement de cette femme, et puisqu'elle s'est écartée du droit chemin, il m'appartient de l'y ramener.

HENRI, très troublé.

Que prétends-tu faire ?

TONY, agitant la cravache qu'il tient à la main.
Tu le verras.

HENRI, affolé.

Tony !

TONY.

Elle est ma femme après tout ?

HENRI.

Elle a cessé de l'être. Je l'ai prise et je la garde !

TONY.

Eh ?...

HENRI.

Malgré toi ; malgré tout !

TONY, affectant de sourire.

Oui, tu t'efforces de détourner ma colère sur toi. C'est du moins d'un galant homme. Mais tu y perds ta peine. (Passant d'autorité.) Laisse-moi.

HENRI.

Ah ! Tony ! Prends garde ! Je t'offre ma vie, prends-la !

TONY, haussant les épaules.

Eh ! que veux-tu que j'en fasse !...

HENRI, hors de lui.

En ce cas, je ne connais plus rien. Ces quatre murs sont l'univers pour nous. Et si tant est que cette femme se soit jetée dans mes bras, par lassitude et dégoût de la vie que tu lui as faite, je serais le dernier des misérables de te l'abandonner.

TONY, furieux.

Tu me braves ?

HENRI.

Oui, je te brave, décidé à tout.

TONY.

Je vais être à toi ; mais à elle d'abord...

HENRI.

Je te le défends!...

TONY, le repoussant avec un cri de rage.

Ah !... (Il s'élançait à Marguerite et lui saisit le poignet.)
A genoux !

MARGUERITE, qui avait plié sous l'étreinte, se redresse.

Jamais !

HENRI, saisissant la carabine.

Tony!...

TONY, fou de rage et levant sa cravache.

A genoux!...

MARGUERITE, avec un cri, et cachant son visage de son bras libre.

Ah!...

HENRI, égaré.

Tu l'auras voulu !

Il épaule et tire.

MARGUERITE, affolée.

Ah!... non !

Tony chancelle et tombe. Consternation. Bruit extérieur. Voix, appels.

SCÈNE XII

LES MÊMES, TOUS.

HENRI.

Il la frappait sous mes yeux, je l'ai tué... Qu'on me juge !

Rideau.

FIN DU MARIAGE ROMPU

SON ALTESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

A

JULES CLARETIE

Son obligé et son ami

ÉDOUARD CADOL

PERSONNAGES

OLGA I^{re}, princesse régnante (20 ans).

BABECCA, dame d'honneur (24 ans).

PAUL THÉGHIKA, magnat (30 ans).

LE COMTE DOËRESCO, ministre (55 ans).

UN AMBASSADEUR ÉTRANGER (60 ans.)

LE COLONEL FRANCESCO OLDERNITZ, attaché militaire étranger (27 ans).

DAVIDOWITCH aide de camp de la princesse Olga.

UN HUISSIER du palais.

MAGNATS, OFFICIERS, AMBASSADEURS, DAMES,
SERVANTES.

Dans une principauté danubienne.

De nos jours.

SON ALTESSE

ACTE PREMIER

Une terrasse du palais. — A droite, quelques marches d'une galerie, devant une partie du palais. — A gauche, entrée d'un kiosque et massifs. — Au fond, balustrade, ouverte sur un double escalier descendant au parc. — Au lointain, la chaîne des Balkans, bornant une plaine étendue, où se dessinent les sinuosités du Danube. — Table, sièges appropriés, statues, plantes. — De la verdure un peu partout.

SCÈNE PREMIÈRE

DAVIDOWITCH, L'AMBASSADEUR, L'HUISSIER, LE COMTE DOÈRESKO.

Au lever du rideau, Davidowitch, accoudé à la balustrade, regarde distraitement au loin. — L'huissier attend près de la galerie. L'ambassadeur se promène, consultant sa montre.

L'HUISSIER, voyant venir, à l'ambassadeur.

Excellence, voici M. le ministre.

DOÉRESO, paraissant par la galerie, un portefeuille sous le bras.

Vous, mon cher ambassadeur? Rentré de congé?

L'AMBASSADEUR.

Cette nuit.

DOÉRESO.

Bravo! Permettez. (A l'huissier.) Qui est l'aide de camp de service?

L'HUISSIER.

Le major Davidowitch.

DAVIDOWITCH, avançant.

Présent, Excellence.

DOÉRESO.

Bonjour, major. Vous connaissez, je crois, le prince Pawlovitch Téghika?

DAVIDOWITCH.

Paul? Nous avons fait notre bachot ensemble...

DOÉRESO.

A Paris?

DAVIDOWITCH.

A Condorcet.

DOÉRESO.

Parfait. Eh bien, mon cher major, portez-vous aussitôt à l'arrivée de l'express-Orient, et, toute affaire cessante, amenez le prince au palais.

DAVIDOWITCH.

En tenue de voyage?

DOÉRESO.

Tel quel. Ordre de la princesse.

Davidowitch salue militairement, et sort par le double escalier, l'huissier qui a pris le portefeuille de Doéresco, est sorti par la galerie.

SCÈNE II

DOÉRESO, L'AMBASSADEUR.

DOÉRESO, à l'ambassadeur, en lui serrant la main.

Excusez-moi. Le dernier descendant d'une famille quasi-royale, réduit tout à coup, à une position précaire. Il convient d'aviser au sauvetage.

L'AMBASSADEUR.

Un Thégghika ?

DOÉRESO.

Le magnat Pawlowitch Thégghika, en effet!... — Et vous, mon cher ambassadeur, quelles nouvelles ?

L'AMBASSADEUR, un peu mélancolique.

Rentré cette nuit, je viens dès ce matin, solliciter audience de Son Altesse Sérénissime, afin de lui présenter mes lettres de rappel.

DOÉRESO.

Qu'arrive-t-il ?

L'AMBASSADEUR.

La princesse Olga, persistant à décliner la proposition d'épouser le candidat de mon Auguste Maître... je tombe en disgrâce.

DOÉRESO.

On le comprendrait, si l'autre prétendant recevait meilleur accueil. Mais lui, ni aucun ; personne ! La princesse entend ne se marier jamais. Et, sur mon avis, elle a convoqué d'urgence, le Conseil Suprême, de qui elle réclame une sanction souveraine et irrévocable, à sa décision.

L'AMBASSADEUR, indigné.

Sur votre avis?

DOÉRESO, fin et souriant.

Qu'est-ce que vous en dites?

L'AMBASSADEUR, sec.

J'en dis que nous pensions avoir de particulières et... solides raisons, d'attendre d'autres procédés de Votre Excellence!

DOÉRESO, bonhomme.

Oui?... Ah bien! je vous croyais plus fort que ça!...

L'AMBASSADEUR.

S'il vous plaît?...

DOÉRESO.

Moi, laisser une souveraine de vingt ans, se vouer au célibat?

L'AMBASSADEUR.

Pourtant, si les membres du Conseil sanctionnent...

DOÉRESO, narquois.

Qu'un seul s'en avise!... (sur un mouvement.) Eussé-je risqué l'aventure, si je ne les tenais dans la main?... (insinuant.) Ça coûte cher!... mais...

L'AMBASSADEUR.

Nous sommes là!

DOÉRESO.

Eh bien! tout à l'heure, en réponse à l'adresse dont Son Altesse les a saisis, leurs délégués lui feront respectueusement, savoir que le conseil, à l'unanimité, déclare que le haut intérêt dynastique

s'oppose constitutionnellement à... (souriant.) sa turlutaine. D'où suit qu'après cela...

L'AMBASSADEUR.

Il faut que Son Altesse se marie,

DOÉRESO, goguenard.

Rien ne vous échappe.

L'AMBASSADEUR, enthousiaste.

Ah ! vous êtes...

DOÉRESO, jouant l'humilité.

Un honnête homme, tout bonnement !

L'AMBASSADEUR.

Dites un grand politique.

DOÉRESO.

C'est la même chose.

L'AMBASSADEUR, insinuant.

Vous savez si mon Auguste Maître est reconnaissant ; aussi, comptez que...

DOÉRESO, insinuant.

Doucement ! Il reste à... guider le choix de la princesse !

L'AMBASSADEUR.

Jeu d'enfant pour Votre Excellence !

DOÉRESO.

Eh !... Eh !... Appelée au trône à l'improviste, par la mort accidentelle de son oncle, qui la tenait éloignée de la cour, il lui manque la tradition et la pratique de la souveraineté.

Léger silence.

L'AMBASSADEUR, après un regard circulaire.

Cartes sur table, voulez-vous ?

DOÉRESKO.

Dieu du ciel!... que je serais embarrassé d'en user autrement!

L'AMBASSADEUR, confidentiel.

Faites que le protégé de mon Auguste Maître soit agréé et... vous devez me comprendre!... En attendant, si quelque distinction, quelque décoration...

DOÉRESKO.

Merci!... J'en vends moi-même!... Ne voyez donc pas Son Altesse ce matin. Elle est un peu... tendue; mais sitôt le vote du conseil proclamé, demandez de nouvelles instructions. Pour le surplus...

L'AMBASSADEUR.

Chut!

TOUS DEUX, se serrant la main.

Vous devez me comprendre!

L'ambassadeur sort.

SCÈNE III

DOÉRESKO, puis OLGA et BABECCA.

DOÉRESKO, regardant s'éloigner l'ambassadeur.
C'est une vieille mazette!...

OLGA.

Que me dit la baronne, mon cher ministre : un secours ne serait pas accepté par ce jeune magnat, dont vous m'avez parlé?

DOÉRESKO.

Le prince Pawlowitch Téghika?

Oui!

OLGA.

DOÉRESO.

Il y aurait là, en effet, quelque chose de... froissant, pour un seigneur, dont la lignée tient la première place dans les annales de la principauté. Songez, madame, qu'au moyen-âge, les Tégghika saccageaient impunément toute la contrée!

BABECCA.

Encore qu'au siècle dernier, ce fût merveille qu'une diligence parvint à traverser le pays!

OLGA.

Soit! Mais lui, ce jeune homme, qu'a-t-il fait?

DOÉRESO.

Orphelin trop tôt, il fut envoyé à Paris pour achever ses études. Et tandis qu'il s'inscrivait à l'école de droit, ses tuteurs, abusant des pouvoirs qu'il leur avait laissés, le dépouillaient par des spéculations prétendues malheureuses.

OLGA.

Voilà qui est plus intéressant.

BABECCA.

En même temps, il suivait les cours de fugue et de contrepoint, au Conservatoire de France.

OLGA, tout à fait bienveillante.

Ah! il est musicien!...

BABECCA.

Auteur de plusieurs compositions remarquées.

OLGA.

Vous me les procurerez, baronne. Eh bien! je le verrai avec plaisir.

DOÉRESO.

J'ai dit de l'amener, à la descente du train.

OLGA.

Si tôt ?

DOÉRESO.

C'est un grand enfant... un peu simplet. Je l'ai vu plusieurs fois, à la légation de France. Il vient ici pour liquider sa situation, et il parachèverait sa débâcle, au débotté, si l'on ne le mettait en garde contre la duplicité naturelle des gens de loi.

OLGA.

Je m'occuperai de lui tantôt, après la séance du conseil.

DOÉRESO.

Il siège depuis un moment déjà. Aussitôt le vote dépouillé, les Délégués auront l'honneur d'en apporter le résultat à Votre Altesse Sérénissime, dans la salle du trône.

OLGA.

Bien. Mais dites-moi : j'ai entrevu quelques-uns de ces hauts dignitaires, que je n'avais pas encore eu occasion d'assembler. Ils m'ont paru bien vieux, vraiment !

DOÉRESO.

Leur sagesse est en raison de leur âge.

OLGA.

S'il est vrai, le doyen doit parler d'or ! — Ce n'est pourtant pas, j'espère, celui qu'on a amené en chaise à porteurs ?

BABECCA.

Le général ? Glorieux débris !...

OLGA, à Doéresco.

Il est vivant?... Vous êtes sûr?... En tout cas, il paraît affligé d'une surdité inquiétante.

DOÉRESCO, vivement.

Il n'est qu'auditeur, madame !

OLGA.

Singulières fonctions, pour un sourd !... Au fait, pour ce que j'attends de ces Conseillers-là !... Car ils ne se permettront pas d'épiloguer, je suppose ?

BABECCA.

Ça tombe sous le sens ! S'ils sont Conseillers, ce n'est pas pour déconseiller.

DOÉRESCO, à part.

Belle dinde, celle-là !

BABECCA.

Malgré moi, je déplore leur docilité, quand je songe au sacrifice que fait Votre Altesse !...

OLGA.

Sacrifice, qu'à ma place, vous accompliriez de même façon, ma bonne Babecca.

BABECCA, trop vite.

Savoir !

OLGA.

Vous vous calomniez, baronne. Vous non plus, vous n'exposeriez la principauté à l'humiliation de devenir l'obscur province d'un des Etats voisins.

BABECCA.

C'est affreux à penser ; mais aussi, la perspective d'une solitude de tous les instants !...

OLGA.

La grande Elisabeth d'Angleterre n'y a pas succombé, que je sache.

BABECCA.

Passe dans son pays de brouillards ; mais ici, où la sève bouillonne, où le regard s'enchanté à suivre les courbes du beau Danube bleu?...

DOÉRESKO, à part.

Je me raccommode avec elle.

BABECCA, poursuivant.

Ici, où la brise laisse à travers l'espace, des senteurs indécises et troublantes, où sous le couvert des forêts, accrochées aux rocs des Balkans, de vagues bruissements harmonieux font que l'âme, débordant d'émotion et de tendresse indéfinies, au lieu de se contracter, cherche à qui dire, tout bas, pour se l'entendre répéter : « Ah ! que la vie est douce à deux ! »

Olga dont la respiration s'est accélérée durant cette réplique, paraît absorbée.

DOÉRESKO, qui l'observait à part.

Revienne le printemps!...

OLGA, se maîtrisant.

Laissons cela, baronne.

BABECCA.

Sans doute, Altesse, je n'entends pas la politique ; mais il me semble que tout se pourrait concilier, si...

OLGA, vivement.

Si?...

BABECCA.

S'il se trouvait quelque prince d'un Etat plus éloigné de nous, dont...

DOÉRESKO, très vivement.

Il n'y en a aucun...

BABECCA.

Permettez!...

DOÉRESKO.

De disponible!

BABECCA.

Tant pis! Je le disais à bonne intention.

OLGA.

Aussi, vous en sais-je le meilleur gré, ma chère Babecca. Et l'expédient de ce troisième prétendant, à opposer à ceux, dont l'alliance menace notre existence nationale, est plus politique que votre modestie ne vous porte à le supposer. (A Doéresko.) Un diplomate de votre mérite a dû y songer?...

DOÉRESKO.

Que de fois!... Malheureusement... de disponibles... je n'en vois pas!...

OLGA.

Tenons-nous en donc aux dispositions arrêtées, et veuillez ordonner qu'on nous prévienne, quand il conviendra de recevoir les Délégués du Conseil Suprême.

DOÉRESKO, sortant à part.

Comment passera la pilule?... Bah! elle me remerciera plus tard!...

Il sort par la galerie.

SCÈNE IV

OLGA, BABECCA.

BABECCA.

C'est tout de même grand dommage qu'il n'y ait pas, quelque part, un jeune prince...

OLGA, souriant.

Disponible?... Est-ce si grand dommage?... Quelle misère, ce doit être, qu'un mariage diplomatique!... Un semblant plutôt ; une sorte de parodie, puisque aussi bien, ce qui y préside n'a rien de commun avec l'inclination des sentiments. Dans les conditions ordinaires, un mari, j'imagine, c'est le cher protecteur, le « Maître » d'élection. Tandis qu'un Prince-Époux... tout juste le premier des sujets de sa femme. Entre elle et lui, les rôles sont intervertis... A lui de se subordonner!

BABECCA.

Eh!... j'aimerais assez!

OLGA, souriant de nouveau.

Folle!... Croyez-vous donc qu'en général, il s'y réduise de gaieté de cœur? Non! Humilié de sa condition, il raille et critique bientôt; contre-carre sourdement, incité à se dégager de l'effacement qui l'indispose, et, de premier des sujets qu'il devait être, il ne tarde pas à se transformer en premier des mécontents... C'est l'opposition à domicile!

BABECCA.

Peut-être; mais... mais régner!

OLGA.

Le ciel en peut témoigner ; je n'y aspirais guère !

BABECCA.

D'autres pourtant y attachent tant de prix !

OLGA, souriant.

C'est qu'ils ont été élevés à ça tout petits, voyez-vous !... Mon idéal à moi, était, de beaucoup, plus modeste ; mais combien plus aimable ! Je me voyais au bras d'un galant homme, dans une intimité étroite, faite de devoirs rendus faciles par l'affection partagée, et, appuyés l'un à l'autre, sûrs de nos cœurs, nous allions, en une suite de lendemains paisibles, vers ce bonheur discret, que Dieu garde aux âmes bien intentionnées.

BABECCA.

Et pourquoi cet idéal serait-il incompatible avec la souveraineté ? La constitution n'interdit pas l'amour.

OLGA, émue.

L'amour !... (Léger silence, puis calme et ferme.) C'est moi, Babecca, qui me l'interdis.

BABECCA.

Vous ?... Ah bien par exemple !...

OLGA, s'animant.

En subir l'influence ? Partager pour si peu que ce soit, le pouvoir que mon peuple m'a confirmé ? Ce serait une trahison envers lui, qui attend, de ma loyauté, tous les renoncements, et je n'entends pas le décevoir.

BABECCA.

C'est très bien !... (A part.) Mais moi... pourrais pas !...

OLGA.

Je voulais savoir du ministre quel cérémonial observer pour recevoir ces Délégués ? Tout cela est encore si nouveau pour moi !...

BABECGA.

Je vais le lui faire demander, Altesse.

OLGA.

Je vous prie, baronne ; j'attendrai qu'on m'avertisse.

Babecca sort.

SCÈNE V

OLGA, seule.

L'amour !... La plus mince demoiselle bourgeoise a droit légitime d'en prétendre inspirer ; tandis que moi... c'est m'outrager que de m'aimer... Et l'on m'envie !... Je voudrais les y voir ! (Debout à la balustrade et regardant au delà.) Que de monde dans le parc !... En voilà deux là-bas, qui ne se disent pas de sottises !... Des fiancés... Que c'est gracieux, les fiancés !... Eh ! que leur veut ce gardien ? (Comme s'il pouvait l'entendre.) Laissez-les donc... ça ne vous regarde pas... C'est un glorieux débris peut-être aussi !... Ah ! les glorieux débris !...

SCENE VI

OLGA, PAWLOWITCH THÉGHIKA (PAUL.)

Paul entre par les massifs, il est en tenue de voyage. —
Il aperçoit Olga qui se retourne.

PAUL, surpris et dégagé.

Pardon, mademoiselle.

OLGA, à part, surprise.

Mademoiselle?... (Haut.) Vous cherchez quelqu'un, monsieur ?

PAUL.

Non, je me promène.

OLGA, par prévenance courtoise.

Cette partie du parc n'est pas publique.

PAUL.

Je sais, mais j'arrive de Paris, d'une traite. A la gare, un aide de camp de la Princesse, m'a dit avoir ordre de m'amener à elle, sur-le-champ...

OLGA, à part.

Moi ?

PAUL.

Et comme à attendre son bon plaisir, je m'endors dans la salle des gardes, ma foi !...

OLGA.

Puis-je demander votre nom, monsieur ?

PAUL.

Aucun mystère : « Pawlowitch Théghika. »

OLGA, à part.

J'y suis!... ce jeune magnat ruiné par ses tuteurs!...

PAUL, avec légère hésitation.

Est-ce que... vous la connaissez, la Princesse?

OLGA, demi-sourire.

Oui, monsieur! Et vous?

PAUL.

Je l'ai aperçue, toute enfant, il y a quatorze ou quinze ans, à la Cour; un bébé!... J'étais moi-même, un fort petit bonhomme, quoique son aîné d'une dizaine d'années. En sorte que je n' imagine pas ce qu'elle a pu devenir. Mais puisqu'elle me fait appeler, je ne serais pas fâché de savoir un peu, ce qu'on en pense ici.

OLGA.

Ce qu'on en pense?... Qui?

PAUL, lui avançant un siège.

Mon Dieu!... vous par exemple, mademoiselle...

OLGA, refusant le siège.

Merci!

PAUL.

Vous permettez? Je roule depuis deux jours!...

Il s'assied.

OLGA.

Que souhaitez-vous précisément savoir de la Princesse?... Comment elle est?

PAUL, indifférent.

Pitt!... A Paris j'ai entrevu deux ou trois de ses photographies, chez les marchands de tabac...

OLGA, froissée.

Chez les marchands de tabac... Une Altesse ?

PAUL.

Ah ! des reines, des impératrices aussi ; pêle-mêle avec des clowns et des danseuses de bals publics ! A. Paris, c'est le même prix !

OLGA.

Le même prix ?

PAUL.

Dix sous.

OLGA.

Une impératrice ?...

PAUL.

Dix-sous ; tant qu'on en veut ; de face et de profil ! Mais, ne pas s'y fier ! C'est retouché, tout ça ! Pourtant, si peu qu'il m'en souvienne, la Princesse est... pas mal ; la beauté du diable !... Et d'ailleurs, la beauté !... (Avec un soupir assombri.) Ah ! voilà encore à quoi il ne faut pas se fier !

OLGA, souriant.

Vraiment ?

PAUL.

Je ne dis pas ça pour vous, mademoiselle. Vous !... sans être ce qu'on appelle « une beauté »... enfin, vous êtes...

OLGA, avec une petite révérence plaisante.

On fait ce qu'on peut !..

PAUL, dégagé.

Du moins vous avez bon caractère !... Asseyez-vous donc.

OLGA.

Il me semble que vous avez des préventions contre la Princesse ?

PAUL.

En général, les femmes couronnées... vous savez, moi !...

OLGA, souriant.

Le lui diriez-vous à elle-même ?

PAUL.

Dieu m'en garde !

OLGA.

Eh bien !... Monsieur, vous le pourriez sans vous l'aliéner. Cela suffit-il à vous éclairer sur son caractère ?

PAUL.

Je l'aime mieux ainsi !... Au surplus, pour le peu de temps que je passerai à la principauté...

OLGA.

Vous projetez de retourner en France ?...

PAUL.

Aussitôt que possible, mademoiselle. Peut-être avez-vous appris que la ruine m'a frappé brusquement ?

OLGA.

Aucun de vos compatriotes n'y est indifférent, monsieur.

PAUL.

Bah !... un revenu de trois ou quatre mille francs me restera, une fois tout réglé. C'est assez dans la disposition d'esprit où je me trouve ; car plutôt au ciel que ce désastre fût le seul que j'aie dû essuyer !

Il s'est assombri plus encore.

OLGA, à part.

Allons !... il est intéressant !...

PAUL, se secouant.

Enfin !... Toutefois, j'aurais ici, posture inférieure, en face de mes pairs. Tandis qu'à Paris, pourvu qu'on ait un habit noir, il n'y a pas besoin d'avoir diné pour tenir sa place. Et puis, je suis quelque peu musicien...

OLGA.

Vous avez composé, paraît-il, différents ouvrages.

PAUL.

Oui. Ce n'est pas positivement à mourir de rire. C'est savant, par exemple ; mais plutôt laborieux à entendre. Or, il se trouve que les Français, qui n'y comprennent rien, font semblant maintenant, de goûter la musique compliquée ; surtout si le compositeur est étranger. Au fond... ça les ennuie... ferme !... Mais les dames des aristocraties récentes craindraient de trahir leurs origines, en bâillant derrière l'éventail. Et je ne serais pas surpris de rencontrer là, un moyen de rétablir mes affaires.

OLGA, protestant.

Un magnat ! Un des plus grands parmi les grands, s'aviser de travailler pour vivre ! Allons ! ce ne serait pas seyant ! Et vous méconnaissiez un peu trop Son Altesse, si vous supposez qu'elle souffrirait cette... excentricité... On le lui reprocherait justement. Et, tenez, j'imagine, au contraire, qu'en vous faisant appeler, elle a dessein de vous rendre la situation qui convient.

PAUL.

C'est gentil de sa part ; mais le moyen ?

OLGA.

N'y a-t-il pas, dans le gouvernement ou, à la Cour, quelqu'une de ces hautes fonctions qui... (s'arrêtant en le voyant secouer la tête.) Non ?...

PAUL, dédaigneux.

Non !... Entre nous : non !

OLGA.

On pourrait du moins, par une union assortie...

PAUL, dressant l'oreille.

Plait-il ?

OLGA.

J'entends un grand mariage...

PAUL, l'interrompant, avec éclat.

Tout ; mais pas ça !

Léger silence.

OLGA, frappée.

Je serais au désespoir, d'avoir froissé votre délicatesse, monsieur... bien que plus d'un fils de preux ne regarde guère à redorer son blason, par un mariage... avantageux... Mais il ne s'agit pas ici, j'en répondrais, d'un « coup de savonnette à vilain ! » (L'interrompant.) Permettez-moi d'achever, puisque aussi bien, jecrois deviner quelle jeune personne vous serait sans doute proposée. Avant tout, famille très titrée ; ses parents décorés de nombreux ordres ; la plupart pourvus de traitements considérables et divers ! Des gens très comme il faut, faites bien attention !...

PAUL.

J'en suis enchanté ; mais...

OLGA, sans l'entendre.

Ils tiendraient à honneur de racheter vos biens

patronymiques. Elle-même, cette jeune fille, infiniment distinguée, *lauréate* aux examens du brevet de dix-huit ans, comme une française. Et des arts d'agrément : le piano, le dessin aux deux crayons, le trapèze ! Une héritière accomplie, dont j'ai entendu plusieurs de nos jeunes magnats dire qu'avec elle... (Très naïvement.) dame !... on ne s'ennuierait pas !...

PAUL.

Telle que vous la dépeignez, je le crois, mademoiselle. Mais il faut de la probité... même dans le mariage. Or, le moins que cette jeune héritière aurait droit d'attendre, en raison de ses bienfaits et de ses grâces, serait d'être aimée de son mari... Hélas !... la volonté, la loyauté y sont impuissantes. Pour aimer, il faut un cœur, et...

OLGA.

Une autre personne possède le vôtre, monsieur ?

PAUL, s'animant.

Aucune !... Et aucune ne se vantera plus de le posséder ! C'est qu'on l'a meurtri, voyez-vous, déchiré. Il est inerte, mort, et je défie une femme, fût-elle enfant des Dieux, de le faire tressaillir jamais, dans ma poitrine !

OLGA, à part.

Eh ! eh !... ce n'est pas tout le monde !... (Haut.) Excusez-moi, monsieur, de raviver de cruelles impressions...

PAUL, absorbé.

Que voulez-vous ! J'avais cru rencontrer la compagne de ma vie...

OLGA.

Une parisienne ?...

PAUL, distrait.

Oui... de Montélimar.

OLGA, à part.

Il est troublé.

PAUL.

La beauté d'un ange!... Et d'un cachet!... Dix-huit ans à peine; orpheline d'un officier de marine qui, embarqué vingt ans auparavant, ne reparut jamais!

OLGA, à part.

Vingt ans?

PAUL.

Une artiste aussi!

OLGA, avec réticence.

Ah! ah!

PAUL.

Non : peintre; faisant des copies pour le Gouvernement; le portrait à l'occasion.

OLGA.

Le vôtre?

PAUL.

Tout est parti de là!

OLGA.

Vous vous croyiez aimé?...

PAUL.

Pour moi-même! Qui en eût douté? puisque je n'avais pas encore fait connaître ma fortune et ma qualité.

OLGA.

Comme Almaviva...

PAUL.

En attendant de publier les bans, elle me donnait des noms câlins; m'appelait son « doux rastaquouère! » Et puis, ma ruine éclatant!... (se secouant.) Bah!

OLGA, apitoyée.

Vous avez dû bien souffrir, monsieur?

PAUL.

On en ferait un roman! Aussi, c'est fini pour la vie!...

OLGA.

Le temps fera son œuvre.

PAUL.

Non! J'ai fait à l'amour d'éternels adieux. C'est fini, bien fini! J'ai failli m'enterrer vivant dans un couvent de Moscou! Vous comprenez maintenant, mademoiselle, quelle délicatesse m'empêcherait d'épouser la jeune héritière, à laquelle Son Altesse penserait, dites-vous. Car, si je vous contais... Figurez-vous...

OLGA, prêtant l'oreille.

Pardon!...

PAUL.

Quel est ce bruit?

On entend des pas précipités, accompagnés d'une rumeur grandissante.

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR, LE COLONEL
FRANCESCO OLDERNITZ, OFFICIERS,
SOLDATS, SEIGNEURS, DAMES.

Ils apparaissent émus, inquiets. Un officier et Francesco
ont l'épée au clair.

L'AMBASSADEUR, désignant Paul.

Le voilà!...

On entoure Paul.

FRANCESCO.

Un mouvement, et tu as vécu!

L'AMBASSADEUR.

Empoignez-le!...

FRANCESCO.

Marchons!

PAUL, le repoussant.

Eh! au diable!

Tout cela très vite. — Olga, d'abord interdite, arrête
d'un geste, les soldats prêts d'empoigner Paul.

OLGA.

Qu'y a-t-il donc?

FRANCESCO.

Cet homme s'est glissé dans le palais, et...

OLGA, souriant.

« Remettez-vous, messieurs, d'une alarme si
chaude!... » Le prince Pawlowitch Thégghika a droit
d'approcher sa souveraine.

PAUL, interdit.

Quoi!... vous êtes?... (Pliant le genou.) Ah! madame!

OLGA, de même.

Il ne nous déplaît pas que tu aies parlé librement. (Lui donnant sa main à baiser.) Relève-toi. (Lui présentant Francesco.) Le colonel Francesco Oldernitz attaché militaire près la principauté. Donnez-vous la main, messieurs, que le malentendu soit réparé.

Ils se serrent la main.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DOÉRESKO, BABECCA,
puis DAVIDOWITCH.

DOÉRESKO, entrant, à Paul.

Très heureux de vous revoir au milieu de nous, mon cher Théghika.

BABECCA, à Olga.

Lui, ce jeune homme si éprouvé?

OLGA.

Plus qu'on ne disait, baronne!

BABECCA.

Il a bon air.

OLGA.

Et puis, pas tout le monde!

DAVIDOWITCH, à Olga.

Les Délégués du Conseil Suprême ont l'honneur d'attendre le bon plaisir de Son Altesse Sérénissime.

OLGA, à Babecca.

Venez, baronne. (Elle se dirige vers la galerie et s'arrête près de Paul.) Reprends ta liberté; mais fais en sorte de te retrouver ici à l'issue de l'audience. Nous avons à cœur d'aviser à te maintenir près de nous, au rang qui te sied.

Elle sort avec Babecca.

DAVIDOWITCH, à Paul.

Eh, mon cher Paul, je te félicite. Te voilà d'emblée persona grata.

Durant la sortie, rumeur des groupes, où l'on distingue faiblement : « Persona grata. » — Paul saluant ici et là, disparaît par le fond avec Davidowitch. La figuration sort de différents côtés.

SCÈNE IX

DOÉRESO, FRANCESCO.

FRANCESCO.

Votre Excellence n'assiste pas à l'audience?

DOÉRESO.

Pitt!...

FRANCESCO.

Pourtant, si les Conseillers avaient faibli au dernier moment?

DOÉRESO.

Eux? Dans la main!... (Insinuant.) Ce n'est pas pour des prunes!...

FRANCESCO, confidentiel.

Sa Majesté, mon Auguste Maître, est large du collet!...

DOÉRESO, à part.

Pour ce que ça lui coûte!

FRANCESCO, bas.

Vous vous en ressentirez bientôt!

DOÉRESO, insinuant.

Doucement!... Il reste à... guider le choix de la princesse!

FRANCESCO.

Facile à vous!

DOÉRESO, jouant son jeu.

Facile à personne! Elle n'est pas « de la carrière! » Et même, si celui qu'elle épousera n'avait pas toujours... bien de l'agrément!...

FRANCESCO.

Voudriez-vous me décourager?...

DOÉRESO.

Non ; mais elle montre un certain petit caractère, qui ne paraît pas la disposer à laisser un Prince-Époux tirer beaucoup la couverture. En tout cas, ne dissimulez pas à votre Gouvernement, que le succès sera très laborieux!...

FRANCESCO.

Au fait, ne pourrait-on se concilier ce prince Théghika? Il paraît en faveur près de Son Altesse!

DOÉRESO, dédaigneux.

Lui?

FRANCESCO.

Il a sa fortune à rétablir!

DOÉRESO.

Cadet de ses soucis, en raison d'une bête d'in-

trigue, où il s'est fait berner comme un dâdais. Il retourne à Paris, du reste. Non ! il faudrait... autre chose... (Insinuant.) il faudrait... vous devez me comprendre!...

FRANCESCO, se résolvant.

Vous êtes discret ?

DOÉRESO.

C'est mon état !

FRANCESCO, tirant un pli de son uniforme.

Lisez, Excellence.

DOÉRESO, prenant le pli.

Le sceau de Sa Majesté ?

FRANCESCO.

Lisez. Vous verrez si l'on vaut un peu mieux qu'un simple attaché militaire.

DOÉRESO, ébloui.

Que vois-je ? Neveu de...

FRANCESCO.

Chut ! (Bas.) En raison d'un mariage morgana-tique... qui sera solennellement reconnu, le jour des fiançailles...

DOÉRESO, s'inclinant.

Monseigneur!...

FRANCESCO.

Pour ce qui vous concerne, Excellence...

DOÉRESO.

Quoi!... l'on daigne ?

FRANCESCO.

Tournez la page.

DOÉRESO, modeste, lisant.

Ah!... ah!... c'est trop!... C'est me combler!... Ne suis-je pas indigne?

FRANCESCO.

Vous, dont le génie aura résolu la terrible question, qui tient l'Europe dans une angoisse perpétuelle?...

DOÉRESO, avec bonhomie.

C'est bien facile, allez... quand on est honnête homme!...

Ovations dans la coulisse.

FRANCESCO.

L'audience a pris fin.

DOÉRESO.

Ecoutez!...

VOIX, confusément.

Vive la princesse Olga!

DOÉRESO.

Attendez!

VOIX, enthousiastes.

Vive le Conseil Suprême!

DOÉRESO.

Ça y est!

Ovations confuses s'étendant dans la ville.

FRANCESCO, qui regarde au fond.

La foule entoure les Délégués. On leur présente des fleurs... Voilà des dames qui les embrassent.

DOÉRESO, à part.

Gourmandes!

FRANCESCO.

C'est une joie folle. On commence de pavoiser les fenêtres. (Venant lui serrer la main.) Ah! Excellence!

SCÈNE X

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR, puis OFFICIERS, SEIGNEURS, OLGA, BABECCA, etc., puis PAUL (en tenue d'officier), puis DAVIDOWITCH.

L'AMBASSADEUR, venant vivement serrer la main de Doéresco.

Ah ! l'on peut se fier à votre parole !

DOÉRESKO.

Chut !

L'AMBASSADEUR, à part.

Et moi qui le prenais pour un coquin !

DOÉRESKO, à part.

Lui ou l'autre à présent, mon siège est fait !... La princesse... Elle tremble de rage ! Gare !...

Olga entre concentrée. Les ovations sont plus sourdes, et le cri : « Vive le Conseil Suprême » domine. Olga voyant Doéresco, se crispe et marche à lui.

OLGA, concentrée à mi-voix.

M'auriez-vous trahie, monsieur ?

DOÉRESKO.

Altesse, je suis incapable...

OLGA.

En effet, si ces vieux débris vous ont joué !

Les ovations se sont rapprochées. Elles redoublent de : « Vive la Princesse. »

FRANCESCO, qui regardait au fond.

Madame, le peuple vous conjure de paraître à sa vue.

OLGA, à part.

Ah! race moutonnaire!

Elle remonte à la balustrade. On l'acclame avec frénésie. Ceux qui sont en scène, criant de même : « Vive la Princesse » en agitant leur chapeau. Olga ronge son frein.

OLGA, à part, tout en saluant d'un sourire.

Aveugles!...

TOUS.

Vive Son Altesse!

OLGA, même jeu.

C'est leur asservissement qu'ils acclament!... (Redescendant.) Je suffoque!

DAVIDOWITCH.

Messieurs du Corps Diplomatique, réunis au Palais, sollicitent l'honneur de mettre leurs félicitations aux pieds de Son Altesse.

OLGA, fébrile à Doéresco.

Recevez-les, monsieur. J'étouffe. Allez aussi, Babeca, mais emmenez-les... tous, tous! Ah! qu'on me laisse; je n'en puis plus!

Tous sortent, avec un léger murmure de conversations à mi-voix, seul, Paul, reste au port d'arme, au deuxième plan, sans qu'Olga l'aperçoive d'abord.

SCÈNE XI

OLGA, PAUL.

OLGA, se croyant seule et à mi-voix.

Ah! mon pauvre pays; que va-t-il t'advenir!... (Apercevant Paul, impérieuse.) Qu'est-ce que tu fais là?

PAUL, dérouté.

Moi? Votre Altesse ne m'a-t-elle pas ordonné de?...

OLGA, l'interrompant.

Va-t'en!

PAUL, à part.

Oh! les femmes couronnées!

Il remonte.

OLGA, frappée d'une idée.

Ah!... (A Paul vivement.) Non, reste!

PAUL, à part, dérouté.

Hein?

OLGA, à part, absorbée.

Babecca disait : « Tout pourrait se concilier si un troisième... » Il est d'origines quasi-royales en somme. Voyons donc!... (Haut.) Avance...

PAUL, ahuri.

Moi?

OLGA, brève.

Oui... toi; oui!

Paul avance dans la direction du geste que fait Olga, qui l'examine attentivement.

PAUL, inquiet, à part.

Comme elle me regarde!...

OLGA, à part.

Babecca a raison. Il a bon air... Il représente... (Haut.) Approche.

PAUL, même jeu.

Moi?

OLGA, un peu impatiente.

Toi... oui, toi... Eh! ne te guinde pas, écoute!...

Ecoute et sache, que c'est la Princesse Régnaute, qui parle en ce moment. Tu es devant Olga première ; Olga qui, d'une âme affectionnée à son peuple, veut le maintenir libre et fier, dans la patrie indépendante ! C'est mon devoir étroit ; tout mon devoir, et rien ne saurait me coûter pour préserver mon pays du joug, plus ou moins apparent, de l'étranger ; pour épargner à mes compatriotes la honte de subir des maîtres du dehors !

PAUL, fièrement avec élan.

Ah ! tant que mon épée...

OLGA, l'interrompant.

Tiens-toi tranquille !

PAUL.

Pourtant, mon épée...

OLGA, l'interrompant de nouveau.

C'est bon !... Tu es un Thégika ; donc brave et généreux. C'est entendu. Mais le danger est d'autre sorte... Il est dans le vote de ces... (Raillieuse.) « glorieux débris » qui, méconnaissant ma pensée, m'infligent l'obligation impérative de me marier.

PAUL, étonné.

Votre Altesse ne voulait pas ?

OLGA.

Pas plus que toi ! Mais pour d'autres raisons ; plus élevées, tu peux croire, puisque j'éludais ainsi, le danger de livrer les clés de la maison à l'un de ceux qui, par tradition séculaire, poursuivent le dessein d'en faire un fleuron de leur couronne !

PAUL.

Comment cela ?... (sur un mouvement.) Oui ! (Consterné.) Je saisis, hélas !...

OLGA, à part.

Il comprend lentement!...

PAUL, ému.

Votre Altesse obéira?

OLGA.

Puis-je faire autrement?

PAUL, accablé.

Nous sommes donc perdus?

OLGA, l'observant.

A moins qu'usant de stratagème, on ne substitue à ceux-ci, un... Prince, dont notre indépendance n'ait rien à redouter...

PAUL, l'interrompant enthousiaste.

C'est un trait de génie!

OLGA, l'observant.

Est-ce bien ton sentiment?

PAUL.

Certes! Le beau rôle; qu'il a de quoi rendre glorieux.

OLGA.

Eh bien, Thégika... tu n'as à l'envier à personne!...

PAUL.

Plaît-il?

OLGA, à part.

Allons!... il comprend lentement!... (Haut.) Tu ne devines pas que ce rôle, c'est à toi que je le réserve?

PAUL, foudroyé.

A moi?

OLGA.

Oui, à toi, prince Thégghika, qui, par ton union avec moi, soustrais tes concitoyens à la servitude... Sois fier, noble magnat; la Souveraine t'associe à son œuvre préservatrice!... (voyant qu'il est lentement tombé à genoux.) Que fais-tu?

PAUL, agenouillé, suppliant.

Grâce!...

OLGA, déroutée.

Comment grâce?... Pour qui?... Pour toi?... Grâce, quand je daigne t'élever au rang de Prince-Epoux?

PAUL, agité, éperdu.

Non!... Je ne veux pas... je ne peux pas!

OLGA, impérieuse et froissée.

Debout!... Ah! ça!... qu'imagines-tu?

PAUL.

Je vous l'ai dit, mon cœur est mort...

OLGA, indignée.

Ton cœur? Eh! qui donc s'en soucie? Il ne s'agit que d'un semblant, bien sûr!...

PAUL.

Ça se dit, mais...

OLGA, outrée s'oubliant.

Ah!... Et quand même?... Il me semble après tout que l'on n'est pas... (A part.) Ah! que me ferait-il dire!

PAUL.

Altesse!...

OLGA, de très haut.

Je vous trouve un plaisant magnat! (sur un mouvement.) Finissons! Et veillez à ce que votre pensée

ne s'égare en des suppositions, aussi hardies que déplacées ! Car il n'est pas question du tout ; mais... du tout !... d'un véritable mariage. Solennellement bénis par le Pope Métropolitain, en présence du Corps Diplomatique et des hauts dignitaires, toute compétition extérieure tombe. Et pourvu qu'aux cérémonies nationales, vous m'assistiez de votre présence, je vous tiens quitte... (Appuyant.) Quitte surtout, de vos sentiments !...

PAUL, qui se tient la tête dans les mains.

Ça se dit, mais...

OLGA, emportée.

Ah ! c'est trop ! Ce niais prétentieux passe la mesure ! (A paul.) Va-t'en ! oui, va-t'en, et que la responsabilité de nos malheurs retombe sur toi ! Tu en auras précipité l'échéance, aggravé l'acuité, par ton orgueil de sinistre nigaud. Va ! et ne t'en prends qu'à toi du désespoir de tes frères, quand la principauté sera la vassale de l'un des Etats voisins. C'est toi qui l'auras voulu ; toi, qui auras fait de ta ville natale, un chef-lieu de sous-préfecture ; toi qui auras planté l'étendard de l'étranger au sommet de nos cathédrales, imprimé la livrée de la sujétion, au fronton de nos édifices ! Ah ! du moins que ton nom reste dans la mémoire des générations successives, comme celui de Judas Iscariote ; une injure, un terme de honte et d'animadversion !

PAUL, épouvanté, haletant, gémissant.

Madame ! ayez pitié, je cède ! Faites de moi ce que vous voudrez !...

OLGA, du bout des lèvres.

Et si j'estimais qu'il est trop tard ?

PAUL, résolu.

J'irais droit me jeter au Danube !

OLGA, léger silence, puis adoucie.

Tout ce que je réclame de toi, de mon sujet ! est de paraître, aux yeux des cabinets européens, l'époux de la princesse Olga, sans... prends bien note ! sans que pour nous, rien ne soit modifié, de notre situation respective. Comprends-tu à la fin ?

PAUL, calme.

Je comprends ; oui, madame, je me dévoue donc !... (vivement.) Mais, c'est pour la patrie !

OLGA, à part.

Manant !... (Elle hausse les épaules, puis haut et brève.) Appelle !

Paul remonte et fait un geste à la cantonade.

SCÈNE XII

LES MÊMES, TOUS.

OLGA, à Doéresco.

Monsieur le ministre, nous vous chargeons de notifier aux Cours Etrangères, qu'accueillant favorablement le vœu de notre Conseil Suprême, nous choisissons pour Prince-Epoux, Sa Grâce Pawlowitch Théghika.

LA FIGURATION.

Hurrah !... Eljen !... all right !...

Olga pose la main sur le bras de Paul et sort avec lui par la galerie.

DOÉRESO, à part.

Joué !...

L'AMBASSADEUR et FRANCESCO, ensemble fixant
Doéresco.

Canaille !

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Salon-boudoir de la princesse, largement ouvert au fond sur d'autres salons. — Portes de côté. — Ameublement semi-oriental, semi-européen. — Un piano droit, une table à ouvrage. — Un pouf mobile, une fenêtre.

Trois mois après l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

BABECCA, puis L'AMBASSADEUR et
FRANCESCO.

À son lever du rideau, Babecca est assise sur le tabouret de piano, sans lui faire face. Elle a sur ses genoux, une partition de musique qu'elle feuillette en la lisant des yeux. On voit l'Ambassadeur et Francesco se rencontrer, se serrer la main dans le salon du fond, et descendre en scène ensemble. Ils s'arrêtent surpris, en apercevant Babecca qui ferme la partition et se lève.

L'AMBASSADEUR, surpris.

Excusez-nous, je vous prie, madame.

BABECCA.

Il n'y a pas lieu, messieurs, je parcourais ces partitions, envoyées, par la Légation de Paris. Vous désiriez voir Son Altesse?... Je doute que ce soit possible, avant l'heure habituelle de la réception. La séance d'ouverture des Chambres l'occupe entièrement... car ses toilettes ne sont pas arrivées de France. On a pourtant télégraphié de quarante d'heure en quart d'heure. Un référendaire est allé voir à la frontière, si la douane n'a pas commis quelque bévue, et deux aides de camp sont en permanence à la gare. Voyez-vous que ces toilettes arrivent trop tard...

FRANCESCO, à l'ambassadeur.

Il vaut mieux revenir.

L'AMBASSADEUR.

Je crois !

BABECCA.

Attendez, cependant, je vais m'informer. D'ailleurs, voici le ministre que Son Altesse a fait appeler.

Elle sort de côté.

SCÈNE II

FRANCESCO, L'AMBASSADEUR, puis DOÉRESCO
et L'HUISSIER.

On a vu Doéresco pénétrer dans le salon du fond. L'huissier est venu au devant de lui. Il en reçoit des dossiers et écoute ses instructions, après quoi, il disparaît.

FRANCESCO

Vous lui parlez encore, Excellence ?

L'AMBASSADEUR.

Jamais ! Je le tiens à distance, d'un regard écrasant.

Il mime ce regard.

FRANCESCO, même jeu.

Moi aussi... Du reste, ça ne lui fait rien du tout.

L'AMBASSADEUR, bas.

Il n'a rien restitué à vous non plus ?

FRANCESCO, haussant les épaules.

Lui?...

DOÉRESO, qui a entendu, à part.

Restitué ? Ça se gâte !... (Haut et approchant.) Décidément, messieurs, vous me faites grise-mine !... (sur leur silence affecté.) Et pourtant, je suis la première victime de l'échec subi en commun.

FRANCESCO, outré.

Vous ? Ah !

L'AMBASSADEUR, le retenant.

Colonel !

DOÉRESO.

Vous ne voulez pas voir que ce mariage est une manœuvre contre moi ?

L'AMBASSADEUR.

Par bonheur vous avez... en poche, de quoi vous consoler !

DOÉRESO, l'interrompant.

Attachons-nous aux grandes lignes ! Si vos suspicions étaient fondées, dites-moi, serais-je démissionnaire ?

Hein ?

FRANCESCO.

Vous n'êtes plus ministre ?

DOÉRESO.

Depuis deux mois, messieurs ! Je continue simplement d'expédier les affaires courantes, sur l'ordre de ma Souveraine, qui, au cours de son voyage, dans nos différentes provinces, n'a pas eu loisir de statuer à ce sujet... La nouvelle en a paru dans *Le Corsaire du Danube*.

L'AMBASSADEUR.

Allons, mon cher colonel, nous aurons fait buisson creux, vous et moi. Il ne nous reste qu'à nous faire rappeler par notre gouvernement.

DOÉRESO, vivement.

Alors, pour vous, la cause est entendue ?

L'AMBASSADEUR.

Puisque nous perdons la partie !

DOÉRESO.

Etait-elle en cinq sec, comme à l'écarté ?

FRANCESCO.

Je ne saisis pas !

DOÉRESO, confidentiel.

Le divorce est inscrit dans la constitution.

FRANCESCO, haussant les épaules.

Penser à cela, après trois mois de lune de miel ?

DOÉRESO.

Eh !... trois mois de miel, c'est déjà joli !... Si tant est que miel il y ait eu !...

L'AMBASSADEUR.

Comment ?

DOÉRESKO.

Vous ne lisez donc pas *Le Corsaire du Danube* ?

L'AMBASSADEUR.

Un journal irrespectueux ?

DOÉRESKO.

D'autant plus amusant ! Lisez le numéro de dimanche prochain, vous en serez d'accord ! et... il vous intéressera !

FRANCESCO.

Comment le sauriez-vous d'avance ?

DOÉRESKO, avec un sourire de réticence.

Ah ! jeune homme !...

L'AMBASSADEUR, étonné.

C'est Votre Excellence qui l'inspire ?...

DOÉRESKO, autre ton.

Suis-je ou non, un homme de gouvernement ?... Or sachant trop ce qu'il en est du prétendu bonheur de la princesse, et pressentant le danger de cette fausse légende, j'accomplis le douloureux devoir de dissiper les nuages, fort de ma conscience et haut le front !

L'AMBASSADEUR, à part.

Ce n'est pas, en effet, le front qui lui manque !

DOÉRESKO.

En épousant un de ses sujets, Son Altesse, en surplus de l'incorrection, a diminué le prestige de la Principauté, l'a privée d'une alliance qui nous eût procuré crédit dans le Concert Européen... (s'a-

nimant.) Mais je rougirais d'en prendre mon parti! Et dussent les esprits superficiels suspecter ma politique, je ne cesserai de m'appliquer à réparer l'erreur d'une trop jeune Souveraine, en suivant les inspirations de mon patriotisme... éclairé!...

FRANCESCO, à l'ambassadeur.

Eclairé!...

DOÉRESO.

Je ne sais si je me fais comprendre.

L'AMBASSADEUR.

N'ayez crainte! Et vous croyez à l'éventualité d'un divorce?

DOÉRESO.

Consultez l'entourage, Excellence! Dans les provinces parcourues par le couple princier, l'impression est navrante. Tous mes rapports concordent là-dessus. Ici même, la tenue, les façons la conduite de Monseigneur Téghika, restent inexplicables. Un autre à sa place, se croirait sujet de montrer bon visage. Lui point! Une sorte d'âme en peine, qui ne fait que passer. Le plus souvent, après le dîner, s'il ne s'est fait excuser, il offre le bras à Son Altesse, la conduit, sans mot dire, au salon, y fait un tour ou deux et s'éclipse.

FRANCESCO.

Il afficherait une liaison déjà?

DOÉRESO, haussant les épaules.

Aucunement monarque à cet égard!

L'AMBASSADEUR.

Où va-t-il, en ce cas?

DOÉRESO.

Dans ses appartements, s'y asseoit au piano,

dont il tire une musique à porter le diable en terre, en fumant nombre de cigarettes.

FRANCESCO.

Seul ?

DOÉRESO.

Tout seul. Ni familiers ni favoris, qui se fassent des rentes à le congratuler.

FRANCESCO.

Surprenant !

DOÉRESO.

On s'en est étonné d'abord ; on s'inquiète à présent. Tiendrait-il Son Altesse en mépris ?

FRANCESCO.

Elle ne paraît pas souffrir de ces procédés.

DOÉRESO.

L'amour-propre ! Mais si l'amour-propre aide à se contenir, il se cabre, à la fin, et... avec un peu d'huile sur le feu...

L'AMBASSADEUR, avec admiration.

Le Corsaire du Danube ?...

FRANCESCO.

Mais si vous n'êtes plus ministre ?

DOÉRESO, à l'ambassadeur.

L'innocent !...

L'AMBASSADEUR, à Francesco.

Son Excellence passe à l'opposition.

DOÉRESO.

Naturellement !... D'ailleurs, la position me devient intolérable, dans les conditions présentes. Pensez que tantôt s'ouvre le Parlement, et que,

moi, premier ministre... par la bonne raison qu'il n'y en a pas d'autres, j'en suis à connaître un traitre mot du discours, que va prononcer Son Altesse!

L'AMBASSADEUR.

C'est elle qui l'a rédigé?

DOÉRESKO.

Sans consulter personne!

FRANCESCO, choqué.

Ah!...

DOÉRESKO.

Comprenez-vous, d'après cela, que je n'aie rien su des raisons qui l'ont déterminée à épouser Téghika, et comment j'ignore les éléments de son discours. Moi encore, passe! Mais les bureaux?... Je ne sais pas comment ils vont prendre la chose!... En tout cas, c'est là que j'attends mon successeur!

FRANCESCO.

Ils vous sont acquis?

DOÉRESKO, avec réticence.

Les bureaux? Dans la main! Par exemple!...

L'AMBASSADEUR, l'interrompant.

Ça coûte cher, oui, nous le savons! N'importe nous sommes avec vous!

DOÉRESKO, prêtant l'oreille,

Ecoutez...

FRANCESCO.

La princesse?

DOÉRESKO.

Il me semble.

L'AMBASSADEUR, à Francesco.

Quelle raison de l'attendre à présent?

FRANCESCO.

Aucune, en effet.

L'AMBASSADEUR, lui serrant la main.

Nous vous reverrons, Excellence! (Bas et vite.)
Moi, tantôt!...

FRANCESCO, lui serrant la main.

Excellence!... (Bas et vite.) Ce soir!...

Ils sortent après avoir salué Olga, qui répond d'un geste.

SCÈNE III

DOÉRESO, puis OLGA.

OLGA.

J'ai voulu vous voir un moment avant la séance, puisque différents soins m'ont empêchée de vous convoquer, depuis notre retour de voyage. Où en sommes-nous, je vous prie?

DOÉRESO.

Les toilettes de Son Altesse...

OLGA.

Seront ici tout à l'heure, je viens d'en être avisée. C'est la situation générale que je désire connaître, afin de voir s'il y a lieu de modifier mon adresse au Parlement.

Elle déplie le manuscrit.

DOÉRESO.

La situation générale peut se résumer d'un mot :
« Le bâtiment va »...

OLGA.

Ah!... le bâtiment?...

DOÉRESO.

Va. Et, quand le bâtiment va, tout va! C'est bien connu.

OLGA.

Bien. — Reste votre démission, monsieur le ministre. Je ne puis la passer sous silence, et je vous ai mandé principalement, pour en exposer les motifs au besoin.

DOÉRESO.

Ils sont d'ordre privé, madame.

OLGA, bienveillante.

Un peu de fatigue? (Sur un signe négatif.) Non? — Des soucis d'intérieur peut-être?

DOÉRESO, naïf.

D'où me viendraient-ils? Je suis veuf!

OLGA, l'observant.

C'est juste. Mais alors, ces raisons n'auraient-elles pas trait à l'union que j'ai contractée?

DOÉRESO.

Mon Dieu! Altesse...

OLGA.

Je le pressentais. Mon choix n'a pas eu la fortune d'obtenir votre approbation?

DOÉRESO, vivement.

Vraiment, je serais bien à plaindre, si ma Souveraine conservait cette conviction. J'aurais craint d'ailleurs de sortir de mes attributions, en m'enhardissant à apprécier des questions d'inclination, de sentiments, de...

OLGA, l'interrompant.

Laissons... laissons les sentiments!...

DOÉRESKO.

En tout cas, Votre Altesse Sérénissime m'honorera en croyant que son fidèle ministre et sujet, se félicite, en tous points, de ce mariage. Et plutôt au ciel qu'il en fût universellement de même!

OLGA.

Je sais, qu'en effet, certaines Cours voisines y ont trouvé à reprendre.

DOÉRESKO.

Elles, du moins, en avaient de bonnes raisons, tandis que d'autres...

OLGA.

D'autres?

DOÉRESKO.

Rien que par amour de leur Souveraine!

OLGA, inquiète.

Dans la principauté? Dans le palais peut-être, on se serait permis de critiquer?...

DOÉRESKO.

Loin de là! Dans toutes les classes, l'enthousiasme était de bon aloi, à ce moment!

OLGA.

Ah! c'est depuis? Dites.

DOÉRESKO.

En vaut-il la peine?

OLGA.

Je ne m'y attache guère, sans doute, mais qu'importe! On dit donc?...

DOÉRESKO.

Sans aller jusque-là, il semble qu'un vague sentiment d'inquiétude se trahisse, en voyant Monseigneur le Prince-Consort observer une... réserve...

OLGA, vivement.

Qui témoigne de sa parfaite délicatesse. Comment ne le sent-on pas ?

DOÉRESKO.

Certes ! on finira par le comprendre ; ce qui rassurera la conscience publique.

OLGA, dépitée.

Ah ! ça, s'avise-t-on pas de s'apitoyer sur moi ?... Eh ! mon Dieu ! que de zèle ! je n'en ai que faire, qu'on le sache ! D'autant que la sincérité peut manquer à plus d'une âme charitable ; ce qui n'est pas sans inconvénient.

DOÉRESKO, à part.

Touchée !...

OLGA, maîtresse d'elle-même.

Cette réserve, — on devrait n'avoir pas à le dire ! — est précisément ce que nous avons recherché, par notre alliance avec un prince national. Un étranger ne l'eût probablement pas observée. De là, possibilité de froissements intimes, dont les déplaisances nous sont épargnées, grâce surtout à la correction du Prince-Epoux que nous avons choisi. Notre accord est parfait en toutes choses, et je dispense mes sujets d'une sollicitude, à tout prendre, malséante... (Doéresko s'incline.) Mais nous voilà loin de votre démission, mon cher comte.

DOÉRESKO.

Son Altesse voudra bien y voir un effet de mon empressement à lui être agréable.

OLGA.

Comment cela ?

DOÉRESKO.

J'ai pensé qu'Elle n'a plus besoin de mes services ; puisque, selon la logique, il est supposable que Monseigneur le Prince-Consort se propose de prendre en main les rênes du gouvernement.

OLGA, trop vite.

Lui ? C'est vrai, vous ne savez pas que... (A part.) Qu'allais-je dire?... (Haut.) Il va vous répondre lui-même, mon cher Doéresko... Mais au fait, est-il là ? Je l'ai fait demander tout à l'heure, et l'on m'a appris qu'il était sorti avant le petit jour. Où donc se rend-il de si grand matin ?

DOÉRESKO, embarrassé.

Le Prince?... Mais...

OLGA, frappée, s'animant.

Vous l'ignorez ? Comment !... vous ne savez ? La police est pourtant dans vos mains, monsieur. A quoi l'employez-vous ? C'est inimaginable ! Le Prince-Epoux, le second personnage de la Principauté, peut ainsi s'éloigner du Palais en pleine nuit. Et si l'on en demande des nouvelles, la police répond qu'elle n'en sait rien. Elle coûte pourtant assez cher ! Mais... mais où allons-nous ! Que devient le gouvernement dans tout cela ? Il n'y en a plus ! C'est l'anarchie ! l'effroyable anarchie !... (vivement.) Sonnez ! je vous prie !

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'HUISSIER.

OLGA, à l'huissier.

Le Prince?

L'HUISSIER.

Son Altesse vient de rentrer. Son coupé est encore dans la cour des équipages.

OLGA.

Dites que nous le prions de venir un moment... (Regardant par la fenêtre.) Son coupé, en effet. Eh! de quel outillage s'était-il encombré? Qu'est-ce que c'est que ces perches, ces divers engins?

DOÉRESKO, à part.

J'y suis! (Haut.) Altesse, j'étais parfaitement renseigné; mais j'ignorais si Monseigneur avait fait part à Votre Altesse du plaisir qu'il prend à... jeter la ligne dans les étangs de la montagne, et je n'osais...

OLGA, ébahie.

Il pêche à la ligne?...

DOÉRESKO.

De temps à autre.

OLGA, à part.

Un quasi-monarque.

DOÉRESKO.

C'est un plaisir fort innocent!

OLGA, raillant.

En effet, rien de séditionnel! (A part.) Le jour où le

Parlement ouvre sa session!... Enfin!... Et il faut être gracieuse encore!

SCÈNE V

DOÉRESKO, OLGA, PAUL.

On a vu Paul pénétrer dans le fond.

PAUL, à Olga.

Me voici à vos ordres, quoique je ne sois pas tout à fait en tenue.

OLGA, affectant l'abandon.

Moi, pas du tout, vous voyez. Du reste, n'êtes-vous pas chez vous où je suis, mon cher Prince? J'apprends du comte Doéresko, qu'il démissionnait par déférence pour Votre Altesse, qu'il supposait disposée à se charger du gouvernement. Voulez-vous bien l'édifier à ce propos?... (Elle a gagné le piano.) Ah! voici les partitions que vous avez eu la gracieuseté de demander à Paris. Merci.

Elle s'installe et déchiffre en sourdine.

PAUL, à Doéresko.

Monsieur le ministre, votre scrupule, pour déférent et modeste qu'il soit, n'a pas d'objet, quant à moi. Je n'ai le goût, l'envie ni l'obligation de m'occuper des affaires publiques. (A lui-même, préoccupé de ce que joue Olga.) Fa dièze! Que fait-elle donc? (A Doéresko.) Y aurais-je des aptitudes? Je ne sais et l'on en peut douter, sans me faire tort, puisque... (Même jeu.) Ah! fa dièze!... (A Doéresko.) puisque, dis-je, je ne m'y suis pas préparé, et que, de tous ceux qui s'étonnent de mon élévation, le plus

étonné, c'est encore moi, (Agacé.) étonné aussi de la persistance de ce fa naturel, quand le dièze s'impose absolument! (A Doéresco.) Vous ne souffrez pas, vous?

DOÉRESKO.

Excusez, Monseigneur : je ne suis pas assez musicien!

PAUL.

Pour conclure, si vous n'avez d'autres motifs à soumettre à l'agrément de Son Altesse, conservez votre portefeuille, en toute quiétude de conscience.

DOÉRESKO, saluant.

Altesse!...

PAUL, remontant, à Olga.

Enchanté.

OLGA.

Eh bien?

PAUL, un peu nerveux.

Eh bien! c'est un fa dièze qu'il faut!

OLGA.

Où ça?

PAUL.

Partout!

OLGA, incrédule.

Allons!

PAUL, insistant.

Tout le temps!

OLGA.

Fa naturel!

PAUL.

Fa dièze absolument!

OLGA.

Mais non !

PAUL, s'animant.

Ah ! je sais bien que les personnes royales ont le droit de n'en faire qu'à leur guise, en toutes choses ; mais un fa dièze est un fa dièze, et le plus grand potentat de la terre, en faisant ici fa naturel, rendrait le morceau faux, archi-faux, douloureux !

DOÉRESKO, qui observait, à part.

Eh ! eh !

OLGA, vérifiant.

Pourtant c'est écrit.

PAUL.

Erreur de gravure. L'oreille doit rectifier.

OLGA, piquée.

Allons ! fa dièze n'irait pas !

PAUL, narquois.

Ah ! n'irait pas ! ah ! n'irait pas !

OLGA, lui cédant le tabouret.

Eh bien, montrez que ça va, j'en suis curieuse, voyons !

PAUL, s'asseyant.

Oui ! oui ! voyons !

Il joue.

DOÉRESKO, à part.

Chien et chat !...

OLGA, à part.

Le ministre ! je l'oubliais ! (Après un moment et affectant l'intimité.) Mon cher Prince, vous avez pleinement raison ; excusez-moi, je vous fais amende honorable !

PAUL, cessant, confus.

Madame...

OLGA, affable.

Du meilleur cœur, je vous assure. Cette musique prend, avec vous, une élévation, un caractère!... (A Doéresco.) N'est-ce pas, comte?

DO ÉRESCO.

Il faut reconnaître que Monseigneur est un grand artiste.

OLGA, à Paul.

Etes-vous aussi bon négociateur? M'avez-vous conservé le concours du comte?

DOÉRESCO.

Tout mon dévouement est et demeure aux pieds de ma Souveraine!

OLGA.

C'est donc une nouvelle obligation que nous vous avons, Pawlowitch.

Partie de la figuration a paru dans le salon du fond.

Babecca, guidant des serviteurs qui portent une caisse ouverte, traverse les groupes, Francesco et l'ambassadeur, qui suivent, pénètrent en scène, sur un appel muet de Doéresco. La figuration reste discrètement à l'entrée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BABECCA, FRANCESCO, L'AMBAS-
SADEUR, SERVITEURS, partie DE LA FIGURA-
TION.

BABECCA.

Altesse, ce sont enfin les toilettes.

OLGA.

Semblent-elles réussies?

BABEGGA.

Il y en a trois... idéales!

OLGA.

Bien!... Eh! que de monde tout à coup!

BABEGGA.

Un peu de curiosité.

OLGA.

Aisé de la satisfaire. Faites disposer les trois... idéales, puisque idéales il y a. Nous verrons celle qui obtiendra le plus de suffrages. (A Paul, qui se dirigeait vers ses appartements.) Ne nous quittez pas encore, s'il vous plaît. En attendant la séance, je vous prie de jeter un coup d'œil là-dessus.

Elle lui remet son discours.

FRANCESCO, à Doéresco.

Son discours?...

L'AMBASSADEUR.

Elle le lui soumet?

DOÉRESKO.

Attendez!...

PAUL, à mi-voix, refusant le manuscrit.

N'est-il pas entendu que je dois m'abstenir de prendre part à la politique?

Mouvement de Doéresco, Francesco et l'ambassadeur, groupés au deuxième plan.

OLGA, affable et familière.

Pourtant, je ne prétends pas vous infliger la solidarité d'un document qui peut clocher, par quelque point de forme.

PAUL.

Aucun risque, si c'est Votre Altesse qui a composé ce discours !

OLGA.

Ce n'en est pas l'usage, je le sais. Mais ne trouvez-vous pas misérable de venir en cérémonie, entourée des personnes gratifiées des plus gros traitements, débiter un fatras, que des secrétaires, qui ont le tour de main, ont rendu obscur à dessein ? Si tant est que ce soit la Souveraine qui parle à ses sujets...

PAUL.

Il me sied, à ce titre, de m'incliner par avance.

DOËRESKO, bas à l'ambassadeur et à Francesco.

Eh ?...

Ceux-ci lui serrent la main, d'un air de connivence.

OLGA, déçue, à part.

Pêcheur à la ligne, va !...

BABECGA, qui a fait étaler les toilettes.

On peut voir, maintenant.

La figuration descend en scène. Murmure contenu d'admiration. Olga passe son bras sous celui de Paul, qui faisait mine de se retirer et l'attire du côté des toilettes.

OLGA, affectant la familiarité.

Venez, que je vous montre les toilettes que j'ai fait faire, pour paraître à votre bras, tout à l'heure. Comment les trouvez-vous ?

PAUL, indifférent.

L'important est qu'elles agréent à Votre Altesse.

OLGA.

L'important pour nous, mon cher Seigneur, est

de vous faire honneur, en cette occasion, comme en toutes !

Légère émotion satisfaite.

BABECGA, à Francesco.

Comme elle l'aime !

Jeu de scène. Francesco et l'ambassadeur regardent Doéresco, qui répond par un très léger haussement d'épaules, avec un sourire railleur.

OLGA, à Paul.

Quelle préférez-vous que je choisisse ?

PAUL.

Votre Altesse permettra que je me récuse !

OLGA, inquiète.

Pourtant, la fréquentation des hautes classes françaises, vous fait bon juge en ceci. Vous avez dû en voir de superbes, à Paris ?

PAUL.

Quantité !

OLGA.

Eh bien ?

PAUL.

A Paris, Altesse, on s'attache moins à la toilette d'une femme, qu'à la façon dont elle la porte.

Très légère émotion générale.

OLGA, se tordant les doigts et les dents serrées, à part.

Ah !

PAUL, continuant.

Etoffe, coupe, garniture, sont peu de chose. Ce qui attire l'attention, ce qui charme et séduit, c'est le... cachet que leur imprime la personne...

Grande attention.

OLGA, tendue.

Qu'appellez-vous?...

PAUL.

Un... quelque chose d'attrayant, de... « montant, » d'exquis enfin... qu'il est impossible de définir, et dont, à tous les degrés de la société, les Françaises ont le don mystérieux.

OLGA, même jeu.

Ah!... Mystérieux?...

PAUL.

Ça ne s'apprend pas!

OLGA, désorientée.

Le « cachet? »

DOÉRESKO, bas aux deux autres.

On n'est pas plus impertinent!

OLGA, crispée, à Babecca.

Faites emporter cela, baronne.

BABECCA, étonnée.

Altesse...

OLGA.

Emportez, dis-je! (A part, hors d'elle.) Ah! finissons-en! (Haut.) Un mot, prince...

Elle attire Paul à l'avant-scène. On emporte les toilettes. Discrètement, on forme des groupes, le dos tourné, puis en ayant l'air de causer, on se divise dans les salons du fond, sans se désintéresser réellement de ce qui se passe en scène. Doéresco, Francesco et l'ambassadeur, sur le seuil d'un des salons, montrent, tout en paraissant détachés de la Princesse et de Paul, qu'ils restent très attentifs. Babecca surveille l'enlèvement des toilettes.

DOÉRESO, bas aux deux autres.

Attention !

Tout ce qui suit presque bas.

OLGA, avec un sourd éclat.

Si tu poursuis une vengeance, sois satisfait !

PAUL, dérouté.

Une vengeance ?

OLGA, emportée.

Tout le prouve : n'y eût-il que ton affectation obstinée de réserve envers moi. (sur un mouvement.) Allons ! tu n'en es pas à ignorer ce qu'elle a d'outrageant, pour une femme qui, aux yeux de tous, est la tienne !

PAUL.

Je vous jure, Altesse !

OLGA, crispée.

« Altesse ! Altesse !... » pour l'amour du ciel, laisse « Mon Altesse !... »

PAUL.

Je n'en reviens pas !...

OLGA.

Comment ! tu ne sens pas, qu'au sentiment des tiers, ta persistance à me traiter sur ce pied de glaciale étiquette, jure avec ta qualité officielle, donne matière à suppositions blessantes pour moi, accrédite le bruit que notre intérieur est un enfer.

PAUL.

Ce n'est pas vrai !

OLGA.

Qu'importe ! si l'apparence le fait croire.

PAUL, indigné.

Me soupçonnez-vous d'y tâcher ?

OLGA, railleuse.

Eh ! quelles intentions te puis-je prêter, quand tu n'es pas assez... magnanime ! pour mettre le comble à... ton sacrifice patriotique, en usant de façons plus... intimes, plus... cordiales envers celle que tu t'es réduit à épouser. T'en coûte-t-il donc tant, de paraître parfois, t'oublier à l'appeler devant les étrangers... ne fût-ce que par son nom !...

PAUL, ahuri.

Vous appeler par votre nom, tout court ?...

OLGA.

Il n'a pas, sans doute, les consonnances harmonieuses, ni le... « cachet » de ceux que tu as pu prononcer en France ! Mais il faut espérer que tu es encore assez Slave, pour que ce nom d'Olga ne te déchire pas les lèvres !

PAUL, étourdi.

Mais, mais...

OLGA.

Ne cherche pas à donner le change ; ta rancune s'applique à me couvrir de ridicule !

PAUL, protestant.

Ah ! vous me calomniez !...

OLGA.

A quel sentiment céderais-tu si par ta tenue, tu fournis sujet de colporter que tu me dédaignes et que tu me méprises ?...

PAUL, animé.

On en a menti !

OLGA, légèrement frappée.

Pourtant !

PAUL.

Quand ça? Où ça?...

OLGA, légèrement intimidée.

Tout à l'heure encore, il me semble; à propos de mon discours, du choix de mes toilettes...

PAUL, avec élan.

Oh! je vous en supplie, madame, ne me croyez pas d'âme si basse! J'ai cru vous obéir, en me désintéressant des affaires publiques, et ma réserve n'est qu'une forme de mon profond respect.

OLGA, frappée, adoucie.

Ah?... Oui, tu me respectes, soit! C'est bien; c'est très bien!... Mais... ne vas-tu pas un peu loin dans cette voie honorable?

PAUL.

Hein?

OLGA.

Pour la galerie, voyons, ne semble-t-il pas que tu me respectes... trop?

PAUL, dérouté.

Trop?

OLGA, vivement.

Devant le monde encore une fois!... Vois, du reste, vois le résultat!... Sais-tu bien qu'au Palais, en ville et jusque dans les Cours étrangères, je deviens à mesure, un objet de risée ou de compassion.

PAUL.

Vous?

OLGA.

Moi; aux dépens de qui, les uns... les unes surtout! s'égaient à petit bruit; tandis que les autres... c'est bien pis! les autres... me plaignent!...

PAUL.

Cela ne peut vous toucher, puisque je ne suis pas vôtre...

OLGA, épouvantée.

Plus bas, malheureux !... Comprends donc que ça revient au même, puisqu'officiellement, je suis ta légitime épouse. Et quelle épouse misérable, je paraîrais, dès lors ! Une épouse que son mari délaisse, que son mari... n'aime pas !... Sens-tu ? dis, sens-tu, la mortification, que me vaut l'expression excessive de ton fameux respect ?

PAUL.

Quelle mortification saurait effleurer votre Auguste Personne ?...

OLGA, mélancolique.

Eh ! si Auguste que je sois, je n'en suis pas moins femme ! Par là même, sensible à l'affront... (Presque émue.) Ai-je donc mérité que tu me l'infliges ?

PAUL, troublé.

Ah ! calmez-vous !... Ah ! je suis désolé... Je ne savais pas... moi, je...

OLGA, touchée.

Tu ne savais pas, oui ! Ce n'est pas à dessein. Je le vois maintenant. Je t'ai fait tort...

PAUL.

Ce n'est rien ! Dites plutôt, dites comment réparer ma maladresse.

OLGA.

Tu veux bien ?

PAUL.

Tout !... Tout ce qui vous plaira. Dites par grâce !

OLGA, d'un ton de prière caressante.

Dame!... sacrifie-toi encore un peu... un peu plus; tout à fait, s'il est possible!... dissimule!...

PAUL.

Bon. Entendu. Et puis?

OLGA.

Peux-tu te contraindre jusqu'à... avoir l'air de... me porter quelque intérêt, une sorte d'attachement?

PAUL, avec élan.

Aucun effort à faire!

OLGA, contente.

Vrai?... Bien. Merci. (sur un mouvement.) Si, si fait, merci!... Toutefois!... (embarrassée.) Nous nous comprenons bien, n'est-ce pas?... Tu saisis la nuance?...

PAUL.

La nuance?

OLGA.

J'entends: il n'y a pas malentendu de ta part? Dans ton idée, ce que je réclame de ta complaisance, n'est toujours qu'un semblant?...

PAUL.

A l'usage de la galerie. Parfaitement.

OLGA.

C'est ça! (Avec un sourire gêné.) Sans quoi, tu penses!... quelle serait mon attitude envers toi!... Ce n'est guère le rôle d'une femme, d'engager un jeune homme à... s'abandonner davantage, avec elle! Tu ne confonds pas? Dis...

PAUL.

Il s'agit, n'est-ce pas, de faire tomber de fâcheux propos; voilà tout! C'est ça?

OLGA, contente.

Voilà tout ! C'est ça, oui. Tu comprends très bien !

PAUL.

Aussi, dès demain, vous verrez !

OLGA.

Pourquoi demain ? Puisque l'occasions'en trouve, pourquoi pas tout de suite ?

PAUL.

Si vous voulez.

OLGA.

Allons ! Tu es bien aimable ! (sur un geste, et lui prenant le bras.) Si ! si, tu es bien aimable ! .. (Remontant avec lui.) Tu vas voir. (Haut.) Baronne...

BABECCA.

Altesse ?

On redescend en scène.

OLGA.

N'est-il pas temps de se préparer ?

BABECCA.

En effet, madame.

OLGA.

Ne faisons pas attendre messieurs du Parlement. (D'un mouvement gracieux elle congédie la figuration, puis à Paul.) Je crains qu'à l'issue de la cérémonie, un peu de fatigue ne me retienne de passer la revue de la Garde. Voudrez-vous bien me remplacer, Prince ?

PAUL, affectant la galanterie.

Ce ne sera pas la même chose, pour ces braves gens. Cependant je m'efforcerai, non de vous remplacer, mais de vous suppléer.

OLGA, lui tendant la main.

Ce n'est pas abuser ?...

PAUL, très affable, et lui baisant la main.

Abuser ! Vous badinez, ma chère amie !

Sourde émotion générale, principalement chez Francesco et l'ambassadeur. Paul conduit Olga à une porte de côté.

OLGA, bas.

Bien !... (Haut, le rappelant au moment de sortir.)
Paul... je vous retrouve ici ?

PAUL.

A l'instant. Je suis presque prêt, vous voyez ?

Olga lui fait un petit signe amical et sort. Paul sort du côté opposé. La figuration disparaît au fond, murmurant des uns aux autres il a dit « chère amie ».

SCÈNE VII

L'AMBASSADEUR, FRANCESCO, DOÉRESKO
et BABECCA.

L'ambassadeur et Francesco restent consternés, Doéresko sourit. Babecca s'occupe au fond et fait fermer les portes.

L'AMBASSADEUR, bas à Doéresko.

Vous l'avez entendu ? Il a dit : « chère amie ! »

DOÉRESKO.

Vous vous laissez prendre à ces dehors ?... Après l'incident du discours, celui des toilettes ; après le

« cachet » des dames françaises ? Si vous n'avez pas vu qu'elle grinçait des dents, en lui parlant à l'écart, mettez des lunettes, que diantre !... Hein ?

FRANCESCO.

Que voulez-vous : j'ai de la méfiance !...

L'AMBASSADEUR, sur un regard interrogatif.

Ça ne se commande pas !...

DOÉRESO.

Eh bien ! je vous parie qu'avant six mois, ils sont divorcés !

L'AMBASSADEUR.

On vous prend au mot... Qu'est-ce que vous pariez ?

DOÉRESO.

Ma part du paradis.

BABECCA, redescendant.

C'est mince ! ..

DOÉRESO.

Qu'en savez-vous, baronne ?

BABECCA.

Il y a trop longtemps qu'on vous donne au diable, pour que votre part de paradis ne soit hypothéquée à fond !

DOÉRESO.

Le diable ! Seriez-vous si avant dans ses confidences ?

BABECCA, plaisamment.

Entre les femmes et lui, les relations datent de loin ! Mais il n'est pas besoin de son secours, pour présager que ces Messieurs feraient un marché de

dupe en tenant ce pari ; quoiqu'à tout prendre, vous l'avez perdu d'avance.

L'AMBASSADEUR, inquiet.

En connaissez-vous donc l'objet, madame la baronne ?

BABECCA.

Faut-il être bien fine, pour s'en douter un peu ?

FRANCESCO, inquiet.

Eh ! eh !...

DOÉRESO, bas, les entraînant.

L'écoutez-vous ! Du reste, j'en aurai le cœur net, et puis, en dernière analyse, feu son mari lui a croqué le meilleur de sa dot, et en s'y prenant délicatement...

FRANCESCO, rassuré.

Ah ! bon !

L'AMBASSADEUR.

Ils sont donc tous à vendre, ici ?

DOÉRESO, très digne.

Ah ça ! nous croit-on réfractaires à la civilisation ? Allez ! J'en fais mon affaire... (saluant.) Baronne !

Ils sortent.

SCÈNE VIII

BABECCA, seule, occupée à ranger la musique après avoir fermé le piano.

S'il y a de bonnes âmes, affligées de la manie de faire des mariages, combien plus d'acharnées à les

défaire!... Pauvre princesse! On ne lui pardonne pas de s'être mariée toute seule. Soyez donc Souveraine!... (voyant entrer.) Déjà prêt, Monseigneur?

SCÈNE IX

BABECCA, PAUL.

Paul est en costume d'apparat. Durant ce qui suit, il s'applique à mettre des gants qui paraissent un peu étroits.

PAUL.

Je n'avais que ce frac à passer. Et puis la politesse.

BABECCA.

Facile et douce au cœur!...

PAUL.

Vous dites?...

BABECCA.

Commettrais-je une indiscretion?

PAUL.

Ah! du tout! Ah! pas l'ombre! De toute la cour, il n'y a guère que vous qui m'inspiriez confiance et sympathie. Vous pouvez en user librement, baronne.

BABECCA.

Eh bien! j'en use, Monseigneur!

PAUL.

Voyons.

BABECCA.

Qu'avez-vous à paraître si indifférent? Reprochez-vous quelque chose à la Princesse?

PAUL.

Non. A mesure, jela crois plutôt bonne personne j'aurais même plaisir à l'obliger.

BABECCA.

Seulement?... J'en conviens, ma surprise est profonde ; surtout après vous avoir entendu tout à l'heure, parler à Son Altesse, d'un ton plutôt tendre.

PAUL.

Oui, oui ! devant la cour et le Corps Diplomatique !

BABECCA, saisie.

C'était affecté ? Votre pensée n'était pas d'accord avec ce « chère amie » qui a fait impression.

PAUL.

C'était convenu.

BABECCA.

Convenu ? En est-il donc besoin, avec une personne comme elle ? Souveraine ou non, il me semble qu'elle peut prétendre à ce qu'on l'aime.

PAUL.

Je ne dis pas non.

BABECCA.

Pourtant vous, Monseigneur...

PAUL.

Moi, moi ! Diable soit de ces gants ! qu'ils sont étroits... j'en ai chaud...

BABECCA, voulant sonner.

J'en fais demander une autre paire.

PAUL.

Non, merci, ça va tout de même. Moi, voyez-vous,

baronne, j'ai été éprouvé, un drame a traversé ma vie.

BABECCA, apitoyée.

On vous a trompé ?

PAUL.

Voilà !...

BABECCA.

Hélas !... Je n'ai rien à imaginer, pour vous comprendre, Monseigneur !...

PAUL.

Vous aussi, on vous a trompée ?

BABECCA, naïvement.

Plusieurs fois !...

Durant ce qui précède Paul est parvenu à boutonner un gant ; mais il peine, à boutonner le second.

PAUL.

Peste soit ! n'y arriverai-je pas ?

BABECCA, ôtant une épingle de sa coiffure.

Permettez, Monseigneur...

PAUL.

Vous êtes trop bonne, vraiment...

BABECCA, essayant.

Laissez !... Ah ! oui, la déception est cruelle, sur le moment !... Mais... Aïe ! le bouton va sauter !

Elle ouvre la table à ouvrage.

PAUL.

J'aurais dû en demander une autre paire.

BABECCA.

Inutile ! Il y a ce qu'il faut dans la table à ouvrage de Son Altesse.

PAUL.

Vous donner cette peine, madame.

BABECCA.

Ce n'est rien, voilà ce qu'il faut. Permettez-moi !

PAUL.

Je suis confus !

BABECCA.

Du tout ! c'est l'affaire d'un moment.

Jeu de scène. Elle a pris une aiguille, cassé un bout de fil qu'elle enfile, en poussant le pouf du côté de Paul, elle s'y asseoit, Paul est debout, livrant sa main. Elle détache le bouton, cherche à arracher le fil cousu avec ses ongles, puis, n'y parvenant pas tout de suite, elle achève avec ses dents. Puis elle coud. Tout cela durant ce qui suit.

PAUL, avec un léger frisson quand elle coupe le fil avec ses dents.

Si j'ôtai mon gant, ça serait plus facile ?

BABECCA.

Pas la peine !... Oui, disais-je, le réveil du beau rêve est poignant, et l'on se complait à l'âcre joie de se cantonner dans le désespoir !...

PAUL, mélancolique et bienveillant.

Vous savez ça, vous, baronne ?

BABECCA.

Oui, mais je sais aussi que la bienveillante nature a vite raison de nos rancunes, contre la vie. Malgré qu'on en ait, il faut voir qu'elles comptent si peu ses rancunes, que la terre tourne toujours, que toujours le soleil l'englobe et la pénètre de sa chaude lumière, et que, par la même fatalité, si les

fleurs continuent d'exhaler leurs parfums grisants, nos âmes n'aspirent qu'au bonheur d'aimer de nouveau, ... dût-on souffrir encore!...

PAUL.

Si votre âme est de celles-là, la mienne, voyez-vous!...

BABECCA.

Mais, Monseigneur, vous n'avez pas trente ans!

PAUL.

Soixante; quatre-vingts! J'ai vécu, j'ai souffert au centuple. Je vous dis qu'on en ferait un roman!

Léger silence.

BABECCA, incrédule.

Ainsi, jamais?...

PAUL.

Jamais plus!

BABECCA.

Jamais le frôlement d'une femme pimpante de jeunesse, ne pourra dissiper votre mélancolie; jamais le sourire de ses yeux n'éveillera en vous, la soif de lui plaire? La main sur votre bras, la tiède émanation de sa personne, l'éclat de ses mignonnes dents, entre ses lèvres rouges, tout d'elle enfin, vous laissera rebelle au charme, à tout jamais?

PAUL, légèrement troublé.

Comme vous détaillez!...

BABECCA.

Je ne vous crois point. De quel limon Dieu vous eût-il pétri?

PAUL.

Baronne!...

BABECCA.

Monseigneur, vous aurez beau faire, rien sous le ciel n'est plus fort que l'amour!...

SCÈNE X

LES MÊMES, OLGA.

Olga en costume national est entrée depuis un moment et est restée saisie.

OLGA, descendant et se contenant.

Vous paraissez amplement informée, madame?

BABECCA, se levant, à part.

La Princesse !

OLGA.

En tout cas, vous prenez un soin, en dehors de votre charge.

BABECCA.

J'avais cru bien faire, et...

OLGA.

Je vous en dispense ! Où a-t-on vu qu'on recouse les boutons de gants des personnes à qui aucun lien n'attache ? (sur un mouvement.) Allez!...

BABECCA, remontant pour sortir, bas à Paul.

Voyez si je la rends jalouse !

PAUL, tressautant à part.

Jalouse ? De quel droit ?... Ah ! mais non !

SCÈNE XI

OLGA, PAUL.

OLGA est allée vivement à la table à ouvrage, près de laquelle elle a repoussé le pouf. Elle a pris une aiguille enfilée.

PAUL, conciliant.

Permettez-moi de vous faire observer qu'en me rendant ce léger service, la baronne...

OLGA, brève.

... A commis une inconvenance.

PAUL, étonné.

Comment ça ?

OLGA.

Je ne permets à personne de remplir un office qui n'appartient qu'à moi. (S'asseyant sur le pouf l'aiguille à la main.) Approchez.

PAUL, étonné.

Que j'approche ?

OLGA, fébrile.

Eh oui, approchez que je le recouse, ce bouton.

PAUL.

Je vous remercie. Il n'y a plus à en prendre la peine.

OLGA.

Parce que ?

PAUL.

Parce qu'il est recousu.

OLGA, vivement.

Il l'est mal.

PAUL.

Pas du tout !

OLGA, se montant.

Je vous dis qu'il l'est mal ! On n'a pas, je suppose, la prétention de m'en remontrer là-dessus !

PAUL, présentant sa main.

C'est du parti pris, voyez plutôt...

OLGA, qui a pris des ciseaux.

Eh bien, oui ! c'est mal fait ; c'est grossier, c'est...

D'un mouvement de colère elle fait sauter le bouton.

PAUL, outré, se reculant.

C'est inouï ! ma parole d'honneur !... et je crois...
(Se maîtrisant, ôtant son gant et cherchant la sonnette des yeux.) Au fait ! Bien plus simple de faire apporter d'autres gants !...

OLGA, levée, le regardant en face, les traits crispés.

Ah ! ça !... ce que vous acceptiez de la baronne vous est donc bien pénible de ma part ?

PAUL.

Ai-je dit cela, madame ?

OLGA.

Qui vous retient, monsieur ? (Éclatant.) De la franchise au moins !... avouez donc que je vous suis odieuse !

PAUL, hors de lui.

Mais c'est de la folie !...

OLGA, de très haut.

Vous dites ?

PAUL, se grisant de ses paroles.

Eh ! je dis qu'il faut perdre le sens, pour s'enflammer ainsi, à propos d'un bouton dé cousu ! Les voilà bien, les femmes couronnées !... Et moi qui réprouvais l'opposition !... Ce que je la comprends à présent ! Oh ! oui, je la comprends. Je comprends tout ! Je comprends les révolutions, qui bouleversent les empires. Pour si peu qu'on ait de fierté, c'est une chose abominable d'endurer un despotisme aussi capricieux !... Malheureusement je n'ai qu'à le subir, moi, qui par bonasserie, ai mis ma dignité d'homme à votre merci. Soit : subissons ! Mais du moins, je proteste ! (Plantant son gant défait près d'elle sur la table.) Aussi, le voilà mon gant ; cousez-y un, deux, dix, cent boutons, si « tel est votre bon plaisir ; » mais la foudre dût-elle m'écraser, je n'en crierai pas moins : « Oui, oui ! la baronne l'avait parfaitement recousu ! »

OLGA, qui a écouté ; debout, le regard fixe.

Recousu ?... la baronne ?... Il est ?... le ?... Ah !...

Epuisée, elle tombe assise sur le pouf, et éclatant en sanglots, cache son visage dans son bras replié et appuyé au bord de la table.

PAUL, consterné, puis éperdu.

Elle pleure ?... (Accourant à elle.) Vous pleurez ?... (S'agenouillant, puis, durant ce qui suit, l'entourant de ses bras, l'attirant à lui, lui parlant à l'oreille, désespéré, près de pleurer lui-même.) Ah ! vous me déchirez l'âme ! Au nom du ciel, ne pleurez pas ; j'ai honte, et je me fais horreur... Princesse, non, ce n'est pas possible ; vous répandez des larmes et c'est moi qui les cause !... Je n'oserai me regarder en face. Remettez-vous en colère plutôt ; traitez-moi de butor ; acca-

blez-moi de votre sévérité : mais pour Dieu!... ah ! pour Dieu ! ne pleurez pas ! Voyons, rappelez-vous qui vous êtes : une personne auguste, marquée au front pour commander aux peuples, que vous dominez à des hauteurs énormes ? Une Souveraine peut-elle s'affliger du fait d'un de ses sujets?... Haut le cœur, Princesse ! Représentez-vous la grande Elisabeth d'Angleterre, pleurant devant la cour. Ce n'est pas arrivé. L'histoire en parlerait : l'histoire ! vous lui appartenez, madame ! Ah!... qu'elle n'enregistre pas cet oubli de votre prestige ! (Très tendre.) Voyons, ma belle Souveraine, voyons, Olga, les grands Corps de l'Etat vous attendent ! Pouvez-vous ouvrir le Parlement avec des yeux rougis ? C'est alors, qu'on vous croirait malheureuse, alors que les unes se réjouiraient sous cape, tandis que les autres vous blesseraient de leur audacieux apitoiement ! Non ! non ! (L'attirant jusque sur son épaule et poursuivant à mi-voix.) Je vous veux, devant tous, en plein rayonnement de votre grandeur ; reine par la sérénité de vos traits charmants ; reine par votre beauté, que rehausse cette toilette nationale, à laquelle vous donnez un incomparable cachet ! (Redoublant de tendresse et perdant la tête.) Olga ! Je ne sais plus que vous dire ; Olga!... ma chère Olga ! je vous en conjure ! ne pleurez pas, Olga !

Vaincu par l'émotion, il l'embrasse dans ses cheveux.
OLGA, se redressant de toute sa hauteur et l'écrasant d'un regard.

Eh bien?...

Paul recule et reste abîmé.

PAUL, à demi courbé.

Pardon!...

silence, durant lequel Olga le contemple avec un sourire de malicieux triomphe.

OLGA, calme.

Remets-toi, Thégika. Nous daignons passer sur ta témérité. Il y a de ma faute aussi. (Elle tire de sa poche une petite pomme d'ivoire.) Ne vois-tu pas un miroir dans la table à ouvrage? (Paul en tire un miroir luxueux et le lui présente. — Olga au lieu de le prendre lui élève la main à la hauteur de son visage, et ayant ouvert la pomme d'ivoire, se met un peu de poudre de riz, tout en poursuivant.) Oui, de ma faute. Tu vois, je l'avoue sans effort. A ton tour sois indulgent, Pawlowitch, et... Lève un peu le miroir... Comme ça oui. Je suis encore très jeune, vois-tu, et la nouveauté de ma situation me tient l'esprit en éveil sur tant de choses, que je ne suis pas absolument maîtresse de mes nerfs. Car ces pleurs, tu sais, c'était nerveux... Tu t'en rends bien compte, n'est-ce pas? Regarde-moi : ça ne se voit plus, hein?... (sur un signe négatif.) Oublions, va, c'est le plus sage!... (Elle lui tend la main, l'arrêtant d'y poser ses lèvres.) Non! en amis!... Qui empêche que nous soyons amis? Rien de grave, en somme! Tu y souscrivais tantôt. Veux-tu rester là-dessus? Oui... Eh bien! je retiens ta promesse. Sonne, nous voilà prêts, n'est-ce pas? Au fait, tu n'as plus qu'un gant.

PAUL.

Je tiendrai l'autre à la main.

OLGA, le lui passant.

Et dire que ce gant a failli nous brouiller!... C'est les nerfs! vois-tu!... Tu t'en rends bien compte à présent? Oui... voilà!... (A part, pendant qu'il sonne.) Ce n'est pas un méchant garçon... Il finira par s'habituer... Comme il se fâchait tout de même!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, TOUS.

DAVIDOWITCH.

Messieurs du Parlement attendent Son Altesse Sérénissime.

OLGA, à Paul.

Vous plaît-il? (Ils s'incline.) Votre bras, Paul. (Puis, bas.) C'était nerveux!...

Ils sortent, sauf Doéresco, Francesco et l'Ambassadeur.

SCÈNE XIII

DOÉRESCO, FRANCESCO, L'AMBASSADEUR.

Doéresco les appelle du regard, en tirant un petit papier de sa poche. Puis, quand ils sont descendus, il lit.

DOÉRESCO.

Triolets

Ce que l'on nomme le « cachet »
Ne tient pas à la couturière ;
C'est un don du ciel, un secret,
Ce que l'on nomme le « cachet. »
Puissance ou beauté, rien n'y fait
Qu'une grâce particulière ;...
Ce que l'on nomme le « cachet »
Ne tient pas à la couturière.

LES DEUX AUTRES, enchantés.

Ah!

DOÉRESO.

Attendez!...

Lisant de nouveau.

Elles ont cela dans le sang,
La plupart des femmes de France;
Quel que soit du reste, leur rang,
Elles ont cela dans le sang,
Qui les doue, on ne sait comment,
D'un attrait d'exquise élégance;
Elles-ont cela dans le sang,
La plupart des femmes de France.

DOÉRESO, remettant le papier sous enveloppe.

Lisez *Le Corsaire du Danube*.

FRANCESCO et L'AMBASSADEUR.

Ah!...

DOÉRESO.

Chut!...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Même décor qu'au premier acte. — L'intérieur de ce qu'on voit du palais, très éclairé. Moindre éclairage en scène. — Ce qu'on découvre des monuments de la ville en contre-bas, éclairé par des illuminations publiques. Le lointain et la chaîne des Balkans en effet de lune. — Musique de danse, mouvement de valse, dans le palais.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCO, L'HUISSIER, OFFICIERS,
SERVITEURS, puis DAVIDOWITCH.

Au lever du rideau, Francesco et les officiers sont groupés, près d'une table, devant le kiosque, sur laquelle sont des coupes et des bouteilles de champagne. Les serviteurs emplissent les coupes. Davidowitch vient du palais. L'huissier semble diriger le service.

LES OFFICIERS, confusément.

Le major ! — Enfin ! — Le voilà !

FRANCESCO.

Vous vous faites désirer, mon cher major.

DAVIDOWITCH.

Je prenais les derniers ordres de la Princesse. (A l'huissier.) Dites-moi...

L'HUISSIER.

Major?

DAVIDOWITCH.

Son Altesse Sérénissime montera sa jument arabe. Prévenez le grand écuyer.

L'HUISSIER.

La jument devra être amenée ici ?

DAVIDOWITCH.

Non. Le détour serait trop long. Qu'on la tienne au bas de la terrasse. (Le retenant.) Attendez : on sait, n'est-ce pas, qu'on déjeune en forêt ?

L'HUISSIER.

Le service doit être installé dès maintenant, et les fourgons de vivres sont partis tout à l'heure.

DAVIDOWITCH.

Bien.

L'HUISSIER.

M. le grand veneur a fait savoir que les équipages sont prêts à entrer en chasse, à la pointe du jour.

DAVIDOWITCH.

Son Altesse en est informée.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins L'HUISSIER.

FRANCESCO.

Vraiment, il faut admirer Son Altesse. Après tout

un jour de fête, de réceptions officielles, de banquets; après toute une nuit de bal, partir pour la chasse à la dernière mesure du cotillon, c'est merveilleux!

DAVIDOWITCH.

Ce n'est pas tous les jours l'anniversaire de son mariage.

FRANCESCO.

C'est vrai, il y a un an déjà qu'elle nous a fait cette surprise. J'en sais qui ne croyaient guère que ça durerait si longtemps!

DAVIDOWITCH, riant.

Notre précieux ministre, entre autres!

FRANCESCO, avec rancune.

Oh! lui!...

DAVIDOWITCH, de même.

En toute justice, il faut reconnaître qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour brouiller les Augustes Epoux. Par bonheur, il en est pour sa courte honte!

FRANCESCO.

Vous croyez?

DAVIDOWITCH.

La preuve en est ici. N'était-il pas touchant, à ce bal, de les voir, tous deux, ne valser guère qu'ensemble, si étroitement enlacés.

FRANCESCO.

Et vous croyez; là, vraiment, vous croyez que tout cela est sincère?

DAVIDOWITCH.

Si c'est sincère?

FRANCESCO.

Qu'ils s'aiment, enfin, et pour de bon?

DAVIDOWITCH.

Si vous en doutez encore, cherchez le ministre ; sa mine déconfite vous en dira plus long que nous. Allons, mon cher, faites contre fortune bon cœur, Prenez une coupe, et trinquez avec nous. (Aux officiers.) Messieurs, je bois à la prospérité du Royal Ménage.

LES OFFICIERS.

Eljen ! Hurrah !

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, venant du fond.

Si vous buvez à Son Altesse, attendez-moi, messieurs.

LES OFFICIERS.

Vive Monseigneur !

On lui offre une coupe.

PAUL, levant sa coupe.

A notre Gracieuse Souveraine ; à la princesse Olga I^{ère} !

TOUS, enthousiastes.

A la princesse Olga ! (La voyant paraître en toilette de bal, venant du palais ; l'enthousiasme redouble.) Eljen ! Eljen ! Hurrah !

SCÈNE IV

LES MÊMES, OLGA, BABECCA, DAMES
SUIVANTES.

OLGA, descendant.

.. Nous vous ferons raison, messieurs.

PAUL, allant vivement à elle, avec sollicitude inquiète.

Quelle imprudence d'affronter la fraîcheur de la nuit ! (A Babecca.) Baronne...

BABECCA, montrant une pèlerine, qu'elle se dispose
à poser sur les épaules d'Olga.

Rassurez-vous, Monseigneur.

PAUL, la lui prenant.

Laissez !... (Il en couvre Olga.) Compromettre ainsi
votre santé !...

OLGA, plaisamment tendre.

Ne grondez pas ; je ne le ferai plus ! Versez !... (A Paul qui verse.) Vous ?... (Elle le remercie d'un petit geste amical, puis levant sa coupe, aux officiers.) A vous, nobles magnats, qui d'une âme vaillante, nous faites un rempart d'honneur, je porte un toast reconnaissant.

TOUS.

Eljen ! Hurrah !

OLGA.

Et si vous jugez digne de vous, Celui que Nous
avons placé à votre tête, levez encore vos verres,

et buvez avec Moi. (Tendre.) A notre Bien-Aimé Prince Epoux.

TOUS.

Eljen! Hurrah!

Olga trempe ses lèvres dans la coupe; puis souriante :

OLGA.

La coupe est vraiment bien remplie!... Il faut la vider, cependant... (Tendant sa coupe à Paul.) Aidez-moi, Paul?...

PAUL, très ému.

Madame!...

OLGA, plaisamment.

Vous connaîtrez ma pensée?... N'en appréhendez rien : vous y tenez le plus de place.

Paul boit d'un trait.

TOUS.

Vive les Augustes Epoux!

BABECCA, à Francesco.

Eh bien?

FRANCESCO, ému.

Ils sont charmants; non; là, vrai : ils sont charmants. Mais le ministre est un vieux criminel!

BABECCA, riant.

Qui?... Doéresco?... Nous l'appelons « monseigneur Gribouille! »

FRANCESCO, à part, démonté.

Ah! ça... est-ce que je serais un imbécile?

On entend, au lointain, des fanfares de chasse.

DAVIDOWITCH, qui était remonté.

Madame, les équipages annoncent qu'ils sont prêts à se mettre en mouvement.

OLGA.

Eh bien ! qu'on se prépare. Le jour aura vite fait de paraître.

BABECCA, à Olga :

Votre Altesse persiste à mener la chasse ?

OLGA.

Je ne pourrais reposer. L'exercice en plein air me vaudra bonne fatigue. Au surplus, pendant que vous ferez disposer mon costume, je respirerai la fraîcheur de l'aube encore un moment. Vous ne nous accompagnerez pas, Babecca !

BABECCA.

Permettez-le moi, madame. J'ai tant dansé ! Votre Altesse l'a pu voir. Oh ! si je ne me remarie pas, ça ne sera pas ma faute. — Je vais donner les ordres.

Elle rentre au palais sur un remerciement muet d'Olga. — Les autres sont sortis de différents côtés, en produisant un murmure de conversation.

SCÈNE V

OLGA, PAUL.

Durant ce qui suit, les lumières s'éteignent peu à peu, la nuit décline, et l'aurore apparaît, éclairant en rose d'abord, les cimes neigeuses des Balkans.

OLGA, retenant Paul.

Où vas-tu ? Non. Vienslà. Viens que je te remercie.

PAUL, inquiet.

Me remercier ?

OLGA.

Je suis si satisfaite de toi ! Qu'on dise à présent que nous faisons mauvais ménage ! Grâce à ton exquise délicatesse, à ta bonté ; oui, Thégghika, à ta bonté ! l'opinion s'est réformée. On ne rit plus de moi, en faisant mine de me plaindre ; on est plutôt tenté de me porter envie ! (Etonnée de sa physionomie.) Qu'as-tu ?

PAUL, très troublé.

J'ai... (Faisant effort.) Rien.

OLGA, très bonne.

Si fait ! Viens, te dis-je, viens, mon ami ; tu as quelque chose. Parle, je t'en prie ; ton souci me gênerait ce si beau jour, et je suis ta meilleure amie. Qu'as-tu, voyons ?

PAUL, entraîné, et avec un sourd éclat.

J'ai... Ah ! j'ai, que je n'en peux plus !...

OLGA, frappée.

Eh ?... (Très douce.) Paul ?...

PAUL, s'animant.

Non, non ! Ce masque d'époux aimé me brûle le visage ; je ne puis plus ; je ne veux pas le conserver !

OLGA, ébaubie,

En voilà bien d'une autre !

PAUL, se maîtrisant.

Du moins, rendez-moi ce témoignage, que jamais je ne me suis départi du rôle que vous réclamiez de mon patriotisme. (sur un mouvement d'Olga et

devançant sa réplique.) Jamais, non plus, je ne me suis immiscé dans le gouvernement; je n'ai point cherché à me créer une influence, et si, en public, j'ai affecté d'en user envers Votre Altesse, avec familiarité, ça été sur son ordre formel.

OLGA, légèrement impatiente.

Bon; c'est exact; mais...

PAUL, prenant acte.

J'étais bien, ce que vous vouliez, n'est-ce pas? « un monsieur pour accompagner », une espèce de « Prince-Epoux de paille »...

OLGA, haussant les épaules.

Tu dis des folies! Que va-t-il chercher? Mais, aboutis! Où veux-tu en venir?

PAUL, accablé.

A ceci, hélas! que j'ai préjugé de mes forces, et que je ne répons plus de me maintenir dans la situation secrète et compliquée, où je me suis placé. (Devançant la réplique d'Olga.) Pour Dieu! ne vous méprenez pas sur le sens de ma confession. Elle est d'un honnête homme, qui, avec un poignant chagrin, sent n'être plus maître d'observer ses engagements. Il en fait l'aveu loyal, en vous suppliant de...

OLGA, l'interrompant.

Eh! que de sauce sur des cailloux! Qui, quoi, qu'est-ce, à la fin? Qu'est-il survenu? (silence.) Tu ne me répons pas? Va; je te permets de tout dire.

PAUL, concentré.

Je n'ose...

OLGA, ferme.

Et moi, j'ordonne. Tu es devant une personne

dont il n'est pas à ta portée d'éveiller les susceptibilités. Tu es en face de ton Seigneur et Maître. Parle ; je le veux !...

PAUL.

Le ciel m'en est garant, jusqu'au jour de l'ouverture du Parlement, j'accomplissais ma mission en toute liberté d'esprit. Mais ce jour-là... Ah ! ce jour-là !...

OLGA, inquiète et brève.

Quoi ce jour-là ?...

PAUL.

Ce jour-là, madame, quand je vous vis pleurer...

OLGA, vivement.

C'était nerveux !...

PAUL.

Nerveux ou non, ce qui s'est passé en moi, ne peut se définir. Tous les jours écoulés m'ont paru misérables... Durant cette minute, j'ai existé mille existences, sous le coup d'une éclosion foudroyante. Voilà ce que j'en sais, Madame ; tout ce que j'en puis dire à Votre Altesse Sérénissime, avec le respect d'un infime sujet.

OLGA, impatientée.

Eh ! mon Dieu ! que d'affaires, pour un sanglot nerveux !...

PAUL, intimidé.

Madame...

OLGA, même jeu.

Il devait y avoir de l'orage. Parions qu'il y avait de l'orage. Et puis, après, d'ailleurs ?... Oui, après ?...

PAUL.

Après?... Rien, après... J'ai continué de croire que je pourrais encore approcher Votre Altesse, partager sa vie officielle et représentative, l'appeler « ma chère » sans conviction, jouer du Beethoven et du « divin Mozart », à quatre mains sur le même clavier, faire sa partie de bésigue chinois, et valser... ah! valser! avec elle, en restant insensible au charme qui se dégage d'elle, comme un parfum!

OLGA, complaisamment, à part.

Il dit bien ces choses-là!...

PAUL, poursuivant.

Eh bien, non! non, ce n'a plus été, ce n'est plus possible. Et reconnaissant, avec désespoir, que la volonté me trahit, je viens supplier Votre Grâce de me relever des obligations, que j'ai imprudemment contractées.

OLGA, sèche.

Désolée, monsieur! Entre gens de bien, ce qui est convenu, est convenu. Et si tant est qu'il vous en coûte maintenant, de faire honneur à votre parole, vous n'en aurez que plus de mérite.

PAUL, avec éclat.

Mais vous n'entendez donc pas que ça passe mes énergies!...

OLGA, sèche.

Parce que?...

PAUL, perdant la tête.

Eh! parce que... parce que, je vous aime!... (Epouvanté.) Ah! pardon! pardon! Mon Dieu! qu'ai-je dit!...

OLGA, interdite le contemple en silence, puis se faisant doucement railleuse.

Etes-vous certain de ne pas confondre? Prenez-y garde, au moins : je ne suis pas de Montélimar!...

PAUL, accablé.

Madame!

OLGA, même ton de raillerie douce.

Permettez ! Je n'ai pas oublié certaines confidences, au sujet de votre cœur, qu'on a vilainement meurtri ; ni ce fier défi à toute femme, « fût-elle enfant des dieux », de le faire désormais « tressaillir » !... J'ai même compati, comme il faut, à ce deuil prématuré. — Toutefois, veuillez considérer qu'en vous proposant ensuite, une union simulée, purement extérieure et exclusivement politique, j'ai tablé là-dessus. Et voilà que ce cœur éteint, disiez-vous ; mort et enterré, avec les herbes de la Saint-Jean, n'était qu'en léthargie ; il secoue son linceul, ressuscite, et qui plus est, en mon honneur ? (L'interrompant.) Vous m'en voyez assurément flattée ; mais il n'en reste pas moins un mécompte, dont il ne serait pas équitable de me faire supporter les conséquences ; d'où suit que la communication de... « la bonne nouvelle » n'était point nécessaire ; puisque les conditions de notre mariage ne sont pas modifiables. (Nuançant sa raillerie de bienveillance et l'interrompant encore, en allant à lui.) Ne réponds rien, va ! Tu n'en sortirais pas, puisqu'aussi bien, pauvre rêveur, tu te fais encore illusion. Ta sensibilité d'âme s'est affranchie de son sommeil ; je le veux ; tu aimes de nouveau, je le crois et... oui, je t'en félicite. Mais les attaches antérieures ne sont pas rompues, comme tu le sup-

poses ; le sentiment qui te reprend, reste vague et confus, en une sorte « d'été de la Saint-Martin » du premier amour, et celle que tu aimes, est et demeure en vérité, la jeune parisienne qui avait tant de... « cachet ! »

PAUL.

Raillez ! Vous en avez sujet. Pourtant, ne me croyez pas à ce point téméraire, que je me sois bercé du moindre espoir. Je connais bien trop ma misère !

OLGA, nette.

En ce cas ?

PAUL.

Que votre Magnanimité accueille le vœu que je mets à ses pieds.

OLGA, même expression.

Quel vœu ? Quoi ?

PAUL.

Epargnez-moi la prolongation d'une torture insupportable.

OLGA, tranchante.

Comment ? Par quel moyen ? Il n'y en a pas.

PAUL.

Si fait ! Il en est un.

OLGA.

Voyons ?

PAUL.

Le divorce.

OLGA, sursautant.

Misérable ! Divorcer ? Tu veux remettre en question l'indépendance de ton pays ; tu veux voir flotter sur nos édifices ?...

PAUL, l'interrompant.

Ah ! je sais ; je sais tout ça ! Mais la souffrance me rendrait fou ; je le sens, fou-furieux et... et je commettrais un malheur !

OLGA, dédaigneuse, puis conciliante.

Des mots ! Tu ne commettras rien du tout. C'est une crise. Une fois passée, tu te souviendras qu'un brave garçon n'a qu'une parole, et je t'en estimerai davantage, s'il est possible. Car, j'étais sincère tout à l'heure, en disant que tu as la meilleure place en ma pensée.

PAUL.

Altesse !...

OLGA, conciliante.

Qui te dit que je ne sois pas sensible, moi aussi, à l'intimité apparente, que les circonstances ont établie entre nous ? Et, qui sait si je n'inclinerais pas à la rendre... effective, n'était la Raison d'Etat !... Va, va !... je n'en suis pas à m'apercevoir qu'un manteau royal est parfois lourd aux épaules d'une jeune femme !... Mais que veux-tu, Théghika ; il y a des fatalités !... N'ajoute pas à mes embarras. Laisse faire le temps. Il emportera ma jeunesse et les fragiles... agréments, auxquels tu t'attaches, avec un peu trop de complaisance. Toi-même alors, tu ne seras pas bien joli non plus !... Mais les années, passées ensemble, cimenteront la bonne et franche amitié, qui, mieux que la loi et l'église, nous aura unis, pour une haute mission, bien désintéressée ! Allons, n'y pensons plus, et donne-moi la main...

PAUL, se reculant, avec effroi.

Oh ! non ! non !

OLGA, déroutée.

Ça passe l'imagination ! Où a-t-on jamais vu qu'on veuille divorcer par amour ?

PAUL.

Moi, non ! C'est à Votre Altesse de me répudier. L'histoire des monarchies est farcie d'événements semblables.

OLGA, haussant les épaules.

Et je me rabattrais sur ce grand dadaïse de colonel Olvernitz, n'est-ce pas ? Merci bien ! Te répudier ? Sous quel prétexte d'abord ? Me voit-on dire au Conseil Suprême : « Mon mari s'avise de m'aimer, séparez-moi de lui !... » On rirait !

PAUL, tirant un papier de sa poche.

On ne rira pas de ceci...

OLGA.

Ceci ?

PAUL.

Une liste de griefs à articuler contre moi. (sur un haussement d'épaules.) Voyez, du moins, voyez...

Il tient le papier sous les yeux d'Olga.

OLGA, tout en lisant des yeux.

... C'est fou !... Godiche !... Ah ! tu te noircis un peu trop !... (Tout à coup, pudique, embarrassée, baissant les yeux.) Oh !... Shoking !... (Donnant un coup dans le papier.) Pitt !... Assez ! Plus un mot là-dessus !

PAUL.

Vous refusez ?

OLGA, résolue.

Certes !

PAUL, déterminé.

Soit ! C'est moi, puisqu'il le faut, qui convoquerai le Conseil Suprême, selon le droit que m'en donne la Constitution.

OLGA, railleuse.

Pauvre garçon ! Raisonnez donc un peu, avant de faire une démarche, qui vous rendrait ridicule. Qu'espérez-vous de Conseillers, qui sont à ma discrétion, par les faveurs et les pensions, si je leur interdis de vous écouter ?

PAUL, découragé.

Ah ! qu'une couronne est un épais bandeau, sur les yeux des monarques !

OLGA.

Que veux-tu dire ?

PAUL.

Qu'ils seront ravis de vous désobéir. Vous ne connaissez pas ces vieux traîtres'...

OLGA.

C'est à tenter d'en faire l'expérience!... Mais non. J'aime mieux en appeler à tes sentiments. Approche ; viens ; regarde-moi, dans les yeux... C'est vrai?... toi, dis, toi, tu aurais le cœur de me quitter?... (sur un signe.) Oui?... (Menaçante.) Prends garde!... Après tout, je ne me donne pas pour un ange. Et si, par rancune, une fois redevenu simple sujet, je te faisais jeter dans une forteresse ?

PAUL, enthousiaste.

Oh ! délivrance!...

OLGA, à part, suffoquée.

Ah ! mais, il devient insolent !

PAUL, même jeu.

Je n'aurais donc plus le martyre de rester impassible et muet, en vous apercevant, dans le rayonnement de votre grâce irrésistible ! de ne plus frissonner, sous l'impression farouche, qui me saisit au son de votre voix ! Oh ! ne plus voir vos si beaux yeux, sourire à travers leurs longs cils !...

OLGA, modestie effarouchée.

Tais-toi ; mais, tais-toi !... Tu me gênes !...

PAUL, emballé.

Chassez-moi donc ! J'implore votre sévérité. La prison, le couvent où j'entends disparaître, c'est même chose, et...

OLGA.

Tu irais te cloître ?

PAUL.

A Moscou, de ce pas !

OLGA, impressionnée et caressante.

A cause de moi ? Non. C'est des bêtises. Toi, sous la bure, toi confiné dans une cellule monotone et glaciale ! Tu veux donc me bourrer de remords ? Vilain, que t'ai-je fait ?...

PAUL, à part.

O torture !...

OLGA, se faisant tendrement protectrice.

Allons ! calme-toi, c'est cette suite de fêtes qui te trouble ; l'insomnie, la valse... le champagne aussi ! C'est nerveux, vois-tu bien. A ton tour ! Je le comprends, va ! Mais secoue-toi ! Les sombres pensées ne sont pas de notre âge. A nous, le mouvement et le bruit ; on est jeune si peu de temps ! (Fanfares lointaines.) Ecoute !... La chasse nous réclame. Viens

galoper avec moi, dans le vent, aspirer à pleine poitrine, l'âcre senteur des bois, léger de cœur et confiant en mon amitié, qui se voue à te rendre aimables, les beaux jours qui nous sont comptés ! Viens, dis ?...

PAUL, éperdu.

Non!...

OLGA, avec rage.

Entêté!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'HUISSIER, FRANCESCO, L'AMBASSADEUR, DAVIDOWITCH, BABECCA, OFFICIERS DAMES, quelques-uns en costume de chasse.

OLGA, aux survenants.

Dans un moment nous sommes prête. (A Paul, avec bravade ironique.) Tu t'obstines ? A ton aise ! Quoique tu insinues du Conseil Suprême, tu en seras le mauvais marchand, et m'en reviendras tout penaud. Ah ! tu veux me quitter ? Eh bien ! essaie !... (sur un mouvement.) Bah ! bah ! je me moque de toi ! (Elle rejoint vivement Babecca restée sur les marches.) Restez, baronne. Mes femmes suffiront.

Babecca disparaît un moment avec elle, fausse sortie.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins OLGA, puis DOERESCO.

PAUL, à part, la regardant s'éloigner.

Pauvre princesse, qui compte sur l'obéissance des fourbes qui l'entourent ! Elle en va revenir !... Trop tard, hélas ! (Appelant.) Davidowitch.

DAVIDOWITCH, approchant.

Monseigneur ?

PAUL.

Tu m'ennuies, avec tes « monseigneur ! »

DAVIDOWITCH.

Pourtant...

PAUL.

Deux copains de Condorcet ? Laisse donc ! Du reste, il n'y en a plus pour longtemps, du monseigneur.

DAVIDOWITCH.

Comment ?

PAUL.

Tu le sauras bientôt. En attendant, trouve-moi le ministre.

DAVIDOWITCH.

Il a dû aller se coucher.

PAUL.

Il dormira une autre fois. Qu'il vienne à toute force. Je vais l'attendre chez moi.

DAVIDOWITCH.

Et la chasse ?

PAUL.

J'y ai le cœur, parlons-en !

DAVIDOWITCH.

Tu la manquerais ?

PAUL.

Tu vois.

DAVIDOWITCH.

Il se passe quelque chose de grave, en ce cas ?

PAUL.

Ah ! mon pauvre ami ! rien ne saurait l'être davantage ! Tu t'en fies à l'apparence, et tu me crois heureux ?

DAVIDOWITCH.

Non ?...

PAUL.

Je divorce !.

DAVIDOWITCH, tressautant.

Que me dis-tu là ?

PAUL.

Si tu savais... Ah ! mon ami, si tu savais !... Plus tard ; j'aperçois le ministre. Fais-le venir. Nous en terminerons plus tôt !

DAVIDOWITCH.

Paul ! as-tu bien réfléchi ?

PAUL.

Hélas ! Va, va ; je te dirai tout tantôt !

DAVIDOWITCH.

Ah ! je n'en reviens pas !

Il remonte à Doéresco, qui vient de paraître, et lui parle bas. — Doéresco descend à Paul.

PAUL, à part.

Il triomphe ce ministre ! Le plus perfide de tous !
Et la cruauté du sort me force à lui abandonner
Olga, sans défense !

DOÉRESO, son portefeuille sous le bras.

Monseigneur ?

Une horloge tinte.

PAUL.

Ecoutez !...

DOÉRESO.

Cinq heures !

PAUL.

Eh bien ! il faut que les membres du Conseil Suprême soient convoqués à huit heures, et réunis à neuf.

DOÉRESO, ébahi.

Réunir le Conseil Suprême ? Mais, Monseigneur, je n'en ai pas le droit.

PAUL.

Je vous le donne.

DOÉRESO.

Vous, Monseigneur ? C'est que, ce droit, Votre Grâce ne l'a pas non plus.

PAUL.

Sauf ?...

DOÉRESO.

Dans un cas, il est vrai.

PAUL.

Eh bien ! nous y sommes précisément.

DOÉRESO, tressautant.

Monseigneur veut divorcer ?

PAUL.

Comme vous dites.

DOÉRESO.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

PAUL.

Laissez donc tranquille, vous êtes enchanté.

DOÉRESO.

Moi ?

PAUL.

Je vous sais sur le bout du doigt ! (Tirant deux papiers de sa poitrine.) Tenez, voici de quoi exécuter mes ordres. Quant à ma requête, j'y jette un dernier coup d'œil et je vous la remets. Surtout, point de retard. Il faut en finir aujourd'hui. Faites vite, monsieur.

DOÉRESO.

Comme pour moi, Monseigneur.

PAUL.

Attendez.

Il entre dans le kiosque, sa requête à la main. —
Fausse sortie.

DOÉRESO, à part.

Ah ! ça ! qui est-ce qui disait donc que mon étoile pâlit ?... Ah ! soyez en repos, jeune homme ; on ne vous fera pas languir. (A l'huissier qu'il a appelé d'un signe, et tout en écrivant au crayon sur la table.) Vous allez courir, sans perdre une minute, chez le secrétaire général. Vous le trouverez, où qu'il soit, et lui remettrez ce pli, afin que, sur le moment même, il fasse réunir le Conseil Suprême. Ne perdez pas un instant. Allez.

L'HUISSIER.

S'il dort?

DOÉRESO.

Vous l'éveillerez d'autorité, vous-même. Ordre supérieur. C'est compris?

L'HUISSIER.

Absolument, Excellence.

Il sort vivement.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins L'HUISSIER.

DOÉRESO, à part, regardant autour de lui.

Franchement, je n'y comptais pas du tout.

L'AMBASSADEUR.

Excellence...

DOÉRESO, à part.

Lui? Attends!...

L'AMBASSADEUR, froid.

Sans vous importuner, permettez-moi de rappeler que j'ai demandé mes passeports.

DOÉRESO.

Je les ai fait préparer; bien à regret, je vous assure!

L'AMBASSADEUR.

Je ne suis pas en reste avec Votre Excellence. Mais, toutes vos prévisions étant déjouées, continuer d'espérer un divorce inclinerait à la... candeur! Et, s'il vous plaît de hâter l'expédition...

DOÉRESKO.

De vos passeports ? C'est fait, je les ai là. Vous les désirez ? Soit, voici.

Il lui donne l'ordre que lui a remis Paul. — Jeu de scène : Doéresko observe railleusement l'ambassadeur, qui, après quelques lignes, change de physionomie.

L'AMBASSADEUR.

Qu'est-ce là?... Est-ce possible ?

DOÉRESKO, jouant l'émotion.

Me serais-je trompé ? Oui. (Reprenant le papier.) Quelle inadvertance !...

L'AMBASSADEUR.

C'est donc vrai ? Ils divorcent ?

DOÉRESKO.

Laissez ; laissez, je vous prie. Tenez, voici les passeports...

L'AMBASSADEUR.

J'en veux plus.

DOÉRESKO.

Prenez garde !... Si je vous trompais de nouveau ? Est-on sûr que je ne sois pas un traître ?

L'AMBASSADEUR.

Excellence, je suis confus ; je vous fais mes excuses... Pardonnez, de grâce !

DOÉRESKO.

Vous !... m'avoir soupçonné ! Vous, si fin diplomate !...

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai fait tort qu'à moi. Oubliez, et revenons à nos projets.

DOÉRESO.

Et le colonel Oldernitz ? Il n'a pas douté, lui !

L'AMBASSADEUR, inquiet.

Eh bien ?

DOÉRESO.

J'ai donné ma parole.

L'AMBASSADEUR, rassuré.

Ah ! Si ce n'est que ça !...

DOÉRESO, voyant venir Paul.

Taisez-vous !

PAUL.

Vous prenez vos dispositions ?

DOÉRESO.

On s'occupe à les exécuter, Monseigneur.

PAUL.

Bien. Je vous confie officiellement ma requête. Voici les raisons sur lesquelles je l'appuie.

Il lui fait lire quelques lignes. — Davidowitch a parlé bas à Babecca, rentrée depuis un moment.

BABECCA.

Mais, major, ce n'est pas croyable !

DAVIDOWITCH.

Voyez : ce qu'ils lisent, c'est la requête du Prince.

BABECCA, voyant paraître Olga.

Ah ! malheureuse princesse ! Qu'elle soit prévenue, du moins !

Elle va au devant d'Olga, dont l'apparition en costume de chasse, est saluée par un murmure de la figuration.

SCÈNE IX

LES MÊMES, OLGA.

OLGA, souriante, à Babecca.

Je sais, Babecca, je sais. Mais, rassurez-vous, ma bonne. J'ai pris mes précautions. (A Doéresco, qui s'est approché.) Je ne puis empêcher le Prince de convoquer les Conseillers Suprêmes et de les saisir de sa requête. Mais confirmez l'avis que je fais parvenir à chacun d'eux ; avis par lequel je leur défends... vous m'entendez bien, monsieur ? je - leur - dé - fends !... d'y donner satisfaction. Ne craignez pas d'y appuyer ; c'est un ordre, précisément, et j'entends être obéie !

DOÉRESCO, à part, clignant un œil.

Compte là-dessus, madame ! — Enfin ! j'ai cause gagnée !

OLGA, à Paul, doucement railleuse.

Ainsi, tu poursuis l'aventure... (souriant davantage.) Soit ; tu vois : je suis bien tranquille !... (puis très tendre.) Ah ! cher ingrat !... (Bas à Babecca, en remontant un peu.) Qu'un courrier me soit envoyé d'heure en heure. Je m'en fie à vous, baronne. (Haut.) Le jour se lève. Allons, messieurs !...

LA FIGURATION.

Hurrah !...

Fanfare de chasse. — Sauf Paul, tous sortent ; Olga par le fond.

SCÈNE X

PAUL, seul, absorbé d'abord, il remonte à la balustrade et la regarde s'éloigner.

Ah ! que la victoire m'est cruelle !...

Le son des fanfares diminue de sonorité.

Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

Le cabinet de travail de Paul. — Portes. — Une fenêtre.
— Grande table au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, seul.

Au lever du rideau, Paul, appuyé au battant de la fenêtre, regarde vaguement au lointain. — On entend, par bouffées, la fanfare de chasse.

PAUL.

Elle s'amuse !.. Souple, ardente, elle galope sous

la voûte mouvante des bois, la joue empourprée, l'œil piqué d'un éclat de soleil, comme je la vis tant de fois! Ruisseaux, fossés, arbres renversés, elle les franchit, ferme et droite, avec une joie d'enfant... et dans quelques heures, je l'aurai quittée à jamais!... Mais que le temps me dure! Comme ils tardent, ces Conseillers. (Ecoutant de côté.) Quelqu'un... enfin!

SCÈNE II

PAUL, BABECCA, puis DAVIDOWITCH.

PAUL.

Vous, baronne. Vous n'avez pas suivi la chasse?

BABECCA.

Je n'y aurais pris aucun plaisir.

PAUL, lui tendant la main.

Ah! vous êtes... (s'arrêtant et regardant, craintif, vers la porte, puis à part.) Non; elle chasse... (Haut, continuant le mouvement.) Oui, vous êtes bonne, vous!...

BABECCA.

Monseigneur!...

PAUL.

Bonne, obligeante; je me souviens de mon gant trop étroit. Oui, bonne, et si sensible!...

BABECCA.

Trop!

PAUL, s'animant.

Jamais trop! Ce n'est pas vous qui iriez vous

griser de bruit et de mouvement, tandis que l'angoisse étranglerait celui dont vous vous sauriez aimée ! Pas vous qui ririez du supplice qu'il endure ; pas vous qui auriez l'âme assez méchante, pour intimider, menacer ceux dont il réclame la liberté de se soustraire à l'horreur de sa situation. Car voilà où elle en est venue ! Elle défend à ces Conseillers serviles de sanctionner mon droit. Elle leur intime l'ordre de me maintenir sous son joug. Il lui plaît, il l'amuse de me voir souffrir, de se repaître de mon désespoir !

BABECCA.

Vous allez trop loin, Monseigneur ; vous la méconnaissiez.

PAUL.

Elle m'a dit au moment de monter à cheval : « Je me moque de toi ! » Textuel, baronne ! Et je me ronge les poings d'impatience. Où en est le Conseil ? Transpire-t-il quelque nouvelle de la délibération ?

BABECCA.

Hélas ! l'arrêt est rendu.

PAUL.

Et vous ne le dites pas !...

BABECCA.

Je vous croyais informé.

PAUL.

Par qui ? Non. Achevez, de grâce.

BABECCA.

Vous êtes libre, Monseigneur.

PAUL, enchanté.

Libre !... Ah !

Il lui prend la tête à deux mains et l'embrasse.

BABECCA, effrayée, avec un regard craintif vers la porte.

Monseigneur!...

PAUL.

Non. Elle chasse. Vous entendez bien qu'elle chasse. Et puis, libre, à présent; je suis libre! (Il l'embrasse de nouveau.) Si je ne m'exilais aussitôt, je vous demanderais de vous faire mon ange consolateur! (La cajolant.) Ah! des consolations, j'en ai besoin; je l'aime tant, voyez-vous! Si vous saviez à quel point! Si vous saviez l'histoire de mon union avec elle; si vous saviez tout!... Ah! pour sûr, on en ferait un roman!

BABECCA.

Deuxième volume.

PAUL, se souvenant.

Hein?... Ah! oui : Tome II... (sonnant.) Mais, il n'y a pas de temps à perdre. (A Davidowitch qui paraît.) Tu sais?...

DAVIDOWITCH.

C'est public à présent. Les camelots colportent le placard dans les rues. Tu me vois désolé.

BABECCA.

N'est-ce pas, major, que c'est affreux?

PAUL.

C'est que vous ne savez pas! Vous ne pouvez pas savoir! .. J'aime autant ça, d'ailleurs. Merci, baronne; merci, mon cher ami. Mais il y a sans doute des formalités à remplir. Dis au ministre que je l'attends; car je veux partir tout de suite. Va, va, je t'en serai reconnaissant.

Il conduit Davidowitch qui sort après un serrement de mains.

SCÈNE III

BABECCA, PAUL.

BABECCA.

Vous n'attendez même pas le retour de Son Altesse?

PAUL.

Dieu m'en garde ! Je me sens si faible devant elle ! Quoi qu'elle dise ou fasse, ce seraient de nouveaux déchirements. Mieux vaut m'y dérober. J'ai déjà trop souffert, voyez-vous, baronne !

BABECCA.

Ah ! tenez, vous ne l'aimez pas !

PAUL, animé.

Je ne l'aime pas ? Ah ! madame, que vous connaissez peu l'état de mon cœur !... Certes, je me croyais bien guéri de l'amour ! Quand vous me disiez : « Par la même fatalité, qu'après l'orage, si les fleurs continuent d'exhaler leurs parfums grisants, nos âmes n'aspirent qu'à aimer de nouveau, quitte à souffrir encore. » je vous en fais bien mes excuses ; mais je riais dans ma moustache. « Rien n'est plus fort que l'amour », ajoutiez-vous. Et dans ma confiance, je protestais. Eh bien ! savez-vous ce que je pense aujourd'hui ? C'est qu'il n'est pas vrai que j'aie aimé une première fois. Non ! C'a été je ne sais quel mirage, une illusion, une duperie de mes esprits brouillés. Mais elle ; mais Olga ? Si ce n'était le véritable et sublime amour,

dites, que serait-il, le sentiment qui, domptant mon humilité et mon respect, m'enhardirait à porter mon regard jusqu'à ma Souveraine? Je ne l'aime pas? Mais je vais me jeter dans un cloître pour châtier ma témérité. Mais... (Même jeu que plus haut; il embrasse et cajole Babecca en poursuivant :) mais vous ne voyez donc pas que la fièvre me brûle et qu'au moment de la quitter, les sanglots étouffent ma voix, tandis que mes yeux s'obscurcissent de larmes!

BABECCA, émue.

Moi aussi!... (se ressaisissant.) Au fait, qu'est-ce que je fais donc, moi!...

PAUL, très ému.

Non; elle chasse. Vous êtes bonne, vous!

BABECCA, se reculant.

Le ministre!

SCÈNE IV

LES MÊMES, DOÉRESO.

PAUL.

On m'apprend, monsieur, que le Conseil Suprême me donne enfin gain de cause.

DOÉRESO.

Au contraire, Votre Grâce.

BABECCA.

Comment?

PAUL.

Il n'accueille pas la requête, que je lui ai fait pré-

senter par vous-même? On en colporte la nouvelle sur les places publiques?

BABEGGA.

Et la population en est consternée.

PAUL.

Expliquez-vous, monsieur.

DOÉRESGO.

Devant madame la baronne?

BABEGGA, riant.

Je comprends. Ce serait trop simple! Qu'à cela ne tienne. Je vous cède la place. (A Paul.) Allez! il n'est que trop vrai! Ah! Prince! Quelle tristesse pour tout le monde!

Elle sort, conduite par Paul.

SCÈNE V

PAUL, DOÉRESGO.

PAUL, impatient.

Ah! ça! que faut-il croire, monsieur? Il n'y a qu'un mot qui serve : Suis-je divorcé ou non?

DOÉRESGO, dépliant un papier.

Voici l'arrêt rendu à l'instant.

PAUL.

Lisez.

DOÉRESGO, lisant.

« Le Conseil Suprême réuni en vertu de...

PAUL.

Et cætera...

DOÉRESCO.

Et cætera... « N'accordant nul crédit aux articulations audacieuses... » — Veuillez excuser, Monseigneur!...

PAUL.

Allez toujours!

DOÉRESCO.

«... audacieuses de Sa Grâce Pawlovitch Théghika, » et considérant que le seul fait, en lui-même inouï, » d'oser vouloir divorcer d'avec la Sérénissime » Princesse Régnante, constitue l'injure la plus » grave, dont peut, invraisemblablement, mais, » hélas! en réalité, se rendre coupable un simple » magnat. » — Excusez encore. « Par ces motifs, » tout en le déboutant de ses conclusions, mises » d'ores et déjà à néant, prononce, solennellement » et sans appel, le divorce, contre lui, et au seul » profit de Son Altesse Olga première, à qui le ciel » fasse longue vie, pour la plus grande joie de... »

PAUL.

Et cætera!

DOÉRESCO.

Et cætera. — Monseigneur saisit la nuance?

PAUL, railleur.

Si je la saisis? Soyez tranquille. Ah! vous êtes, monsieur, un fameux homme d'Etat! Mais le résultat étant le même, je m'y tiens, et sur l'heure, je me mets en route. (plus encore railleur.) Votre Excellence n'y fait pas d'obstacle, je suppose?

DOÉRESCO, vivement.

Si fait!

PAUL.

Vous?... Je ne comprends plus.

DOÉRESO.

Tant que Sa Grandeur le Métropolitain n'aura pas sanctionné l'arrêt du Conseil, le mariage religieux subsiste.

PAUL, impressionné.

C'est vrai! S'il allait s'opposer?...

DOÉRESO.

Le Métropolitain?... Monseigneur ne le connaît pas!

PAUL.

Pas du tout. Quel homme est-ce?

DOÉRESO.

Ah!... un bien honnête homme!

PAUL, l'observant.

Comme vous?

DOÉRESO.

A peu près. Et moyennant... (sur un mouvement.)
Il a ses pauvres!...

PAUL.

Bien, bien!

DOÉRESO.

Au surplus, on peut le préparer...

PAUL.

Et vous vous en chargez?

DOÉRESO.

Ne suis-je pas l'humble serviteur de Votre Grâce?

PAUL, allant à la table.

Un nouveau droit à ma considération. Allez, monsieur. Je rédige ma supplique, et, sitôt la réponse reçue, je pars. Mais ne craignez pas que j'oublie l'empressement que vous mettez à m'obliger. Avant peu, comptez-y, vous en aurez des nouvelles!

DOÉRESO.

Honoré, Monseigneur!... (A part.) Comment l'entend-il? Bah! éloigné, quoi qu'il fasse, mon crédit se raffermira!

Il sort.

SCE E VI

PAUL, seul.

PAUL, qui s'est assis à la table, se disposant à écrire.

Le vieux faquin! C'est lui qui mène tout. A distance, j'aurai meilleure grâce à les démasquer tous. Ah! chère et pauvre Olga! La voilà maintenant seule à se débattre contre leur duplicité! (Echo de la fanfare.) C'est à qui trahira, se vendra! Et, dans son innocence, elle chasse! (se déterminant.) Mais puisque je ne puis la prémunir, écrivons! (Prenant de l'encre.) « A Sa Grandeur, le Métropolitite!... » Voilà qui rompt la dernière attache entre elle et moi!... Courage, il le faut! (Ecrivant.)... « Monseigneur... »

SCÈNE VII

PAUL, OLGA.

Olga entre brusquement en costume de chasse, la cravache à la main.

PAUL, sursautant.

La Princesse!...

OLGA, animée.

Que tu n'attendais pas et qui, informée, a tourné bride, s'élançant au triple galop, afin de te surprendre. J'ai crevé ma jument, mais... me voilà! (sur un mouvement.) Ne m'interrompez pas! (Croisant les bras et bien en face.) Ainsi, ce que je dis et rien, c'est pour vous, monsieur, exactement la même chose? (Frappant du pied sur un nouveau mouvement.) Ne m'interrompez pas, dis-je!... Ah! tu te crois bien fort, parce que les vieux cafards du Conseil m'ont servi un second plat de leur façon. Je t'ai pourtant prévenu que tu en seras le mauvais marchand. Je le prouve; le Conseil Suprême!... je le dissous!

PAUL.

Un coup d'Etat?

OLGA.

Voilà-t-il pas de quoi intimider des monarques! Je n'en aurai pas l'étréne! Cette institution a vécu. Maintenant, à nous deux!

PAUL, résistant.

Eh bien, soit! à nous deux!

OLGA.

Va! ne le prends pas de si haut! Rougis plutôt; rougis de ton abominable ingratitude.

PAUL.

Mon ingratitude?...

OLGA.

Certes! Envers moi, que tu mortifies en tant que femme, en tant que Souveraine; insoucieux de me créer des difficultés graves; ce que tu ne peux ignorer, puisque toi-même, m'as dévoilé les traîtrises,

qui m'enserrent de toutes parts. Et me sachant menacée, tu m'abandonnerais cavalièrement? Ne fût-ce que par pitié pour toi, je ne te laisserai pas te charger la conscience de cette félonie? C'est pourquoi, le bel arrêt, sur lequel s'appuie ton mauvais cœur, sache cela: je le brise!

PAUL.

Par bonheur! Vous n'en avez pas le droit!

OLGA.

Si je ne l'ai pas, je m'en passe. Il n'est ici d'autre autorité que la mienne!

PAUL.

Ta, ta, ta!...

OLGA, outrée.

Du dédain?...

PAUL, intimidé, puis résolu.

Du?... Du dédain, si vous voulez? Après tout, ce sont là menaces de femme; révoltes d'amour-propre! Mais, Dieu merci, la Constitution n'est pas lettre morte. Il y a les grands Corps de l'Etat, qui en sont garants. Il y a une opposition aussi, qui n'est pas quantité négligeable, et quand je devrais pactiser avec elle...

OLGA.

Toi?...

PAUL, ferme.

Moi!

OLGA, se faisant railleuse.

Le voilà donc, ce fervent amour, étonnant, unique, qui faute d'être agréé, ne laissait d'autre alternative que d'en noyer le désespoir, dans le sein de la divinité, par des pratiques d'ascète!

PAUL.

Mais...

OLGA.

Menteur !...

PAUL, égaré.

Vous doutez de ma sincérité?... Ah! elle doute?.. Mais de quoi sert de protester? Le Métropolitte me fournira le moyen de vous convaincre!

Il veut retourner s'asseoir à la table.

OLGA, le retenant, conciliante.

Allons! je vais trop loin; je suis excessive, injuste! Je vous méconnais, Prince. Vous êtes raisonnable, vous! Bon et généreux, vous ne donnerez pas suite à votre démarche. Non, vous ne ferez pas ça; vous ne consentirez pas à me laisser aux prises avec tant de complications. Il ne m'en coûte plus de l'avouer: j'ai peut-être eu trop de confiance en mon énergie, en mes capacités, en me réservant tout le pouvoir. Je le vois à présent, j'ai besoin d'être encouragée, soutenue, conseillée, défendue; là, défendue! dans la lutte à engager; ne fût-ce que pour épurer le personnel du gouvernement. Eh bien, tenez, tous les deux, nous allons épurer, n'est-ce pas? Aidez-moi, hein?

PAUL.

Je le voudrais, madame, mais...

OLGA.

Pas de « mais. » Songez que je joue forte partie: ma couronne; plus encore, si les factions se déchaînent.

PAUL, épouvanté.

Mon Dieu !...

OLGA.

Ah ! je disais bien que vous êtes bon ! Vous verrez, Prince ; vous verrez comme nous serons forts à nous deux, d'accord, paisibles, la main dans la main, en bons amis. Epurons, Paul...

PAUL, très troublé.

Mais... mais... c'est retourner au supplice ! Mais...

OLGA.

A cause du fameux amour ! Oui, Prince, je comprends, je compatis, je vous plains. Ça passera, vous verrez ! On me l'a dit. Croyez-moi, mon ami, mon seul ami !

PAUL, hors de lui.

Ah ! taisez-vous ! Ma raison s'embrouille, je vois rouge. Il faut que je me sauve ou je suis perdu. Par pitié, Madame, retirez-vous ! Allez-vous en. Pour l'amour de Dieu allez-vous en !...

OLGA déroutée, furibonde.

Ah !... Il me renvoie, moi, la Princesse Régnante, sa Souveraine... il me met à la porte ?...

Elle reste ébahie.

PAUL, à lui-même, déterminé.

Au fait ! je suis bien bon de discuter ; ma libération est là !... (Il se précipite à la table et reprend la plume. Olga, les traits crispés plante sa cravache en travers du papier. Paul secouant ses doigts.) Aïe !

OLGA, furieuse.

C'est bien fait !

Elle arrache la feuille de papier, la froisse et la jette.

PAUL, très calme.

Ça m'est bien égal ! Vous m'y aviez fait faire un pâté ; j'aurais recommencé tout de même.

OLGA, de haut.

Théghika, je te le défends !

PAUL, écrivant.

A Sa Grandeur, le...

OLGA,

Alors, voilà l'effet que ça te fait ! Délibérément, tu me braves en face?...

PAUL.

Ce n'est pas ma faute, Madame !

OLGA.

Ta faute ou non, tu me braves ? (Agitant sa cravache.) Ah ! prends garde!...

PAUL, calme.

Faites!... Ah ! que je vous sais gré de vous montrer sous ce nouvel aspect : dépitée, colère, tyrannique ; sans grâce ! Le regret de vous fuir s'en atténue à mesure, et je partirai plus léger de scrupules!... Je m'attends à tout de votre part, à présent. Frappez... frappez donc ! Mais que vous vous y diminuiez ou non, (La bravant dédaigneusement.) je vous mets bien au défi, désormais, de m'émouvoir, pour si peu que ce soit !

OLGA, avec éclat de rage.

Tu me défies ? Ah !...

PAUL, écrivant.

« Monseigneur... »

Il continue d'écrire. — Jeu de scène : Olga a levé sa cravache pour le cingler, puis sa physionomie marque de l'abattement, son bras retombe inerte. Elle est découragée, interdite. Puis, une idée lui vient.
— Autre aspect.

OLGA, se penchant vers lui.

Je t'adore!

PAUL, se levant, éperdu.

Hein?

OLGA, sourire tendrement malicieux.

Je puis donc t'émouvoir?...

PAUL, avec un sanglot.

Ah!... Elle se moque!...

OLGA, avec un cri, lui entourant les épaules.

Ah! non! C'est vrai, cette fois. (Le relevant tendre et souriante.) C'est vrai, Paul. Ton amour m'a gagnée. Je ne m'en défends plus.

PAUL.

Altesse!...

OLGA.

Non : une femme ; ta femme !... Je rêvais l'impossible. Sois le maître... sois mon maître ; maître indulgent et doux. Je me confie à ta tendresse. Et quelle émotion me surprend, à sentir ton cœur battre si près du mien!..

Elle appuie la tête à son épaule. — Il l'embrasse.

SCÈNE VII

LES MÊMES, TOUS.

Sourd émoi général.

DOÈRESKO.

Ah!...

L'AMBASSADEUR et FRANCESCO.

Ah!

BABECÇA, stupéfaite.

Ah!...

OLGA, bas et riant.

Leur tête!... Regarde-les! (Haut, en prenant le bras de Paul et affectant de s'y appuyer.) Pénétrez... Et que chacun, en ce qui le concerne, garde en mémoire qu'à l'avenir, Olga I^{ère} règne, et le prince Thégghika gouverne,... car tel est notre bon plaisir. (Bas à Paul.) Mon plus cher et mon plus grand plaisir!...

Petite cérémonie.

L'AMBASSADEUR, bas, à Doéresco.

Par bonheur, votre fortune est faite.

DOÉRESO.

Un morceau de pain!... Les princes sont si ingrats!

Tableau.

FIN

TABLE

LA « FÊTE »	1
LE MARIAGE ROMPU.	119
SON ALTESSE	277

